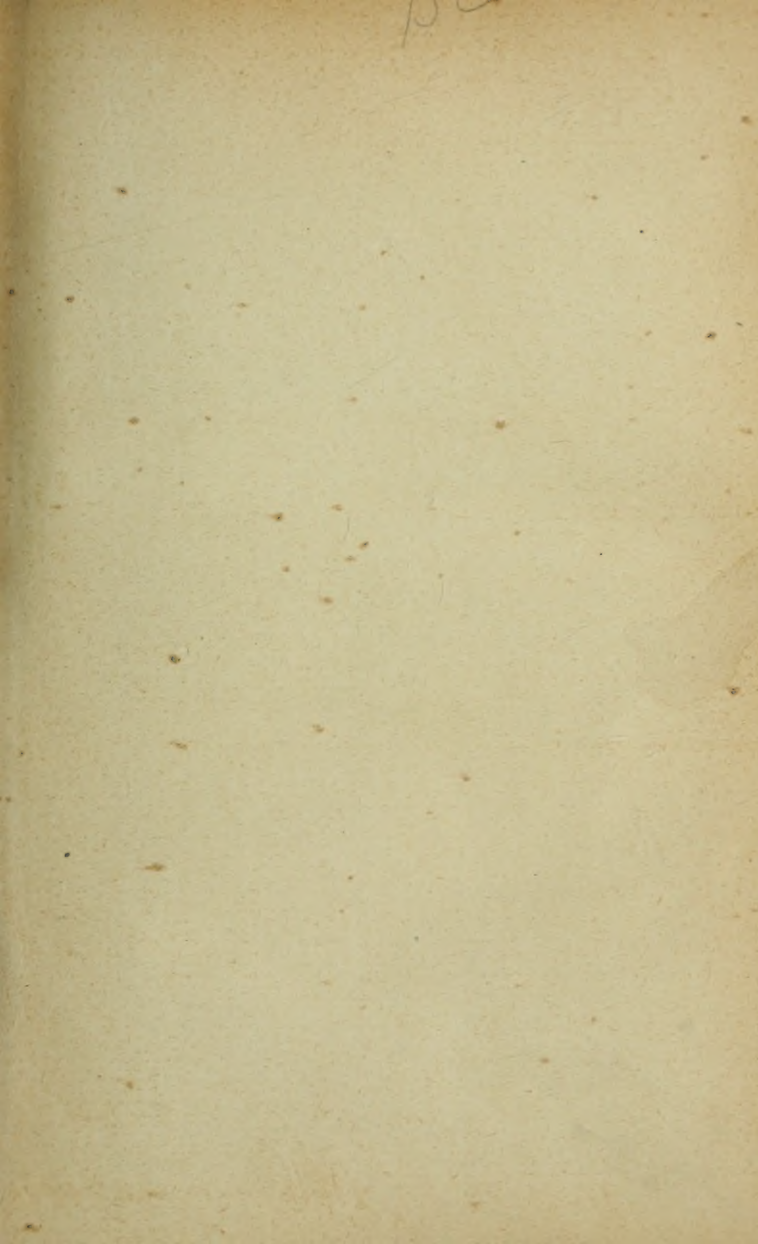




Le Sentiment de la Nature

« J'imaginai la volupté de parler
» d'amour en ce même lieu où se pres-
» saient tant de symboles efficaces pour
» exalter les âmes au-dessus des habi-
» tuelles étroitesses humaines et les épa-
» nouir dans un ciel de suprême beauté ».

(G. d'ANNUNZIO.)

DU MÊME AUTEUR :

Le Roman de Jésus .... **4** *fr*

R. Godfroy, éditeur, 134, Boulevard Montparnasse, Paris.

MICHEL EPUY

Le Sentiment de la Nature





PARIS

F. R. DE RUDEVAL, Éditeur

4, Rue Antoine Dubois 4,

1907



A M. ÉDOUARD ROD

Cher Monsieur,

En m'autorisant à placer votre nom en tête de ce livre, vous m'avez fourni une occasion que j'ai beaucoup souhaitée ; celle de dire publiquement ma gratitude pour l'affectueuse sympathie que vous m'avez témoignée en une heure que je n'oublierai pas, et aussi mon admiration bien fervente pour la tranquille beauté, le charme sérieux, subtil et fort de votre admirable œuvre littéraire.

Et ma joie augmente encore à la pensée que ces pages, où j'ai tenté de mettre tout ce que mon cœur possédait de chaleur, de foi, d'amour et d'enthousiasme. ne vont pas s'aventurer toutes seules à travers ce monde si froid, hautain et dur pour les ferveurs et les tendresses désintéressées... Vous serez avec elles... Et ce sera le probant témoignage de leur **sincérité**.

A vous, respectueusement, mes hommages bien reconnaissants,

Michel EPUY.

AVANT-PROPOS

Ajouter encore des pages à tout ce qui s'est écrit sur la nature et les sentiments qu'elle inspire au cœur humain... Cette prétention paraîtra puérile à certains. « Fermons tous ces livres », dirait Anatole France, et aimons les prés, les fleurs, les bois... Et certes, quelle peinture, quelle œuvre d'art vaut une heure de recueillement à la lisière d'une forêt ou aux bords d'une petite rivière limpide ?

Et pourtant, telle est puissante la force qui pousse l'homme à vouloir prolonger l'émotion ressentie, qu'après tant d'exquises pages, journellement encore des écrivains, des peintres notent la joie, la tendresse, la mélancolie éprouvées auprès de la Nature.

Hélas, comment se fait-il qu'un sentiment qui tient si profondément enraciné dans notre cœur et se rattache à ses plus nobles pensées, soit si souvent l'objet d'œuvres banales, de peintures inexpressives ou fausses, de descriptions empreintes de stupidité ou de mauvais goût ?

Mais aussi ! Lorsqu'une âme, en dehors de toute affectation ou de snobisme stupide, se sent émue

véritablement dans la solitude de la nature et comprend un instant quel amour infini on peut éprouver pour la terre et toutes les existences obscures qui la peuplent, alors cette âme a eu, ne fût-ce qu'une seconde, le privilège de sortir d'elle-même, de dépouiller les pensées égoïstes, de communier en quelque sorte avec le principe de l'univers.

On dit de l'artiste qui tente de noter son impression et de l'homme qui l'éprouve, soit directement, soit au contact de l'œuvre d'art, qu'ils ont le *sentiment de la nature* ; mais rien n'est plus vague, ni plus obscur que cette expression. Aussi bien nous a-t-il paru bon d'en étudier la signification dans ces quelques pages au cours desquelles nous voudrions mettre tout l'amour ardent et profond que nous inspire la Nature éternellement jeune et pour toujours adorable.



Le mot de nature est bien vague. Il peut s'appliquer — en en rétrécissant progressivement le sens — à l'ensemble mondial, à l'univers, à la terre, à la campagne, aux paysages... la nature est bien souvent opposée aussi à ce qui irréel, factice, conventionnel : « Il faut étudier la nature humaine pour la bien décrire », dit-on... Il est assurément inutile de dire qu'aucune de ces significations ne con-

vient absolument dans l'expression : Le sentiment de la nature.

Ici, n'est-il pas vrai, l'usage a donné à chacun des termes accouplés, un sens particulier ? La Nature est ici le Monde spécialement considéré sous son aspect pittoresque et vivant... Ce que nos yeux voient parmi les choses et les êtres que l'homme n'a point créés, constitue à très peu près la Nature — dont on dit que telle personne a, ou n'a pas le sentiment. Et par là le langage veut exprimer que cette personne aime ou n'aime pas la nature...

Je ne dis pas qu'avoir le sentiment de la nature, c'est la comprendre, car le savant, qui, parfois en a le mieux pénétré les secrets et sondé les mystères, peut fort bien ne pas *l'aimer* et être parfaitement indifférent — curiosité scientifique mise à part — à ses manifestations sensibles. De même les simples impressions de bien-être physique ou de quiétude morale éprouvées auprès de la nature ne sont pas des symptômes du vrai sentiment de la nature.

Ces impressions de quiétude, cette curiosité scientifique peuvent bien être la base et la condition du sentiment de la nature — l'accompagner aussi — mais ne le constituent point tant qu'ils ne coexistent pas avec une certaine émotion dont le genre se rapproche de très près de l'émotion amoureuse ordinaire.

Mais j'avoue tout aussitôt que cette définition

qui remplacerait le sentiment de la nature par l'amour de la nature, n'est ni claire, ni complète... aussi bien, dans cet avant-propos, n'ai je que le dessein de donner la signification vulgaire des mots essentiels dont je me sers, me réservant d'élucider par la suite les questions fort intéressantes qui surgiront à l'examen et qui font précisément le sujet de notre étude.



Mais à quoi bon, va-t-on dire, à quoi bon entreprendre une pareille étude ? Depuis que des hommes pensent, parlent, écrivent, la nature a suscité en eux des sentiments étonnamment divers, opposés... sentiments ressentis de mille façons, exprimés par la parole, le chant, la peinture, l'art en général...

Mais qu'importe ? Assurément, il ne s'agit point ici d'une de ces questions palpitantes de la solution desquelles le bonheur des hommes dépende. Il n'est même pas probable que la curiosité et l'érudition y trouvent leur compte, mais enfin, il reste que la nature constitue la totalité de la vie qui vibre autour de nous et nous enveloppe.

Nous sommes des êtres éphémères qui courons, agiles ou lents, sur une merveilleuse étoffe que notre contact ne ternit ni n'altère. Imperceptibles

atomes vivants sur cette trame éclatante, ne nous importe-t-il pas d'en étudier la structure et de savoir de quel fil rare ou vulgaire elle peut être tissée ?

— C'est la science, dit-on, qui répond à cette curiosité ardente et toujours éveillée de l'homme... soit ; mais il est une autre inquiétude qui a très anxieusement pénétré les meilleurs esprits : Pourquoi nous prenons-nous, éphémères et imperceptibles que nous sommes, à aimer, à adorer souvent cette draperie multicolore qui nous supporte et nous entoure en ses plis innombrables ? Pourquoi l'humanité a-t-elle tenté son effort le plus colossal en vue d'éterniser et de continuer chez sa descendance le culte qu'une fois elle a voué à la Déesse mobile et de figure changeante au sein de laquelle tout est et renaît ?

Ce n'est pas en conséquence une bien mince question que celle que nous nous proposons de soulever ici : Le sentiment de la nature ! La comprendre et l'aimer ! Pourquoi ? Comment ? Il y a là tout un monde de considérations philosophiques, métaphysiques, morales, esthétiques... qui se mêlent, s'entre-croisent, se donnent la réplique et qu'il est fort malaisé de démêler (1).

(1) Car enfin ne peut-on ramener à la Nature et au sentiment qu'en éprouve l'homme primitif, presque toutes les catégories de l'activité humaine ? Les religions premières

Mais nous songerons à nous restreindre. Et d'abord, laissant de côté architecture, sculpture, musique, peinture, nous nous occuperons principalement du sentiment de la nature exprimé dans la littérature... Ensuite nous ne voulons à aucun prix faire une étude philosophique d'un travail qui est et doit rester exclusivement littéraire. Assurément nous serons entraînés assez fréquemment à user de termes philosophiques, peut-être aussi à discuter des théories métaphysiques, mais nous nous proposons fermement dans ce cas, de résumer la question proposée d'une façon claire, intelligible pour tout esprit d'une culture moyenne. Nous voulons être compris par tous, même en faisant de l'esthétique pure. En un mot, nous annonçons hautement que notre position prise est dans l'ordre littéraire et que nous nous y maintiendrons de notre mieux, quitte plutôt à laisser non résolus certains problèmes ou non explorés certains aspects d'une question. Nous préférerons avouer notre ignorance

étaient fort peu éloignées de n'être que de simples expressions de ce sentiment fait, comme elles, des terreurs et des adorations de l'homme pour la nature animée et divinisée. Tous les arts (d'abord au service de la religion et enfantés par elle) ont eu pour premier et plus important office de traduire et de chanter cette même nature déifiée. (Bien avant d'être appelés à célébrer les exploits humains). La science elle-même est bien née de la curiosité pure : mais cette curiosité a dû s'éveiller sans doute au contact d'une très vive émotion de l'homme devant la nature.

que de nous égarer dans les domaines qui n'ont de limites (imprécises) qu'entre le fini et l'inconnaissable.



Répondons encore un mot aux questions que l'on nous pose en apprenant notre projet :

— Votre œuvre est inutile. Ce que vous dites a déjà été dit...

— Certes, un livre nécessaire ! Qui peut se flatter de nos jours où tant d'œuvres futiles, mauvaises, apparaissent, qui peut se flatter d'écrire un livre nécessaire ? Cependant nous ne pensons point qu'on ait encore réuni en une même œuvre toutes les considérations éparses, déjà connues, ici refondues. Et le fait de leur juxtaposition, de leur coordination est peut-être notre seule originalité, s'il y en a une en nos pages.

— Votre sujet est trop vaste !

— Peut-être ; et nous en sentons très nettement la grandeur, comme nous sommes conscients de notre impuissance à remplir notre cadre. Mais quoi ? Michelet n'a-t il pas tenté d'écrire une *Bible de l'Humanité* en un seul volume ? Et sans avoir la fatuité de nous comparer à cet écrivain de génie, qu'on nous permette de dire que si nous ne réussissons point, ce sera surtout par manque de génie

et non par suite de l'ampleur démesurée du sujet.

Finissons-en avec les bagatelles de la porte; la route est longue encore.

Nous voudrions que ce travail fut l'hymne le plus fervent qui eut jamais été proféré par un langage humain à la gloire de la Nature éternellement Mère, éternellement Vierge.

Nous voudrions éviter des redites, donner à notre œuvre une grâce et une variété inouïes, employer enfin un style tissé de mots rares et d'expressions précieuses (non pas un style précieux), mais nous ne chercherons pas à aller trop loin dans ce sens : En effet, parlant des mêmes choses, en fin de compte, les termes pour les exprimer se seraient trouvés trop souvent les mêmes aussi, fussent-ils fort précieux, et il y en aurait eu fort peu à notre disposition, puisqu'ils sont rares.

Nous tâcherons à être clair, mais l'objet de notre étude est bien complexe, et à vouloir rester près du fond obscur et vivant des choses, il faut bien s'attendre à rencontrer le vague mouvant qui est toujours derrière la façade brillante et nette de la réalité.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉMOTION PREMIÈRE

C'est aux environs de Genève, au cours d'une promenade solitaire aux bords du lac, que m'est apparue pour la première fois, l'idée de mettre en ordre et de coordonner toutes mes pensées vagues et tous mes sentiments profonds sur ce sujet : Le sentiment de la nature.

Le soir pacifique avait teinté les eaux frissonnantes de lilas et de mauve. La rumeur de la ville s'évanouissait en une atmosphère de gloire triomphale. Assis au pied du phare, je vis s'effacer peu à peu le contour des choses... et le ciel chimérique se mirait dans l'eau sereine qui palpitait au loin, comme sur une poitrine divine, une étoffe précieuse et magnifiquement tissée de soies bleues et vertes et blondes... Et n'était-ce point l'haleine ralentie du monde qui s'assoupissait pendant les heures de la nuit féérique...

Je songeais à tout ce qu'un homme pur, désintéressé et amoureux de la Beauté pourrait dire ou peindre en face d'un pareil spectacle... rien que ce que mes yeux voient journellement, et pourtant quelle splendeur et quel mystère enchanté dans cet ensemble !

Combien ont essayé de peindre ou de dire ces choses ! Et souvent, lorsqu'ils se sont approchés de l'idéal de pureté, de désintéressement et d'amour qui convient aux prophètes de la beauté primordiale, combien ils nous ont pénétrés d'intense émotion, et se sont révélés créateurs !

Et, pensais-je, quelle œuvre d'art non pareille serait celle d'un sage qui rassemblerait en un livre les façons les plus augustes dont les génies ont traduit la beauté des choses en leurs œuvres !

Il y faudrait un orgueil tutélaire, une foi profonde en l'Univers, une flamme éclatante d'énergie surhumaine et de compréhension générale...

Hélas, comme en de trop vastes et somptueux rêves s'égarent facilement les esprits des jeunes gens ! Mais, tout compte fait, ne vaut-il pas mieux ? Oh certes ! Avoir senti flamber en soi l'enthousiasme juvénile qui vous emporte en un avenir miraculeux et splendide...

C'est un passé dont on sourit, mais qu'il ne faut point renier.

Et maintenant que l'homme a repris les projets de l'adolescent, ce n'est certes plus avec l'espoir vain d'accomplir une œuvre d'art non égalée, mais plutôt de contribuer par l'apport d'une petite pierre

à l'édifice qu'élèvera peut-être un jour à la Nature le génie futur.

Tout à l'heure, en songeant à nouveau à cette œuvre que je voulais entreprendre, je regardais de ma fenêtre la montagne qui se dresse au bord opposé de la rivière... Le soleil mettait encore une imperceptible teinte rose sur les sommets, tandis que la base était violette. Profilée sur le ciel alangui, une fumée grise tournoyait très lente au vent printanier.

A considérer ces choses, à regarder les formes tranquilles des pins, je sentis mon cœur pénétré d'amour pour la vie paisible qui anime la nature. On a dit et souvent répété le *sunt lacrymæ rerum*, et c'est vrai, mais ne pourrait-on pas dire aussi : *sunt mentes rerum* ? Oh ! oui cette nature semble bien vivante et peuplée d'être aimants. Et ces vers de Mussset chantent en ma mémoire :

Dites-moi verts gazons, dites-moi sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et plier les genoux ?

Il y avait tout à l'heure quelque chose de mystérieusement vivant dans l'air tiède, et il me sembla que je communiais vraiment avec toutes ces petites âmes éparses, âmes des fleurs, âmes des plus petits êtres.

Et c'était une innombrable mêlée de fugaces et insaisissables créatures qui se glorifiaient mutuellement et se paraient des plus rares tissus comme

pour courir, empressés, à la joie sans seconde de l'éphémère nuit d'amour.

Et puis tout se confondait : On aurait dit tous les parfums fondus ensemble, toutes les clartés harmonifiées en une seule et splendide lueur. Tout ce qui m'entourait me parut un Être immense et bon, généreux, infini, indéfiniment fécond, fort et beau, et mon âme triomphait de se sentir une parcelle de cette grande Vie.

Alors je priais vers Elle, Mère et artiste unique, et mes lèvres balbutièrent : O toi, âme des choses, louée sois-tu pour ton immortelle jeunesse et pour l'ardente beauté que tu manifestes en tes formes multiples! Sois bénie, éternelle fiancée des âmes candides, sois bénie pour tes grâces adorables, pour l'amour saint que tu verses au cœur des hommes par les nuits chastes!



Et maintenant la nuit est venue. Après une chaude journée, le ciel, tout à l'heure flamboyant comme une fournaise, a noirci comme une rouge fonte qui se coagule à la sortie des hauts fourneaux. De gros nuages passent très vite et puis s'amoncellent en masses compactes qui par endroits s'étagent comme des rochers superposés, immenses.

Autre part, sont des coulées de lave en barres sinistres qui voilent les montagnes... et aux plus pures régions du ciel, autour de la lune qui flottait il y a un instant dans l'immatériel, d'autres in-

formes monstres aux métamorphoses rapides s'alignent et s'éclairent de lueurs fauves, ors ternes. rouilles grisâtres, pâleurs cadavériques. Bientôt, toute l'étendue du ciel est sombre uniformément comme si la terre s'était couverte d'une coupole de métal noir.

Des rugissements lointains éclatent et se répercutent dans les gorges et les replis des montagnes. Des éclairs rayent le ciel. Les grondements du tonnerre se rapprochent, se renforcent, se multiplient.

L'air semble surchauffé et raréfié. La poitrine se dilate difficilement. Mais — d'abord timidement — comme égrenées à regret, de rares gouttes de pluie tombent... L'odeur des parterres en fleurs paraît étouffante. La pluie devient plus serrée, et crépite sur les feuilles. Les roulements de tonnerre commencent à s'éloigner...

Alors une délicieuse fraîcheur passe dans l'air, l'odeur pénétrante de la terre mouillée suscite en mon cœur je ne sais quelles énergies violentes, je ne sais quel amour fécond, fruste, indestructible. héréditaire, pour la mère, la nourricière, la Déesse. Quelque chose de mystérieux, de doux et de fort me rattache inexorablement à cette nature tourmentée, altérée, flambante, et puis calmée, parfumée, alanguie de tendresse... Entre les nuages qui fuient, le ciel paraît plus pur et comme lavé, et les étoiles sont de légères gouttes de pluie qui seraient brillantes là-haut... Oh ce parfum de la campagne desséchée qui s'est abreuvée à la pluie céleste, cette ardente Vie qui coule à travers tout !

***

La nature sereine, la nature troublée : Deux moments dissemblables : Deux émotions qui devraient être contradictoires... Elles sont au fond identiques, en leurs effets tout au moins. Dans les deux cas précités quelque chose vibrait en moi ; une modification s'opérait en mes pensées parce que je me trouvais en contact avec ces choses que j'appelais belles. Je reconnaissais la présence — hors de moi — d'une Vie, d'une Puissance, d'une Force qui animait cette nature, et j'inclinais mon âme devant Elle.

Mais qu'était-ce que tout cela ?

Cette émotion toute fruste et ainsi racontée est-elle parallèle chez tous mes semblables ? La nature la suscite-t-elle toujours aux cœurs des hommes ? Et puis d'où vient-elle ? Par quels procédés de ma mentalité s'est-elle opérée.

Que de questions — celles-là et d'autres encore — se posent au sujet de cette émotion que j'appelle *première*, non parce qu'elle n'a pas été précédée pour moi par d'autres identiques dans le temps dont ma conscience a pu mesurer l'espace, mais parce que, telle que je viens de la décrire, elle s'est présentée toute nue... Et sans doute l'hérédité, l'éducation, mon tempérament, mon caractère m'ont prédisposé à la ressentir ainsi, mais, puisque rien de conscient en moi n'a paru en être cause, elle constitue pour ma mentalité l'émotion-type la plus simple et la plus rapprochée possible de la moyenne de ses pareilles.

CHAPITRE II

L'HOMME PRIMITIF

« L'imagination, dit Fr. Loliée, tâtonne dans la nuit des vieux âges, sans espoir de discerner le fil conducteur qui la ramènerait au principe du langage et des idées. On ne dira jamais quels furent les premiers chants ou les premières plaintes encore pareils à des cris, qui sur des lèvres humaines, tentérent d'exprimer les balbutiements de l'amour, le vague concept d'une vie supérieure, le gémissement de la douleur ou la mystérieuse crainte du surnaturel. »

A première vue, ne nous semble-t-il pas cependant que lorsque l'homme — à demi dégagé des ténèbres de l'inconscience — parcourait les solitudes inextricables du monde, il dut écouter avec une religieuse terreur le vent gémir dans les arbres et les torrents inconnus gronder au loin des terres inexplorées ?

Mais l'émotion qui le faisait tressaillir alors sous sa hutte de branches, n'était pas mélangée de joie et de tendresse, comme pour nous.., chez lui, c'était encore uniquement de la peur.

De se sentir faible et petit en face de ces forces aveugles qui courbaient les arbres et roulaient des rochers, d'entendre ces voix mystérieuses qui s'irritaient au fond des montagnes, il dut frissonner de terreur.

N'étaient-ce point des êtres forts et méchants qui s'acharnaient contre lui ?

Longtemps il peupla cette nature d'une foule de dieux puissants auxquels il s'adressait dans l'angoisse. Mais peu à peu, dans la mesure où des organisations s'ébauchaient, où les sociétés se poliçaient, l'homme fut plus rassuré contre l'inconnu... Alors il voulut des divinités douces et belles... Elles étaient présentes. Il anima les chants des sources et les sourires de la mer. A côté des dieux terribles et méchants, il y eut les déesses de la grâce et de l'amour.

Ainsi, épouvante et terreur, et puis amour et tendresse, voilà les premières apparitions sur notre globe du sentiment de la nature.

Mais ce n'est là qu'un aperçu rapide d'une mystérieuse genèse opérée dans l'âme primitive...

Par quels procédés instinctifs de l'esprit, par quelles analogies, comparaisons, images d'une âme rudimentaire encore, la peur s'est-elle muée en adoration, l'adoration en amour ? Ou encore, comment les premiers hommes ont-ils attribué la vie consciente à telles et telles manifestations de l'Univers ? Pourquoi ont-ils décoré tour à tour ces vies des attributs de force, de cruauté, de domination, de grâce, de beauté, d'amour même ?

Certainement nous n'avons pas ici la prétention ridicule de découvrir une nouvelle origine des pensées et des sentiments humains... Mais à l'aube de la préhistoire tout se tient, tout se relie, tout s'enchaîne. Les commencements des religions, des arts, des industries se confondent.

La première divinité, le premier amour révélés au cœur de l'homme, c'est la lumière.

Aux sommets des montagnes d'Asie, les patriarches attendent anxieusement pendant la nuit le retour de l'aube pure annonciatrice du soleil fécondant et chaud, régénérateur de vie et de force aux membres engourdis pendant les heures fraîches. Les petites étoiles nues qui scintillent dans la limpide et tranquille nuit, le blond croissant qui flotte dans le bleu foncé du ciel nocturne ne suffisent pas aux âmes ingénues et inquiètes...

Pendant l'enfance, les saisons paraissent longues ; il semble que l'été — lorsque Pâques est passé — va durer toujours... Un été ! C'est une vie pour le jeune être qui n'a pas encore eu la sensation affolante de la brièveté de notre existence. Serait-ce paradoxal d'assimiler l'enfance du monde à l'enfance des individus ?

Les premiers hommes, à chaque saison, devraient être saisis de la même angoisse : La nuit d'anxiété, la nuit où les troupeaux se perdent, la nuit où les bêtes féroces se rapprochent, la nuit ne durait pas autant naguère... Il leur semble... La première pâleur blafarde avant d'être rosée, là-bas à l'Orient, tarde bien à venir aujourd'hui...

Et puis, un jour, un des premiers de la vie humaine anxieuse, un jour d'automne des voiles sombres et noirs couvraient le lumineux espace, le coin béni de l'horizon où chaque matin renaissait le salut... Serait-ce toujours ainsi ? Des animaux cruels — oiseaux féroces ou prodigieux monstres — ont-ils englouti l'astre ?

Ainsi la conscience émue des bergers dut être affreusement torturée... Oh ! revoir la pure, l'étincelante lumière s'épandre à nouveau dans l'infini vibrant du ciel purifié ! Ne reviendra-t-elle point ?

De là à lui attribuer une Vie, une personnalité, n'est-ce pas que la distance est courte ?

Ainsi le premier dieu de l'homme a fort bien pu être en même temps son premier amour et ne pas susciter la terreur qu'une hâtive généralisation nous faisait tout à l'heure imaginer.

Nous le voyons, il est bien difficile — et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire qu'il est impossible — de démêler justement la genèse véritable du sentiment de la nature dans l'esprit humain.

Il en est de même pour un autre sentiment bien voisin de celui de la nature et presque toujours mêlé avec lui ; le sentiment de l'infini. On a dit qu'il avait été révélé par l'immensité du désert, ou encore — et je préfère cela — par la première descente de l'homme au bord d'une grève marine...

Quel monde de pensées confuses, contradictoires, anxieuses, admiratrices ; quels hymnes non écrits passèrent vaguement dans la conscience du

premier homme qui s'arrêta devant l'Océan ! (Notons bien que tout cela est peut-être un pur produit de notre imagination — à nous modernes — mais qu'y faire ?)

Cela n'a point de fin ni de bornes, cela se soulève, s'abaisse régulièrement comme une poitrine, sourit comme un visage, c'est perpétuellement agité, perpétuellement pur... Une fraîcheur inconnue naît de la mer vierge... Ecoutez cette chanson mystérieuse, berceuse éternelle qui incline l'âme vacillante au repos sommeillant, ce chant rapide, monotone, aux incantations incompréhensibles... Des deux exclamations :

Voici le Dieu vivant ! ou :

Voici la borne du monde ! je ne saurais dire quelle fut la première.

Et de là aussi à penser que cet indéfini est infini, que cette fluidité toujours mouvante et chanteuse est un Etre qui enveloppe tout... la distance est-elle si grande ?

Résumons-nous. Il y a dans tout cela, une petite certitude :

La Nature a été probablement la première divinité (non peut-être elle-même, mais quelques-unes de ses parties) et elle a été forcément la première terreur et en même temps le premier amour de l'homme, parce qu'elle était à ses yeux (et n'est-elle point encore) l'Enigme, la grande Inconnue aux faces multiples et aux regards changeants. La Nature était tout, elle était délicieuse, horrible, enchanteresse, cruelle ; elle englobait l'homme de

toutes parts, façonnait son âme molle et vierge à sa guise.

Nos premiers aïeux ont tout reçu d'elle, toutes leurs pensées, toutes leurs coutumes, leur religion, leurs chants, leurs émotions les plus fortes, leurs terreurs les plus folles, leurs extases les plus enchantées...

Ils ont aimé la Nature avant d'aimer la Femme. Ou plutôt la femme (qui dès l'abord ne fut pas *aimée*, mais *désirée* parce que sans voiles) la femme faisait partie de la nature par rapport à l'homme. Inversement, par rapport à la nature et considérée comme partie intégrante de l'humanité, c'est elle qui la première peut-être éleva ses mains suppliantes vers le ciel obscur pour revoir le soleil.

La première *aimée*, le fut à peu près sans doute comme une belle aurore blanche et rose, par l'homme incertain... et le premier vif sentiment de la nature germa peut-être chez une femme frissonnante et peureuse en un soir de vague tristesse — un soir sans amour — auprès des fleurs mortes...

En définitive, et le fait en reste acquis, c'est une émotion... de terreur ou de tendresse, d'anxiété ou de joie enfantine, mais c'est une émotion profonde, spéciale, sincère que suscita aux plus intimes replis de l'âme ancestrale l'aspect divers de la Nature éternelle.

CHAPITRE III

L'ENFANT

Il ne nous a pas été possible de démêler d'une façon très exacte la genèse du sentiment de la nature chez l'homme primitif.

Réussirons-nous mieux en ce qui concerne l'enfant ?

L'enfant est plus près de nous que l'homme primitif ; nous pouvons nous rappeler nous-mêmes nos premières pensées, nous connaissons des personnes qui s'en souviennent mieux que d'autres ; nous voyons sous nos yeux des enfants vivre, et, par leurs actes, par leurs mimiques, par les rayons ardents, lumineux ou voilés de la flamme éclose en leurs prunelles, nous pouvons deviner un peu de ce qu'ils pensent. Enfin nous connaissons parfaitement la vie extérieure de l'enfant, le monde qui l'entoure, la succession et la nature des spectacles et aussi des douleurs, des joies qu'il voit, ressent, subit.

Et cependant, quelle obscurité entoure l'intelligence la mieux préparée qui veut descendre en une âme d'enfant ! Ses premières émotions, ses pre-

mières interprétations du monde... Nul ne les connaît, et elles se cachent même à ceux qui prétendent les avoir parfaitement scrutées. Ce n'est guère en effet, par l'intelligence que nous y arriverons quelquefois, mais par le cœur. Le plus grand psychologue pourrait n'être qu'un sot en ces matières et serait dépassé par n'importe qui aurait l'intuition des choses de l'enfance, la compréhension et surtout le respect de l'enfant. Aucun détail, aucune remarque n'est indigne de notre attention. Il faut redevenir soi-même un enfant.

Rejetons donc tout orgueil, toute créance en notre force ridicule, faisons-nous humbles, prévenants, attentifs en présence de l'excellente et pure âme puérile... et alors, peut-être, cette âme voudra bien nous permettre de la sonder en ses replis profonds et inconnus...

Et même arriverons-nous à y voir clair ?

De ce que nous aurons vu, il nous faudra encore savoir ce qui vient de l'hérédité, du tempérament, etc , etc... Il faudrait encore pouvoir faire le même travail pour beaucoup d'enfants de différentes races, de différents âges...

Vouloir connaître la genèse du sentiment de la nature chez l'enfant ! Entreprise énorme, impossible !

Ne nous décourageons pas. Essayons quelques coups de sonde, n'importe ce qui en résultera. Il ne faut pas reculer avant d'avoir abordé l'obstacle ; en toute tentative le renoncement ne se produit jamais trop tard.



Anatole France parle quelque part d'une petite fille âgée de quelques mois. Cette enfant, apercevant un coq peint en rouge sur une assiette, le veut saisir, ouvre des yeux étonnés et rit... Et à la suite de cette attention, de cette admiration du baby, l'auteur a des pages d'admirable psychologie.

Premier éveil de l'instinct du beau ? Ou bien, simple recherche du plaisir gourmand ? Certes l'enfant mettrait à ses lèvres ce quelque chose qui ne la frappe évidemment que comme une tache éblouissante et par sa couleur tranchée... Oui, mais parce qu'elle ignore encore quel est le sens par lequel elle doit jouir du beau, s'ensuit-il qu'elle n'ait point déjà une prescience de ce qui pourrait être beau ? Et n'est-ce point la *curiosité* qui est au fond et à la base de la recherche et de la connaissance du beau ?

Anatole France prend évidemment parti pour cette dernière conclusion, et la preuve en est que tout à l'heure, l'enfant récidivant par son geste de tendre le doigt rose à l'étoile entrevue, l'auteur continue à échafauder sa théorie sur cet acte (1).

L'enfant est essentiellement empirique :

Examinons-le donc tel qu'il est. Nous échapperons à l'empirisme plus tard si nous le pouvons.

(1) Tout cela est très profond et — ceci soit dit entre parenthese — nous n'avons jamais compris comment tant d'esprits distingués par ailleurs n'y voient qu'un jeu un peu niais : Il doit leur manquer quelque chose.

Un objet nouveau frappe la vue ou le toucher de l'enfant : sensation nouvelle, agréable ou désagréable. Il recherche l'agréable. Il peut en rester là et devenir adulte sans avoir jamais conscience du beau ni même du joli.

Mais supposons-le doué. Indépendamment de la satisfaction de ses besoins, et aux heures où ses besoins et ses appétits seront satisfaits et qu'il sera en jouissance d'une plénitude de vie heureuse, il arrivera un moment où l'enfant prendra un plaisir pour ainsi dire désintéressé à quelque chose. (Que cela se produise en lui par l'analogie avec le plaisir possible s'il avait besoin de ce quelque chose, peu importe).

Il préférera une chambre bien éclairée à une pièce obscure. Il cueillera des fleurs parce que ce sont de petites *choses* qui ont de la couleur et qui tranchent sur le fond uniformément vert d'une prairie...

Notons bien qu'il ne s'intéressera, ne trouvera joli (joli est un mot appris qui veut dire pour lui plaisant) que des choses *particulières*, généralement *petites*, tranchant par quelque apparence saillante avec ce qui les environne.

— Une fleur rouge, bleue. La lune. Une poule sur une route... etc., etc.

Plus l'enfant croîtra en connaissances et en expériences, plus ces événements se renouvelleront, soit à l'égard des mêmes objets, soit à l'occasion de spectacles nouveaux. Encore ce ne sont là pour lui que des attraits de curiosité, mais de plus en

plus, il distinguera entre ce qui lui est utilement et directement agréable et ce qui lui procure un plaisir dont il ne profite pas sensiblement ni constamment...

Entre temps aussi, il apprendra à réunir en une même attention plusieurs objets sentis agréables... comme, par exemple, toutes les fleurs d'une prairie (Jamais bien vite pour une grande prairie, car l'esprit puéril localise beaucoup.)

Mais en aucun cas à ce moment là, l'enfant n'a encore réuni tous les objets qu'il a reconnu jolis en une même classe de choses qu'il appellerait belles. C'est ici que les processus de sa mentalité évoluent et se compliquent avec une vitesse extraordinaire et telle que les différentes acquisitions de la conscience en paraissent souvent simultanées.

L'enfant a compris très solidement que dans tout ce qu'il voit ou touche, il y a trois classes : Les objets indifférents, les objets qui satisfont ses appétits et ses besoins, et enfin les objets qui ne paraissent lui profiter en rien et pourtant qu'il recherche et qu'il aime.

Il en vient toujours — instinctivement — et plus ou moins tôt, à se demander pourquoi cette recherche et cette affection à l'égard de choses dont il n'éprouve pas le besoin. Cette question peut se poser d'une façon plus ou moins lucide, depuis l'inconscience presque absolue, jusqu'à la demande directement posée aux parents. Dans ce dernier cas on lui répondra : Parce que c'est joli ! ou : Parce que c'est beau ! mais ce sont là des *mots* à

qui il n'attribuera le sens vrai qu'après avoir passé par la dernière phase de la genèse...

Une fois la question posée — comme nous l'avons dit, plus ou moins clairement — l'enfant n'aura de relâche avant de lui avoir donné une réponse. (On sait assez que l'enfant est tel). Or il arrivera un fait étrange, absolument inattendu, c'est que l'enfant n'en trouvera point. Qu'on nous entende bien, nous voulons dire qu'*aucune* explication, même saugrenue, comme celles qu'il se donne pour expliquer la suspension des étoiles, ne viendra alléger son inquiétude.

Il sera forcé de s'avouer en présence d'un mystère... et en tous les cas — imaginez la chose se passant de la façon la plus inconsciente que vous voudrez — l'enfant sentira qu'il y a là quelque chose d'incompréhensible.

Et alors son âme vibrera. La première émotion naîtra là, dans cette âme encore blanche et pure, l'émotion instinctive de l'être pensant en face de l'Inexplicable.

Cet inexplicable aimé, ce mystère attirant seront pour lui la Beauté.

Plus tard, il réunira tous les objets trouvés jolis ou beaux en deux catégories : la Nature et l'Art...

De même pour l'infini : C'est d'abord pour l'enfant l'indéfini, et ce n'est que heurté au mystère des indéfinis multipliés, surajoutés, qu'il aura ce sentiment d'indicible angoisse, d'amour, de passion en face de l'Infini.



Le sentiment du beau chez l'enfant, sera donc, à notre sens, le résultat de cette particulière émotion éprouvée par l'âme puérile parce qu'elle ne peut comprendre pourquoi telle chose plaît et reste inutile. L'émotion, d'abord simple, et résultant de la présence de l'Inconnu, du mystère, se spécialise par la suite, et, se retrouvant identique en son fond, variée seulement par les occasions et les circonstances, recevra un nom particulier, celui de l'émotion esthétique.

Remarquons vite et disons à voix haute que nous ne donnons pas ici une définition du Beau. Nous cherchons à expliquer la genèse du sentiment du beau naturel chez l'enfant. En réalité, il ne sait pas ce qu'est le Beau, il en ignore les lois, les conditions, la nature et tout ; mais il est ému et il ne peut être ému qu'en faveur d'un sentiment désintéressé.

Il s'agit ici du sentiment du beau dans la Nature comme dans l'Art, mais il paraît assez clair que c'est surtout le premier qui apparaîtra tenace et fort, qui aura l'autorité et la supériorité. (Pour l'enfant seulement et sauf pour la musique).

Nous n'avons pas prétendu donner ici une page d'un système philosophique...et du reste, le lecteur a pu s'apercevoir qu'à dessein nous ne nous servions ni de termes ni de raisonnements philosophiques ; nous voulons rester dans le domaine du sens commun. Nous voyons bien aussi qu'il y a mille et mille autres circonstances (l'hérédité surtout)

qui contribuent à la naissance en une âme neuve, de la première émotion esthétique, du premier éveil du sentiment de la Nature. Un gros volume ne suffirait point pour systématiser tout cela. Bornons-nous donc. Du reste nous n'avons voulu qu'esquisser la solution du problème. Notre réponse n'est certainement pas la seule bonne... l'est-elle même un peu ?

En tous les cas, l'enfant ne sait pas (pas plus que les premiers hommes) pourquoi il trouve une chose belle. Il ne sait pas pourquoi il est ému... Serait-ce donc que la Beauté se révèle aux cœurs ingénus par grâce d'état ? Non, n'est-ce pas ? Il fallait bien essayer de montrer le pourquoi de cette émotion première. Et parmi toutes les façons de déterminer ce pourquoi, nous n'en avons trouvé aucune qui nous satisfasse mieux que celle que nous avons présentée. Quelle que soit sa pauvreté, il n'en reste pas moins vrai qu'elle existe... concurremment peut-être avec beaucoup d'autres (1).

(1) Notons en particulier que l'enfant peut suivre la même voie que l'homme primitif : animer d'abord les forces de la nature... Et bien d'autres voies s'offrent à notre curiosité. Une personne me raconte ses premières impressions de *calme*, lorsque, tout enfant, elle pouvait s'échapper de chez elle pour aller se coucher dans les hautes herbes d'un champ voisin tout constellé de fleurs roses... Ce serait là, à son sens, par le seul sentiment initial de paix et de tranquille repos qu'elle aurait goûté la première impression du beau, ressenti sa première émotion esthétique.

Recherches faites, il se trouve que chez elle, elle n'était pas complètement heureuse à cause d'une tante âgée qui ne l'aimait point et l'accusait à tout instant à tort et à travers de toutes sortes de vilenies. Ainsi, par le contraste avec les orages

Mais, dira-t-on, la nature n'est pas toujours belle. Et la genèse du sentiment de la nature triste et courroucée, qu'en faites-vous ?

Ce sentiment particulier vient plus tard que celui du beau. L'esprit sait déjà qu'en certains aspects il a trouvé la nature belle, lorsqu'il la voit triste et courroucée (Ici je ne décide point si elle est jamais triste ou courroucée ou si c'est nous qui lui prêtons cela, mais toutes choses se passent comme si elle l'était). Il en reçoit une certaine sensation. Renouvelée, confirmée, cette sensation s'accordera ou non avec son état d'âme (ses pensées d'alors). De là certains sentiments d'opposition ou de rapprochement qui, par la communauté de cause, seront instinctivement classés par l'esprit dans la même catégorie que les sentiments éprouvés auparavant et par ailleurs en face de la Nature. De ces impressions un peu vagues, naîtront à leur tour des émotions lorsqu'elles seront renforcées par la terreur ou par l'accord de l'état d'âme avec la tristesse ou la violence de la nature.

Plus tard enfin, l'émotion sera renouvelable par le souvenir de ces terreurs ou de cet accord déjà ressentis.

du chez soi, cet enfant a reçu de l'exquise sérénité agreste la révélation du beau naturel... Cela ne contredit pas ma théorie — pas du moins d'une façon absolue — car je n'ai garde de prétendre que cela se passe consciemment dans les âmes d'enfants... et la personne dont je parle ne s'en souviendrait pas plus qu'une autre. — Il est probable que dans la joie du calme champêtre... le mystère même de cette sérénité a été pour quelque chose dans l'avènement de son esprit aux sphères idéales.

CHAPITRE IV

LE BEAU DANS LA NATURE

Une émotion ! Voilà donc le résultat auquel nous sommes arrivés. Nous ne savons à vrai dire ni la vraie cause ni les vrais éléments de cette émotion. Avant de réfléchir aucunement nous savions bien que nous pourrions éprouver une émotion en face de la Nature et que c'était là proprement le sentiment de la nature. Et d'ailleurs nous n'avons pas du tout tenté de définir ni d'approfondir cette émotion ..

Quoi donc ?

Jusqu'ici nous l'avons seulement décrite et en avons recherché la genèse dans l'âme primitive et dans l'âme puérile.

Mais qu'est-ce donc que cette émotion ? Est-elle fondée ? Tient-elle à nous seulement ou à nous et à la Nature en même temps ? La Nature n'a pas changé depuis les premiers jours du monde. Mais nous-mêmes ? Oh comme nous avons changé !

— Tant que cela ?

Voyons donc.

Nous l'avons déjà noté, au premier contact avec les manifestations naturelles, le premier sentiment de l'homme fut fait de terreur, d'admiration, d'épouvante, de crainte, d'amour fervent, de reconnaissance pieuse. Il voua un culte à celles des forces naturelles qu'il craignait ou aimait le plus, et peu à peu, d'un côté la peur et la crainte, de l'autre, la tendresse et l'amour s'accentuèrent en son âme candide. Il les décora — ces forces — de toutes les perfections connues de puissance ou de beauté, et puis, lorsqu'il sut écrire, il composa en leur honneur des hymnes d'adoration et de louange,

Et l'on peut dire que rien n'a changé. Nous avons cessé d'animer les chênes, non d'écouter leur voix ; nous avons cessé d'adorer les fleuves, mais non de contempler leurs eaux calmes couler éternellement en reflétant tour à tour le ciel changeant et les étoiles blondes. Et toujours c'est une émotion mélangée — plus ou moins — de peur et de plaisir qui nous fait battre les artères en présence de la multiple beauté du monde. Le cœur de l'homme est resté fragile, de telle sorte que l'adoration ne va point chez lui sans un mélange de frayeur...

Réminiscence des antiques terreurs, crainte de ne pas savoir aimer aussi parfaitement qu'il le voudrait, ou bien encore effroi à la pensée que rien ici-bas n'est immortel ? Je ne sais, mais toujours une tristesse inconnue nous pénètre au moment où nous contemplons avec ravissement quelque parcelle de l'universelle beauté.

Une tristesse, oui, mais aussi une allégresse... La lumière divine qui baigne les vivantes formes des montagnes violettes et des pins chantants qui leur sont une couronne, n'a cessé à aucune minute d'enchanter nos yeux et nos cœurs... La poitrine se gonfle, le sang coule plus vif dans nos artères, une joie surhumaine illumine notre pensée...

Mais encore une fois, qu'est-ce donc que cette nuance d'intime mélancolie ou de bonheur souverain dont notre âme se teinte au hasard des nuages qui passent comme le miroir mobile d'une mer...

L'émotion que nous procure le beau naturel constitue évidemment une émotion esthétique.

Si nous connaissions la nature de l'émotion esthétique, c'est-à-dire la nature du beau, si nous démontrions que le beau existe dans la nature, aurions-nous résolu la question ?

Pas tout à fait, car une difficulté s'élève ici pareille à celle rencontrée tout à l'heure au sujet de la genèse du sentiment de la nature chez l'enfant :

La Nature n'est pas toujours belle. Et dans ses heures de tristesse, alors que toutes ses beautés se drapent de voiles gris et ternes, ne nous émeut-elle point encore ?

On peut soutenir cependant que même à ces moments-là c'est encore la beauté qui nous frappe et nous touche... Un ciel blafard, la pluie grise qui tombe, tombe... est-ce beau ? Non, pas par soi-même ; mais il y a des nuées molles qui s'accro-

chent là-haut aux arbres de la montagne, il y a le parfum de la terre détrempée, il y a le ruissellement de l'eau sur les feuillages...

Comparez cette journée de pluie où encore vous avez éprouvé une particulière émotion avec une journée d'hiver, de brouillard épais... La seconde est sinistre — sans attrait aucun cette fois.

Quoiqu'il en soit, et pour la commodité de la discussion, contentons nous de répondre d'abord à notre première question. Et du reste nous reparlerons de la nature non belle en son lieu.



Y a-t-il réellement quelque chose de beau dans la nature ? Ne répondons pas au point de vue objectif... Mais y a-t-il quelquefois — et aussi rarement que vous voudrez bien le proclamer — y a-t-il quelque chose qui ait l'apparence de ce qu'on est convenu d'appeler beau ?

La question ainsi posée ne peut être qu'affirmativement résolue. C'est un fait incontestable, et que — subjectivement parlant — nul artiste, nul philosophe, nul homme au monde n'a nié :

Il y a de la beauté dans la nature. Ceux-là même qui ne l'ont jamais ressenti, qui n'aiment point les arts, qui sont sans culture, ne peuvent s'inscrire en faux contre notre affirmation. En pareille matière. et du moment que nous n'agitons pas encore la question de savoir s'il y a quelque chose d'objectif

dans la beauté naturelle, le consentement général suffit.

Et nous revoici bien clairement devant notre toute première interrogation : Qu'est-ce que cette émotion ressentie qui *est* une émotion esthétique ?

Et donc, qu'est-ce que le beau ?

Nous faut-il faire ici un traité du beau ? Est-ce possible ? C'est tomber dans le domaine philosophique.

Et d'ailleurs, quel écrivain, quel critique d'art serait en mesure de donner enfin une doctrine parfaite, une science achevée et certaine de l'esthétique.

Disons cependant ici quelques mots sans prétention.

La Beauté ? Mais c'est tout ce qu'il y a de plus relatif, ondoyant, divers, changeant selon le caractère, la race, le climat...

Les caractères distinctifs du beau ? Est-ce l'unité dans la variété ? Ou bien la réalisation progressive et fragmentaire d'un Idéal parfait et invisible ? Ou bien encore l'expression d'un caractère dominateur et essentiel régissant l'ensemble et mettant sa marque aux détails ?

Nous ne savons pas parce que, même après le plus logique exposé, quelqu'un pourra toujours venir nous dire : Voici une chose qui ne comporte pas absolument les caractères dont vous avez parlé et pourtant je la trouve belle.

Les sentiments esthétiques ne seraient-ils pas

surtout du domaine de la sensibilité et du cœur ? La raison en ce cas ne pourrait en déterminer les lois fixes et devrait se borner à enregistrer les faits.

Et pourtant... Il faut bien juger de tout avec la raison :

« L'unité dans la variété » par exemple, la formule triomphale de l'éclectisme : serait-ce là le mot de l'énigme ?

Oui, tout ce qui est beau peut-être ramené à une unité essentielle dont les parties variées s'accordent cependant pour constituer, par leur rapprochement coordonné, cette unité même. Certainement rien ne pourra nous paraître beau que ce qui flattera en même temps le goût instinctif de l'esprit pour l'unité et notre dégoût non moins vif de la monotonie...

Mais cette explication est-elle bien profonde ? Il ne nous paraît pas. Suivant elle, rien ne serait beau comme la figure géométrique compliquée qui sert à la démonstration du théorème vulgairement appelé « pont aux ânes »... Il y a là l'unité ; le théorème ; la variété : les diverses figures et constructions à côté qui sont destinées à prouver la vérité du théorème.

— La réalisation progressive et fragmentaire d'un idéal parfait et invisible ?

Très juste aussi à certains points de vue. Rien ne nous émotionne profondément comme les spectacles qui réveillent en nos cœurs je ne sais quelle vague réminiscence d'une Beauté souveraine autre-

fois contemplée sans voiles... Pour reconnaître le beau, il nous faut bien aussi au préalable saisir une correspondance quelconque entre ce réel visible et un idéal impalpable qui réside en nous.

Cela explique le goût plus ou moins délicat de l'artiste ou du connaisseur selon la délicatesse plus ou moins grande de son idéal, cela rend claires les appréciations diverses que l'on voit porter sur un même tableau, cela simplifie et coordonne bien des difficultés, bien des aspects des questions esthétiques.

Et nous comprenons bien le mot fameux de Raphaël qui ne trouvait la beauté parfaite en aucune des créatures de chair, mais voulait peindre sa Madone exquise selon le type excellent qu'il contemplait en soi.

Oui, mais encore ? D'où vient cet idéal ?

Ses rapports avec le réel sont-ils des rapprochements de simple comparaison ou bien plutôt ne sont-ils pas des rapports de cause à effet ?

En un mot, cet idéal, constaté en la conscience des plus nobles artistes, en l'âme des plus délicats connaisseurs du beau, est-il en nous le prototype, le modèle parfait de toutes les beautés possibles, par avance révélées, quoique pas bien vues ?

Alors il suffirait d'avoir du génie, c'est-à-dire d'être de cette race d'élection qui a reçu la plus claire révélation d'idéal et le don de le réaliser...

C'est un peu simpliste.

Nous ne trouvons aucune démonstration suffi-

sante de l'existence d'un idéal qui ne serait ni relatif ni dépendant.

Et n'est-ce pas, en effet, retourner l'aspect des choses et raisonner en sens inverse de la marche normale de dire que l'idéal préexiste en nous à la vue du réel et que par lui nous jugeons de la beauté du réel ? N'est-il pas mille fois plus logique, plus près de la vérité, plus probable en tous les cas, de dire que c'est le réel qui forme graduellement en nous l'idéal ?

A chaque émotion nouvelle, à chaque contact de notre conscience avec un aspect remarquable d'une chose trouvée belle, notre idéal se façonne un peu plus. Il ressemble en nous à une statue molle qui reçoit un coup d'ébauchoir nouveau chaque fois que nous rencontrons sur notre route un être qui manifeste d'une manière particulière une qualité qui a manqué jusqu'ici à notre idéal.

Et certes, l'action en retour a lieu aussi, et c'est d'après notre idéal, surtout d'après ses parties les plus achevées, que nous jugeons du réel et de ses défauts...

Et cela n'est pas seulement vrai pour chaque individu, mais pour la race humaine tout entière, considérée comme un seul être qui progresse sans cesse et dont les acquisitions successives se continuent, se fixent et se renforcent par l'hérédité.

Ainsi, l'idéal de chacun d'entre nous a plus ou moins été perfectionné, non seulement par les belles fleurs, formes, couleurs entrevues par nous, mais aussi par toutes les plus magnifiques visions

du réel le plus parfait et le plus exquis que nos pères aient contemplé (1).

Voilà, pensons-nous, à quoi se ramène la vérité de la théorie idéaliste.

Le beau ne serait-il point encore là où il y a expression d'un caractère dominateur... ?

Il y a aussi de la vérité ici. Il est certain que le beau n'est jamais privé de cette qualité essentielle : Posséder en soi, par un aspect quelconque, à un très haut degré une des qualités ordinaires à l'objet... C'est par sa fraîcheur extraordinaire, sa couleur particulièrement éclatante, son parfum très fort, la disposition ou la forme originale de ses pétales qu'une corolle peut apparaître belle. tandis qu'aucune attention (ou une fort moindre) ne sera prêtée à ses pareilles qui n'auront qu'une fraîcheur, une couleur, un parfum ordinaires. Ou bien encore, c'est la fleur qui sera dite belle parce que c'est elle, qui — multipliée — constitue l'aspect dominant d'une prairie : Les taches diversicolores qu'elle fait au milieu de l'uniformité verte attirent l'attention... et la fleur sera belle pour nous parce qu'elle exprimera à elle seule, comme un sym-

(1) Gloire donc aux purs génies, aux Phidias, aux Raphaël, aux Vinci pour les beaux paysages qu'ils regardèrent, pour les beaux modèles qu'ils peignirent, les richesses dont ils s'entourèrent... Gloire aussi aux femmes les plus nobles qui triomphèrent des pudeurs traditionnelles pour offrir à l'artiste l'occasion nécessaire de compléter par la contemplation ravie de leurs formes magnifiques, leur idéal indigent ! Gloire à tous et à toutes parce qu'ainsi ils nous ont légué une image rayonnante et parfaite de la Beauté Divine !

bole, le charme dominant et général du champ.

Mais encore ? N'est-ce pas discuter des apparences comme si elles constituaient la réalité ? Dans notre exemple, pourquoi accordons-nous à telle fleur plus parfumée ou plus colorée qu'une autre la qualité de belle ? N'est-ce pas là affirmer que les qualités ordinairement demandées à une fleur pour être belle sont la fraîcheur, la couleur, le parfum, etc. ? Et d'où vient cette affirmation ? Est-elle innée en nous ? Vient-elle de l'expérience ? Et alors, en vertu de quelles données sensibles recherchons-nous le plus de fraîcheur, le plus de parfum, le plus de couleur chez la fleur ? Les bases nous font défaut. Rien ne nous autorise à déclarer que ce sont ces qualités là plus que telles autres qui, réunies ou portées à un très haut degré, constitueront la beauté. Il faudrait d'abord légitimer les raisons de notre choix.

Et enfin — pour finir — la beauté ne serait-elle pas, selon Hegel, « la réconciliation, dans la nature, de l'esprit et de la matière » ?

Il est bien difficile de se prononcer au sujet de cette conception parce qu'elle tient au système métaphysique d'Hegel et qu'il nous faudrait aborder ce système tout entier pour la bien critiquer.

Mais au fond, et pour un esprit épris de notions claires, qu'est-ce que cette synthèse de la matière et de l'esprit ? N'est-ce pas en somme une évolution de la matière arrivant à se connaître elle-même, se spiritualisant graduellement ?

Ou bien encore, l'esprit et la matière arrivés à

une fusion telle qu'ils ne forment plus qu'un et qu'ils atteignent par là à la perfection ?

Quoiqu'il en soit, nous ne découvrons ici qu'une notion de perfection ou d'idéal atteint si l'on veut, mais point du tout de beauté.

La question reste entière : Pourquoi cette palpitation, pourquoi cette oppression mystérieuse sur notre poitrine lorsque, au-dessus d'un lac immobile, le couchant se colore de cette nuance fugitive où se combinent selon quelque inconnue formule mystique, en un bain de lumière, le bleu, le rose, le vert et l'or, et pour laquelle aucun langage humain — je crois — n'a trouvé encore de nom précis ?

Parce que c'est beau, dites-vous !

Mais pourquoi est-ce beau, et à part votre émotion irraisonnée, à quels signes reconnaitrez-vous *toujours* la Beauté ?



Dans tout le cours de cet exposé semi-littéraire, semi-philosophique — et dont nous nous excusons, car, à vouloir être clair et suivre le sens commun, le risque est grand en pareille matière d'être faible — nous avons admis dès l'abord notre ignorance au sujet de l'objectivité du beau dans la nature. Tout ce que nous avons tenté, c'est de découvrir s'il y a une façon certaine de déterminer le beau...

Nous n'y avons guère réussi. La Beauté nous a caché son origine et a effacé sa trace aux chemins de la connaissance humaine.

Comme tous les hommes, nous appelons beau ce qui nous touche, nous frappe, nous émeut ; nous saluons la Beauté dans les aspects les plus divers, opposés, changeants de la Nature. Il nous suffira pour cela de ressentir en nous l'émotion sainte, mais inexplicable et mystérieuse, par laquelle nous sortons du monde utilitaire et nous nous sentons transportés aux sphères idéales de la contemplation désintéressée et troublante au cours de laquelle la grande Inconnue paraît et s'efface tour à tour, jamais atteinte et toujours plus aimée.

Mais ici, un autre problème nous apparaît et nous poursuit : Quels que soient les caractères distinctifs du beau, quelle que soit notre doctrine esthétique, nous pourrons encore jouir de la beauté tout comme un simple primitif... mais à une condition cependant, c'est que nous croyions à la réalité du monde extérieur. C'est triste à avouer : L'homme moderne est ainsi fait qu'il a réussi à se gâter par sa séculaire anxiété les plus nobles et pures joies de sa vie...

Non content de se torturer la raison à l'âpre recherche des caractères du beau, l'homme s'est demandé par surcroît si le support même des belles qualités, le monde matériel n'était point illusoire...

Ici, il s'agit de métaphysique pure : Nous refusons avec la plus grande énergie de mettre cette question en discussion. Ce n'est nullement notre affaire ici.

Et puis, en la catégorie des causes dernières,

partout où l'homme joue avec les notions d'infini, de substance, il se perd et s'agite inutilement. On peut tout soutenir en ces discussions oiseuses et tout démontrer comme vrai — telle proposition ou bien son contraire —.

La raison humaine ne peut résoudre des problèmes dont les données lui sont inconnues.

En pratique, l'homme est contraint de croire au monde extérieur, ou bien de s'enfermer lui-même en une cellule capitonnée d'un asile d'aliéné.

Du reste, si la terre et les astres et le soleil qui nagent dans le pur éther ne sont que des apparences, et non des globes palpables et étendus, nous n'avons rien autre à faire qu'à vite l'oublier...

A quoi donc aura servi la discussion ? à amuser certains esprits incapables de travail utile...

Non, tenons-nous solidement attachés aux réalités visibles et tangibles qui sont autour de nous, c'est beaucoup faire que de rechercher celles dont les qualités seront les plus efficaces pour provoquer en nos âmes l'avènement d'une vie supérieure.



Mais, dira-t-on, en dernière analyse, tout ce que vous discutez nous importe peu. Ce qu'il faut savoir au point de vue du sentiment de la nature, c'est ceci : Ces qualités d'exquise beauté dont vous parlez sont-elles des qualités réelles qui résident dans les choses ou bien n'est-ce pas vous même qui décorez les choses de ces qualités ?

C'est évidemment là la grosse question, mais nous pensons pourtant que tout ce qui précède a pu servir à l'éclairer un peu.

Voici une sereine matinée de printemps. Les oiseaux s'agitent et piaillent en préparant leurs nids. Les bourgeons ont éclaté et d'eux sont nées les petites feuilles d'un vert frais qu'un vent tiède agite. Les premiers lilas embaument là-bas au fond du bosquet...

J'aspire à pleins poumons cette brise fécondante, j'écoute enchanté les voix éparses des oiseaux et des abeilles... J'incline mon âme à l'adoration émue de la première fleur, de cette grappe odorante de lilas...

— Une voix goguenarde éclate soudain à mes oreilles !

— Vous croyez, me crie un ami, vous croyez peut-être qu'il y a là quelque chose de beau, que cette fleur exquise, ce ciel printanier sont adorables ! Il y a une mystérieuse vie pour vous en cet air tiède qui semble chargé de mille essences subtiles, de millions d'atomes qui vibrent et vont se constituer tout à l'heure, aux jours prochains de l'été vermeil, en fleurs purpurines, en feuillages éclatants !

Ah ! laissez-moi rire ! Mais c'est vous qui voyez tout cela. C'est votre imagination qui crée pour vous à l'avance toutes les joies que vous goûterez cet été et tous les plaisirs que vous offriront — le cas échéant — toutes ces fleurs et toutes ces abeilles (1) !

(1) C. f d'Annunzio ; « L'homme a bien le pouvoir de verser dans les choses toute sa propre substance ; mais il ne reçoit jamais rien en retour. L'homme peut bien sentir tout

Et puis votre mémoire entre en jeu : Vous vous souvenez des printemps passés, particulièrement de ceux de votre jeunesse, où vous étiez tout entier à la joie de vivre... et maintenant que les soucis, les angoisses de la lutte pour l'existence sont venus, vous vous exaltez encore à la vue de ce renouveau parce qu'une puissante association d'idées vous transporte inconsciemment aux heures mortes de votre vie ancienne... Mais, allez ! Cherchez à vous dégager des tyrannies de l'opinion et du souvenir :

Que verrez-vous autour de vous ? Un jour ordinaire de printemps...

Toute votre émotion est faite d'attente, d'espoir, de souvenirs bénis, des réminiscences de vos premières joies et de vos premières amours. Mais cela est en vous. Cela n'est aucunement dans ce jardin qui n'est à la vérité ni beau, ni laid... il est, et c'est tout.

Et mon ami ajouta : Pour moi cela ne m'émeut aucunement. Je n'ai jamais habité que la ville, j'ai passé ma jeunesse dans une demi-obscurité à cause d'une affection des yeux... Eh bien, je vous assure, ce printemps ne me dit rien, absolument rien. Je ris de votre sensibilité suraiguë parce que j'y vois une superstition surannée, une croyance abolie. Il n'y a rien autour de vous d'admirable que ce que vous y mettez. La Nature est indifférente et froide, ne vous y trompez pas.

son sang circuler dans les fibres de l'arbre, mais jamais l'arbre ne lui donnera une goutte de sa sève vitale. »

Que conclurai-je ?

C'est la question que tout homme arrivé à une certaine culture s'est posée et que nul n'a résolue entièrement.

Qu'est-ce donc ?

En certains jours je suis transporté d'enthousiasme, *je sens* la Nature vivante et belle, je l'adore... et peut-être n'est-ce qu'une déesse née de mes songes et illuminée de mes rêves, sortie toute vive de mon cerveau comme la Pallas vierge du cerveau de Zeus !

Je rouvre mes poètes aimés, je relis « La Tristesse d'Olympio » et le « Souvenir »... Le poète a pleuré, a aimé, a souffert... et voici, il revient aux lieux où l'amour et la joie les plus profonds se sont épanouis librement en lui.

Maintenant cette âme est endolorie, désenchantée...

Et pourtant,

Tout respire en ces lieux : les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici...

Ainsi, de cette terre humide encore de pluie, il ne reçoit, malgré son attente et sa tristesse, qu'une impression douce et paisible. Il reconnaît sa beauté éternelle et lui rend grâces..,

Et sur nos fleurs fanées...
Vous ne marchez jamais.

D'autres n'eurent pas cette consolation de ressentir la paix des choses passer en eux à leur retour

aux campagnes d'amour... Les forêts et les champs éternellement jeunes et souriants se souviennent-ils de l'humble poète qui pleure maintenant auprès d'eux ? — Les fleurs hautaines passent leur triomphale et courte vie sans se courber ni se ternir à la vue des larmes humaines.

Oh, encore une fois, qu'est-ce donc ?

Et que sais-je de ce qu'elle ressent, éprouve, pleure ou sourit cette Nature en qui j'ai mis mon amour le plus ardent et le plus désintéressé ?

Immorale, insensible, froide, nue, en proie à la bataille formidable pour la vie, n'est-elle composée que d'éléments adverses qui s'entre-dévorent ?

Sans aller jusqu'à m'imaginer puérilement qu'une conscience en elle partageait mes soucis ou mes joies, j'avais mis en elle une unité divine, une eurythmie universelle, mais j'ai peur présentement que cela même s'évanouisse et que ce mot de Nature ne signifie rien...

La déesse adorable serait-elle morte ?

Et pourtant, encore maintenant, et quel que soit mon doute, mon âme vibre et j'éprouve quelque chose d'analogue,

> ... au frisson
> Que le soir met au cœur des roses.

Il semble bien qu'il y ait réellement ici quelque chose de plus qu'une simple correspondance d'idées associées.

Mon tourment est de ne pouvoir le prouver...

Mais en vérité mon plus pur bonheur s'altère

sous un ciel gris et ma pire souffrance s'apaise une seconde en une heure ensoleillée... La fraîcheur embaumée du vent calme ma pensée ardente et douloureuse. Il y a bien quelque chose de vivant — je ne puis le nier — qui adoucit ma fièvre, qui ennoblit mon âme et la ravit « en un ciel de suprême beauté ».

Et de nouveau je crie avec le poète :

Dites-moi verts gazons, dites-moi sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fasse bondir le cœur et plier les genoux ?

Ou du moins — sans exagération lyrique — et sans vous demander d'être sensibles comme moi — êtes-vous vivants, avez-vous les paroles ineffables, les conseils superbes, l'influence magique auxquels j'ai cru ?

Hélas, il faut continuer sa vie et travailler...

Ne rêvons plus. Pour cette heure, résignons-nous à ne pas savoir. C'est peut-être le meilleur au point de vue de la liberté de nos cœurs. Et il nous semble en effet qu'adopter dès maintenant une croyance à cet égard serait l'ankylose de l'art, la mort de la spontanéité, de l'émotion libre, le pire des dessé-chants dogmatismes...

Et qu'importe ? Ne pouvons-nous pas étudier librement les manifestations littéraires du sentiment de la nature, la façon dont il a été ressenti au cours des âges et chez les âmes diverses des hommes, sans avoir décidé s'il y a ou non quelque chose d'objectif dans la beauté de la nature ?

Laissez-nous donc admirer tranquillement les belles formes et les belles couleurs dont le monde est rempli, et ne venez plus désormais, de grâce, gâter le libre essor de notre émotion en nous venant parler un langage abstrait que nous ne comprendrions pas au prime abord ..

Tout le monde n'est-il pas d'accord pour dire que les étoiles, comme les fleurs, sont belles ?

Et en serons-nous meilleurs ou plus aptes à jouir de l'éternelle beauté des nuits sereines et des aurores printanières quand nous nous serons assimilés tout un langage scolastique ?

Oh, âmes blanches des premiers hommes, cœurs simples des jeunes filles du peuple, savez-vous pourquoi vous avez pleuré au spectacle de la forêt silencieuse à cette heure triste où les feuilles blondes et rousses tombaient des grands arbres ?

Vous ne le savez pas, et c'est un bonheur parce que vous avez éprouvé ainsi la candide émotion que notre esprit raffiné ne connaît plus.

« Oh la fleur de l'Eden, pourquoi l'as-tu fanée ? »

A la fin de cette étude du reste, nous reviendrons à cette question primordiale, et alors, mais seulement en notre conclusion dernière, nous tâcherons de dire un mot plus clair sur l'existence présumée d'une Puissance, d'une Force, d'une Beauté vraiment vivante au sein de la palpitante réalité du Monde.

CHAPITRE V

UN ROMAN D'AMOUR

Jusqu'ici, nous n'avons examiné, en somme, que les questions qui encombraient le chemin... Apparences, objectivités, genèses... thèmes intéressants et suggestifs, oui, mais nous ne sommes pas entrés dans le cœur du sujet. De loin, nous avons contemplé le superbe jardin, mais il nous fallait d'abord en considérer l'aspect général, étudier la nature des barrières, des fossés, des obstacles qui s'interposaient entre nous et lui... premières besognes fastidieuses, premiers chapitres ennuyeux, peut-être (je parle pour le lecteur), mais nécessaires. Et maintenant la porte est ouverte, nous allons pouvoir entrer dans l'enclos merveilleux, nous promener à l'aise sous les ombrages séculaires et cueillir en paix les fleurs somptueuses...

Mais au moment de faire ce pas et d'écrire la page décisive de qui dépendra le charme ou l'ennui du lecteur, je me recueille encore et je rêve sous le ciel alangui du soir...

Il y a là-bas, à l'occident, une simple lueur d'une couleur indéfinissable, mais si pure, si dia-

phane, qu'il me semble voir là une trouée, une déchirure dans le bleu du ciel, et cet espace est si incolore, si pur, qu'il s'annihile lui-même et paraît une ouverture sur l'au delà du ciel... Je n'y vois autre chose que la Lumière, la Lumière vierge et nue qui flotte impondérable et règne, unique souveraine, dans l'espace sans fin, là-bas, toujours plus loin, éternelle solitaire.

Aurais-je chargé mon rêve d'un espoir impossible ? Et mon œuvre, semblable à cette lumière que rien ne borne ni ne conditionne, serait-elle irréalisable, puisque la réalité a besoin, pour être, de se poser entre ce qui est elle et s'oppose à elle ?

Ce n'est point pourtant par un vain désir d'écrire des lignes de flamme que j'ai entrepris cette œuvre, mais c'est poussé par l'ardente foi que je possède en la beauté universelle... Et par cette foi je retrouve la possibilité de continuer un travail aussi démesuré par rapport à mes forces.

Comme tout zélé et enthousiaste sectateur d'une religion, je voudrais faire partager ma foi, je voudrais réunir les hommes de toutes races et de tous pays en une communauté mystique dont les règles ordonneraient l'adoration journalière des choses créées...

Folie !!

Il faudrait d'abord inculquer aux cœurs et y faire germer et s'épanouir l'amour de la nature. Et cet amour ne se commande pas.

Chose étrange ! Sous un même ciel, entouré des produits d'une même civilisation, vivant au sein

des mêmes campagnes, de deux adolescents qui grandiront et subiront la même éducation, l'un pourra être insensible à tout ce qui émeut et ravit le second.

Il y a des hommes qui ne comprennent pas ces choses, et pour qui toutes les pensées que je viens d'esquisser sont lettres mortes, ennuyeux signes noirs... Jamais ils n'ont frémi devant l'aurore chaque matin neuve et inviolée, jamais ils n'ont senti tout ce qu'il y a d'auguste dans la graine qui s'ouvre, le bouton de fleur qui s'épanouit, l'étoile — fleur du ciel — qui tout soudain à la place où l'œil tout à l'heure ne voyait qu'un espace bleu uni, plaque ses premiers rayons, germe pour ainsi dire, et n'entre réellement en vue qu'en tremblant, comme une femme hésitante à la porte de l'alcôve nuptiale...

Jamais, jamais, ils n'ont senti la vérité de la comparaison des poètes qui assimilent les bluets dans les blés frissonnants aux yeux bleus entrevus à travers les frileux feuillages d'avril.

Pauvres hommes ! Pauvres hommes ! Ils vont et viennent, mangent, boivent, négocient, lisent, écoutent, parlent. On croirait qu'en tous les points, ils sont comme nous, et cependant une fleur cueillie à l'aube, ruisselante de rosée, palpitante comme une vierge qui pleurerait de joie, ne les touche point !

— Comment donc sont-ils faits, direz-vous ?

— Eh, songez qu'eux aussi, font à notre égard la même question. Ils disent :

— Pauvres fous ! Pauvres fous ! Incapables de voler ni de tuer, sans doute ; mais quelle dangereuse chimère nourrissent leurs âmes simples ! Quelles rêveries sans fin, quelle vie dans les nuages ! Plaignons-les.

— A nous aussi, n'est-ce pas, de les plaindre. Mais ne mettons point de mépris dans notre pitié. Qu'elle soit douce, persuasive si possible, point agressive ni cruelle. Et puis, armons-nous aussi de l'Ironie aimable et peu méchante qui raille et bafoue en riant les âmes sans grandeur, les cœurs étroits et glacés, les esprits fermés, obtus, soucieux seulement de positifs succès et de brillantes pirouettes mondaines.

Et ne sacrifions rien de nos rêves à la frénésie de la vie de salons...

L'âme s'atrophie définitivement à la recherche trop intéressée des relations puissantes, des postes avantageux, des soirées de cynique racolage autour de la gloire et des sinécures. Mais aussi, ne prêtons point le flanc aux épigrammes railleuses que le positiviste nous décoche : ne rêvons point trop. C'est émollient et destructeur de toute bonne énergie, funeste à la pensée libre. Rêver n'est point penser.

Que les contemplations des beaux soirs tristes et des aubes parfumées — finales ou préludes des joyeuses fanfares des couleurs — soient pour nous les minutes du recueillement nécessaire à la fin et au commencement de chaque journée de notre labeur régulier.

Et laissons les malheureux qui manqueront à tout jamais de ce pain de l'âme — de cet enthousiasme saint qui suffit à ennoblir la vie — laissons-les se moquer...

Puissent-ils au contraire comprendre un jour que l'amour de la Nature console de bien des déboires et ferme bien des blessures, puissent-ils connaître les transports d'une âme ravie qui est en communion avec l'universelle métamorphose et vit ainsi dans un monde supérieur...

Mais hélas, non vraiment l'amour de la nature ne se commande point. Et en cela il ressemble à l'amour humain, je veux dire à l'amour de la femme pour l'homme et de l'homme pour la femme (1). Or, le symptôme le plus probant de l'amour, c'est l'émotion.

Une émotion ! Tel est le mot qui a été le résultat de nos premiers efforts... Et ce n'est pas une émotion craintive et peureuse, ce ne peut être en conséquence qu'une émotion heureuse, affectueuse, inspirée par une chose que l'on peut aimer...

Au soir du plus adorable jour de la saison en-

(1) Nous ne croyons point rabaisser l'affection humaine en lui comparant celle qu'inspire la Nature. Que la femme ne s'offense point ! Elle est et demeure entre l'Homme et la Nature la Puissance consolatrice, et elle participe aux deux amours : En tant que membre de la race humaine, elle s'affectionne à la Nature, en tant que particulièrement femme, elle s'affectionne à Celui que son cœur a choisi.

Et de même un homme peut aimer à la fois une femme et la Nature.

A vrai dire, non, nous ne croyons pas être ici au-dessous de la réalité des choses.

chantée, à l'heure où se révèle le mieux l'éblouissante, fragile et sereine Beauté des choses, je cherchais de quelle façon j'exprimerais le plus parfaitement l'intense affection de mon cœur pour Elle... et le mot d'*amour* m'apparut...

Et la pensée qu'alors je cueillis, la pensée de l'auteur italien me fût une révélation: Et moi aussi, pensai-je, « j'imaginerai la volupté de parler d'amour en ce même lieu où se pressent tant de symboles efficaces pour exalter les âmes au-dessus des habituelles étroitesses humaines et les épanouir dans un ciel de suprême beauté ».

Et donc, voici la page décisive, et ce n'est plus l'heure du recueillement précurseur des pensées fortes...

Dès le commencement du monde une passion naquit entre l'humanité et la nature... et depuis lors, encore maintenant et pour toujours, cette passion subsiste, car c'est un amour vrai, profond, indéracinable, comme l'autre, et plus que l'autre peut-être, « fort comme la mort ».

C'est ici une merveilleuse histoire, une légende mystique, un conte divin...

Épeuré d'abord devant cette Inconnue si adorablement belle, l'homme tremblant, ne songeait point encore à pouvoir être jamais digne d'elle, il se contentait d'en célébrer les charmes et de lui sacrifier obscurément sa vie ; mais, peu à peu rassuré à la vue de la douceur de l'aimée, il s'enhardit, il ose baiser les bords de sa robe et arracher les fleurs de sa chevelure ; et de plus en plus

maintenant, il la voit condescendre à se laisser aimer... Quelques-uns même de ses plus purs et fidèles adorateurs l'ont connue et possédée toute palpitante et ont senti trembler sous leurs lèvres ardentes — toute prête à passer dans ce grand cœur triste de l'homme moderne — l'immortelle et amoureuse âme des choses.

N'était-ce point ici la page décisive ? Et le reste de notre œuvre peut-il offrir un plus digne et plus grand dessein que de raconter l'histoire de cette passion qui ressemble tant aux contes bleus et aux légendes très anciennes ; de dire et d'écrire ce roman d'amour ?



Il nous faut légitimer l'idée de ce dernier paragraphe, et dire quelles ressemblances, quelles différences principales on peut noter entre les deux amours.

Nous avons tenté, au cours de nos premières pages, de donner une ébauche de la genèse du sentiment de la nature chez l'enfant.

Quelqu'en soit le bien fondé, il arrive un moment où le jeune homme décore la Nature de tous les attributs les meilleurs rencontrés jusqu'alors sur sa route.

De ses premières émotions, de ses premières rêveries naît un attachement profond pour ce qui les a causées. Et lorsque — à la suite d'expériences réitérées — il a appris qu'auprès de la na-

ture il trouvait consolation, espoir, bonheur ; lorsqu'il a subi le prestigieux charme qui découle des paysages enthousiasmés de lumières, de parfums, de couleurs, de vie, le voilà prêt, ce jeune cœur, à se donner plus intimement encore, à aimer la Nature de véritable amour.

L'amoureux de la Nature ne se complait qu'avec elle. Il l'aime pour sa beauté, sa grâce, sa jeunesse éternelle. Il pourra aimer une femme de toutes les forces de son être, mais toujours il y aura une place considérable en lui pour l'*autre amour*. Bien plus — et c'est ce qui arrive le plus souvent dans la réalité — c'est aux heures du plus profond amour pour une créature de chair qu'il subira aussi le plus intensément l'attraction de la Beauté universelle.

A son égard il sera rarement jaloux, car il lui semble que l'Adorée n'a jamais eu que pour lui ses sourires et ses enchantements ; cependant il aime à être seul auprès d'elle, et bien souvent il s'imagine être payé de retour. C'est alors une incomparable joie : Les voix câlines ou moqueuses des claires rivières se font chuchoteuses ; les chants d'amour qu'égrènent sans fin les souffles du vent dans les arbres balbutient des confidences que lui seul entend et répondent à ses protestations et à ses serments... Oh, qu'elle est belle, son aimée, lorsqu'elle se réveille le matin toute souriante et parfumée et se dévêt lentement pour lui seul — toute rougissante de sa présence, à peine voilée par la fine gaze des nuées blanches.

Tout dire à l'Aimée, lui confier nos rêves, nos illusions, nos espoirs! Quelle douceur... Et point n'est besoin des incertaines et malhabiles paroles humaines : Rêver auprès d'elle. Ne pas retenir nos pensées orgueilleuses sur notre personnalité mesquine, mais permettre à la subtile essence de notre vie de s'épandre, de se reposer en contact avec les vies fortes et bonnes et sommeillantes qui s'efforcent au mieux idéal tout près de nous, abandonner notre sève vitale au gré des puissantes poussées de sang qui font au corps tiède et blond de l'Adorée des éclosions roses, purpurines, ardentes... Laisser communier notre âme avec celle, partout présente de la grande, de l'unique Vie.

Cela suffit.

Elle comprend et elle berce nos pensées, elle ferme nos blessures, elle enveloppe du linceul de ses fleurs nos illusions déçues, ou bien ravive à son souffle parfumé et fécondant nos lointains ou fragiles espoirs. Quelles pures et enivrantes caresses!

Éphémères, nous aimons l'éternel. Inconstants, petits et finis, nous nous sentons enveloppés du fidèle, immense et infini amour. Et l'âme radieuse qui palpite en ces veines immortelles nous possède bien plus que nous nous ne la possédons, elle est la vie de notre vie, l'amante, la fiancée, l'amie des bonnes et des mauvaises heures... Il semble bien que tout le génie, tout le charme de la Femme amoureuse soit en entier épars dans la Nature.

On a dit de l'amour humain qu'il est un égoïsme à deux. Il en est de même de l'amour pour la Nature. C'est au fond pour nous-mêmes que nous recherchons ces sentiments, c'est pour nous retrouver mieux que nous nous donnons plus complétement...

— Oui certes, mais n'est-ce pas encore une façon supérieure de glorifier l'objet de notre amour? A quoi bon se donner pour se reprendre, et l'homme ferait-il une action aussi dépourvue de sens utilitaire, si ce n'était pour goûter la joie très haute de se retrouver en quelque chose de plus aimable, de plus vivant, de plus durable et de plus beau que lui-même ; de se retrouver, oui, mais non plus seul, non plus triste, mais uni à je ne sais quelle Perfection de grâce consolatrice...

A première vue, la Nature parait plus fidèle que la Femme...

Oh, trouver enfin un amour qui ne trompe pas, qui ne s'éloigne pas, qui ne varie pas !

Telle est l'affection de la Nature... Et ils sont nombreux ceux qui ont été ainsi aimés par la seule Fidèle.

Mais hélas, comme pour l'amour humain, il s'agit avant tout de savoir conserver son bonheur, de reconquérir chaque jour l'aimée, de lui plaire et de se donner chaque minute davantage. Et combien d'amoureux, de poètes, d'artistes ont méconnu leur devoir à cet égard, ont négligé de travailler à l'édifice de leur joie, ont cru inutile de se mettre en frais.

Et voici, soudain, ils se sentaient moins aimés. L'amoureuse fiancée toujours jeune, adorable et bonne, aimée comme une femme, ne nous parlait-elle pas naguère de sa voix chantante et berceuse ? Et n'avons-nous pas pleuré de vraies larmes en l'écoutant ?

Mais hier elle souriait encore et je pleurais, elle était en fête et mon cœur en deuil. Aujourd'hui, elle est morne et glacée, et voici je chante, et dans mon âme une espérance neuve a fleuri...

Qu'a-t-elle fait ? Pourquoi n'est-elle plus avec moi ? A qui d'autre réserve-t-elle ses sourires et ses enveloppantes caresses ?

Ou plutôt, qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je attaché mon rêve à des objets périssables et futiles, pourquoi ai-je oublié et méconnu mon aimée en faveur des créatures d'un jour ? J'ai détourné d'Elle ma sollicitude et voici, Elle s'est détournée de moi.

Deux voies s'offrent à moi : Revenu entièrement à Celle que je n'aurais jamais dû abandonner, après quelques heures de mélancoliques regrets, elle revient elle aussi et se pare à nouveau pour moi de ses plus magnifiques voiles.

Ou bien je reste tel. Je l'aime encore, non plus comme la vivante et radieuse Grâce consolatrice, mais comme la pure beauté un peu froide, non plus comme une jolie femme, mais comme la Vénus de Milo.



Avec quelle plume fiévreuse, sincère, enthousiaste faudrait-il écrire ce roman d'amour !

Il y faut en tout cas une énergie confiante et une claire vision des choses réelles.

Puisse notre objet nous inspirer !... Nous avons dès l'abord rencontré d'insolubles questions, mais nous nous sommes aperçus bien vite qu'elles n'étaient point essentiellement nécessaires à la tractation du reste de cet ouvrage.

Quelle que soit l'opinion que nous ayons sur le beau dans la nature ou sur la genèse du sentiment de la nature, la question primordiale nous est apparue plus voisine de nos communes pensées sous l'aspect d'un amour entre la nature et l'homme.

Qu'il y ait universelle illusion ou réalité sensible et peut être vivante en Elle, tout se passe entre Elle et nous, comme si vraiment il s'agissait d'un réciproque amour entre deux amants.

Et puisqu'il en est ainsi, et que c'est là la seule réalité apparente que nous ayons rencontrée jusqu'ici dans notre course, qu'on veuille bien nous permettre de juger des problèmes qui se présenteront encore à ce point de vue spécial.

Le Sentiment de la Nature est un amour (1). Et

(1) Parlant de l'Amour de la Nature, Ruskin dit : « Le mot de Wordsworth : *Cela me hantait comme une passion*, n'en est pas une description, ce n'est pas *comme*, *c'est* une passion ».

les paroles que le poète adresse à une femme, ne puis-je une seconde les dire à la Nature :

> ... Je voudrais par-dessus tout ma bien-aimée
> Chanter de tes seins blonds la tiédeur parfumée
> Et sculpter du granit afin d'éterniser
> Le sucre diabolique et doux de ton baiser...

Donc, par le granit ou la phrase molle, racontons cet amour, et en deux parties essentielles — ou champs principaux d'investigations — disons d'abord comment il a été ressenti et ensuite comment il a été exprimé.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET LES CIVILISATIONS ANTIQUES

De quelles façons profondes, superficielles, rapides ou durables les hommes ont-ils ressenti l'amour pour la Nature ? Telle est la question qu'il nous faut approfondir maintenant. Cela est nécessaire avant d'examiner comment ils ont exprimé ces sentiments amoureux à travers leurs arts et leurs littératures. Mais, nous dira-t-on, il est impossible d'étudier séparément la façon de ressentir le sentiment de la nature d'avec la façon de l'exprimer. Car en somme, nous n'avons pour en juger que des œuvres d'art où l'expression recouvre et, pour ainsi dire, habille le sentiment.

Ce reproche est très juste, mais la difficulté n'est pas absolument insurmontable.

Ces vêtements en effet, qui sont interposés entre notre curiosité et les sentiments réellement ressentis, sont toujours en quelque façon révélateurs des formes vraies qui les supportent. Derrière les décors plus ou moins éclatants qu'emploie l'expression pour représenter la pensée émue, on peut découvrir, après de sérieuses réflexions, la trace véritable du sentiment éprouvé, et non seulement sa trace mais quelquefois ce sentiment lui-même tout vif et nu.

Et ne vaut-il pas mieux, s'il est possible, contempler le corps vivant que l'étoffe la plus somptueuse qui en voile les lignes ?

Certes, il faut pour cela beaucoup plus de travail et d'effort qu'il n'en serait nécessaire si nous ne faisions pas la distinction dont nous parlons. Mais aussi, pensons-nous, nous pourrons prétendre à un résultat autrement suggestif et important, puisque nous aurons ainsi cherché à indiquer les variations du sentiment de la nature vraiment éprouvé et non déformé par le souci de l'expression artistique.

Et du reste, l'analyse des différentes expressions artistiques (et surtout littéraires) données à ce sentiment devra faire en notre troisième partie l'objet d'une étude particulière.

*
* *

Nous avons déjà parlé des hommes qui ne ressentent en eux-mêmes aucune tendresse à l'égard

de la Nature. Mais distinguer seulement entre ces derniers et ceux qui aiment la Nature est d'une classification peut-être bien un peu trop simpliste.

Il y a là des degrés, des nuances dont il faut tenir compte.

Tel, comme Voltaire, ne se laisse toucher par les beautés naturelles qu'une fois en sa vie et en présence d'une inouïe majesté de spectacle : Le lever du soleil sur les Alpes.

Tel autre n'est sensible qu'à certaines coïncidences pittoresques. rares (paysages exotiques vus par un européen)...

Tel autre enfin aura la plus large compréhension des plus intimes et atténués reflets de l'universelle beauté.

Il faut donc classer cela, ou du moins, étudier le sentiment de la nature dans les différents groupes humains (groupes des mentalités semblables) : *anciennement*, dans les contrées qu'habitèrent les races les premières civilisées, mais dissemblables de goût, d'aptitude, de religion (c'est ce qui fait le sujet de notre présent chapitre). *Aujourd'hui*, chez les descendants distincts de ces antiques races, chez les esprits diversement cultivés et orientés d'un même peuple : Le savant, le paysan, le lettré, etc., etc...

***

Chez les races primitives, le sentiment de la nature est toujours intimement lié avec le senti-

ment religieux ; le plus souvent ils ne font qu'un.

Ce fait n'est nulle autre part plus vrai ni plus apparent qu'en Egypte. C'est aussi que nulle autre part le génie de la nature ne se révèle par de plus frappants contrastes. Toute l'exubérance végétale, toutes les migrations d'animaux, toute la vie naturelle subit une périodique et annuelle renaissance avec le retour des eaux fécondantes... Le Nil est le dieu naturel de l'Egypte.

Nos successions d'hivers et d'étés ne donnent aucune idée de cette opposition de vie et de mort selon la hauteur des eaux nourricières, et vraiment mères, sous l'excessif soleil d'Afrique.

Une période : C'est l'ivresse sacrée de la terre qui fleurit et embaume, qui donne tout à la fois ses fruits et ses fleurs. C'est un enfantement prodigieux et simultané de myriades d'êtres ; tout grouille, fermente, s'épanouit en un instant de mystère... Quelle fureur de vie !

La période suivante : Tout se dessèche, tombe en poussière impalpable, retourne au néant.

Un ennemi inconnu a dévoré le dieu. C'est le désert avec ses terreurs, ses mirages, ses grandes voix d'animaux nocturnes .. Les plantes sont mortes, les fleurs calcinées ; le sable sec crie sous les pas ; les pierres seules restent là-bas en leurs assises éternelles de granit rose, aussi hautes que les pyramides. Les petits insectes « fleurs vivantes », les animaux utiles sont dispersés ; seuls les lions, les serpents, les éperviers hantent le libre espace.

De là, le culte de la vie organique. De là, la tendresse de l'Egyptien pour l'arbre qui ne meurt pas à chaque saison et qui pleure avec lui la mort de la nature. De là encore, son adoration peureuse des rapaces du désert et son souci constant d'échapper soi-même à la destruction par une immortalité de momie ou d'obélisque.

L'habitant de ce très spécial climat en subit de très fortes impressions qui modifient sa mentalité. Il aime la nature tour à tour dans sa vie et dans sa mort... Et comme il s'est heurté de bonne heure au mystère des mystères, à ce miracle des perpétuels retours, à ce prodige de l'enfantement renouvelable à époques fixes (1), il adore aussi le Sphinx, symbole éternel et non surpassé de l'Enigme du Monde.

Il aime la nature, mais ne se laisse point subjuguer par elle : Elle n'est pas toujours auprès de lui, et il n'a pas senti passer sans cesse sur son front les amoureuses caresses des vents chargés d'effluves et de ferments fécondants. Il lui a fallu préparer la terre sèche et aride, creuser des canaux, vivre avec les monstres du désert, attendre de longs jours avant chaque apparition de la Déesse adorable de vie.

Il n'est pas dominé et il ne domine pas. Il traite avec elle d'égal à égal. A certaines heures, oui, elle déborde et leur amour est formidable, formidable d'enveloppements, de caresses, de sourires ; mais à

(1) Qui se font quelquefois attendre... et alors quelle anxiété !

d'autres minutes, l'homme est seul, il est plus fort que la nature parce qu'il vit plus longtemps et qu'il se prépare, malgré elle, une éternité de pierre que les frêles et annuelles filles des eaux ne détruiront jamais (1).



Tout autre est l'amour de l'indigène pour la nature indienne. Ici, plus de contraste, plus de période mortelle faisant un désert brûlant de la campagne fertile. Ici, une sève inépuisable parcourt sans cesse les veines du monde

« Qui dépense un soleil au lieu d'une étincelle ».

Perpétuel printemps, inlassable fécondité... Verdures, eaux jaillissantes, fleurs embaumées, bienfaisante chaleur solaire, tout est immuable, sans commencement, sans fin... L'éphémère sans relâche renouvelé, se confond avec l'éternel.

Et même y a-t-il plus...

La Nature est là-bas d'une luxuriance prodigieuse, excessive, démesurée. Elle est plus forte que tout.

C'est aux pâturages de l'Himalaya — les monts plus élevés et les plus majestueux du monde, les Alpes de l'Asie — que les bergers à peine sortis de

(1) De là, remarquons-le, la monogamie, c'est-à-dire la presque égalité de l'homme et de la femme, relativement du moins à la polygamie des autres races primitives. L'amour de ce qui dure, c'est le fondement de la famille monogyne.

l'inconscience, ont à l'aube des jours reçu par la pure Aurore, la révélation du sentiment de la Nature. Les matins et les soirs ne sont-ils pas plus limpides aux régions alpestres ?

Descendu vers la plaine, l'homme a cru revenir au jardin d'Éden... A mesure qu'il s'éloignait des hautes régions, aux forêts moins austères frissonnaient des essences plus variées, des arbres enchevêtrés, divers, immenses, extraordinaires. Les lianes et les volubiles tiges grimpantes s'enroulent des troncs aux ramilles avec des balancements et des ondulations d'une grâce infinie.

Aux parterres couverts d'herbes hautes et épaisses, aux flexibles branches, aux épaisses et grosses feuilles des plantes rigides comme aux plus délicates dentelles vertes, partout, entremêlées en un chaos indéfini, en une profusion inouïe, en un enchevêtrement inextricable s'épanouissent les fleurs radieuses, diversicolores, petites, énormes, monstrueuses, rouges, altérées d'amour, bleues, roses, blanches, panachées, rampantes, élevées, gracieuses, fières, penchées... C'est un pêle-mêle, une débauche de pétales, de corolles de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes couleurs, de tous ports, de tous parfums... et cela se confond, s'entre-croise à l'infini.

Dans la profondeur verte et sombre, là-bas, sont-ce des yeux de bête féroce, ces points lumineux, étincelants ? Entre les taillis, là-bas, sont-ce des yeux de femme, ces éclatantes, mobiles et profondes taches bleues ?

Ce sont des fleurs. Et le vent tiède et parfumé agite leurs pétales, balance leurs têtes exquises ou hautaines, tandis que bourdonnent les insectes, ronronnent les petits animaux des bois, pépient les petits oiseaux, volettent les papillons — fleurs capricieuses... — Et voici, la mer chaude et chanteuse dort sur la plage blonde qui s'arrondit gracieuse — comme l'ondulation de seins bien droits et fermes — au golfe des parfums, des rayons et des roses, au golfe du Bengale.

L'âme vierge de l'Hindou reçut de cette Nature une impression ineffaçable. C'est certainement elle qui lui façonna son âme mystique et vagabonde, aux rêves subtils et vagues, à l'extase facile, à la recherche constante de l'Universel ; une âme amoureuse à ce point du monde vivant qu'elle s'en considère comme une simple parcelle...

Si, aimer, selon la parole de Leibnitz « c'est se plaire dans la félicité d'un autre, c'est faire d'un autre sa propre félicité », l'Hindou a profondément aimé la Nature puisqu'il n'a jamais pu goûter une joie sans y associer son éternelle amante.

C'est à ce point qu'il ne s'est donné d'autre tâche que de s'abîmer en elle, que de la pénétrer, non pour la comprendre, mais pour s'y perdre, pour faire courir son sang avec sa sève dans ses veines immortelles.

La Nature ici, c'est surtout la végétation. Celle-ci est si puissante, enveloppante, qu'elle recouvre, qu'elle cache, qu'elle englobe toute autre vie. L'animal lui-même, au fond de ses fourrés épais, ne

s'impose qu'à peine à l'attention, il disparaît dans le formidable amas des arbres, des lianes, des fleurs...

Et l'homme le plus fort n'est rien non plus.)

Arrêtons-nous un instant. C'est en ces lieux que l'amour dont nous retraçons l'histoire, fut le plus fort, le plus profond, le plus sincère...

La Nature est à peine la Mère. Elle offre tant de ressources — et le climat est si peu exigeant — qu'en somme l'homme la connaît fort peu comme nourricière : il satisfait les besoins de sa chair et n'y songe plus. C'est comme fiancée, comme femme, comme expression de Beauté qu'il chante la radieuse Déesse... et tout en elle ne rappelle-t-il pas la femme ? Les corolles d'un bleu foncé ou d'un bleu tendre, depuis les sombres violettes jusqu'aux pures et pâles pervenches, sont les yeux de l'adorée... Les pétales blancs, avec du rose imperceptiblement, ont le teint de sa chair, les boutons rouges et délicatement arrondis, sont les pointes de ses seins. Partout un détail, une réminiscence de la chair féminine, une analogie avec les trésors de la femme charnelle, belle Ève aux formes sculpturales, aux yeux troublants.

Quelle magie, quel subtil charme verse au cœur ingénu du demi-barbare cette Créature d'amour !

Comme l'homme cherche à se donner, comme il se fait humble et petit et soupire pour être admis à pénétrer plus avant dans l'intimité de cette femme ! Comme il tremble et veut se rendre net et pur, avant de donner ses caresses au corps étin-

celant ! Il aime en esclave, non pas en homme. Il aime, certes, parce que son âme est toute prise, subjuguée, ensorcelée...

Mais à quand la possession parfaite ? Il s'est purifié dans l'eau lustrale du Gange sacré ; rapproché de la Nature, il l'a embrassée et voudrait se donner mieux...

Ah ! quelle heure bénie sera celle où il dépouillera cette chair mortelle pour laisser enfin s'évanouir et flotter son âme au sein de la vie opulente de l'Adorée, enfin, enfin possédée ! N'est-elle pas l'Éternelle, l'Être par excellence ? Et vivre hors d'elle est le pire destin.

Panthéisme naturiste, sentimentalité rêveuse, soif de solitude pure, partage des hommes en classifications de mentalités plus ou moins détachées des soucis extérieurs... n'est-ce pas toute la mentalité hindoue ?

C'est la seule race chez qui l'amour de la Nature ait été à ce point exubérant, qu'il a été exclusif de tout le reste...

*
* *

L'intermédiaire entre l'Asie et l'Afrique, le premier né des génies de l'Europe, la Grèce...

Quel changement au retour des forêts indiennes ! Ici tout est bien ordonné, pur, calme. Plus d'amants furieux, plus de forêts échevelées aux œillades provocantes qui vibrent et chantent et se balancent impudiques — comme de belles orien-

tales en proie au délire d'amour sous le ciel embrasé.

La Nature ici est sereine. Elle ressemble au génie grec qui ébaucha les plus parfaites statues de la beauté féminine, sans un pli, sans un voile, sans une amertume. C'est une eurythmie vivante, fraîche, sans arrière-pensée troublante, sans couleur violente.

Ou plutôt, ici encore, n'est-ce pas cette Nature là qui façonna à sa guise l'âme grecque ?

Que de problèmes, que d'analogies !

L'atmosphère est d'une transparence absolument limpide. La mer heureuse arrondit ses anses et ses golfes aux purs contours comme en des bassins de fin marbre.

La végétation est grêle, les sources froides, peu nombreuses ; les feuillages ne cachent plus la terre et ne font plus aux montagnes un voile en même temps qu'une couronne. Du reste, plus rien ici de démesuré ; les fleurs sont calmes et égrènent leurs notes joyeuses, sans profusion, ni discordance depuis les sommets de l'Hymette jusqu'aux grèves blanches où fredonne la mer violette. Elles diffèrent de leurs sœurs indoues comme une gracieuse théorie d'athéniennes au maintien calme diffère d'une Kermesse de filles débraillées et jolies à l'œil et au teint enflammés, aux poses lascives...

En revenant de la haute Asie et du Bengale, du pays des roses ardentes et embrasées de concupiscence, on croirait à la froideur... Mais non, seulement tout ici est si parfait, si aisé, si pur ! Sur le ciel alangui, au crépuscule méditerranéen, se pro-

filent les lignes parfaites des marbres roses, et là-bas, se détachant sur la teinte viridine du couchant, c'est la Perfection réalisée, la Femme incomparable et triomphante qu'aucune ardeur encore n'a brûlée, qu'aucune orgie d'amour n'a déformée. Elle semble envolée là-haut dans l'espace, à peine éclose de la mer céleste, cette adorable et glorieuse nudité de pierre au-dessus de laquelle flotte l'Etoile protectrice du soir, la chère messagère rose et blonde...

Telle est la Déesse grecque, telle est la Nature grecque.

L'homme de cette race est trop pondéré, trop intelligent pour se donner sans retour et avec sacrifices de larmes et de sang à la Nature, et cette Nature elle-même ne demande point un tel abandon. Ce qu'elle veut et ce qu'elle obtient, c'est une délicatesse de cœur, une amabilité souriante à son endroit... Elle est si pure ! Ah, loin d'elle tout regard équivoque, toute pensée mordante comme un baiser de luxure ; elle n'inspire qu'une affection candide et qu'un culte simple. Elle ne demande pas à être la seule aimée, elle sait que l'homme normal s'aime lui-même d'abord, en tant que droit, fort, bien membré, intelligent, curieux de tout ; elle sait que la femme vient en seconde ligne si sa chair est bien faite et pétrie selon le modèle éternel dont la Statue là-bas est le type. Et elle ne vient qu'après, la Nature gracile, comme une jeune fille très jolie, mais pas encore tout à fait formée...

Oh, cette âme grecque ! Elle aima toute Beauté, oui, mais si noblement, avec une telle délicatesse

de sentiment, une telle préoccupation de ne rien outre-passer qu'à vrai dire, on se demanderait presque s'il ne s'agit pas là (1) d'un amour de tête au lieu d'un amour de cœur... (2)

(1) Entre elle et la Nature qui l'entoure.

(2) En ce qui concerne le sentiment de la Nature chez les civilisés de Tyr, Carthage, Babylone, etc, nous ne saurions mieux en parler qu'Edgar Quinet. Voici sa conclusion sur les religions de Babylone et de Phénicie : « Voilà donc, après que chacun des sentiments de l'enfance a été épuisé, terreur, respect, ravissement, l'homme épris d'un amour delirant pour l'infini sous la forme de la nature. Il ne peut s'en dédire. Ce n'est plus là une croyance nourrie de lait et de miel ; c'est le breuvage de Phèdre. Ce sont les marques du désir déchaîné pour la *vierge folle* qui vit et respire en toutes choses. Souvent il se lasse de n'embrasser que les membres froids de la déesse d'or ou d'argent au fond du sanctuaire : il voudrait posséder la déesse elle-même palpitante sous son étreinte mortelle. Les yeux hagards, saisi de vertige, il se précipite hors du temple où il étouffe à l'étroit ; il parcourt les lieux sauvages ; là il forme des chœurs de Corybantes, de Curètes, de Dactyles, qui, de retraites en retraites, cherchent la grande aïeule des montagnes, éternellement mère, éternellement vierge. Au bruit des sambuques et de la flûte phrygienne, il porte une torche ardente au fond des cavernes pour voir si elle n'y est pas endormie. Partout enivré des émanations de la déesse, il respire d'âpres parfums dans la chevelure des bois sacrés et croit sentir s'émouvoir sous les fleurs le sein de la Matrone des forêts...

» ... A la volupté (de l'orgie) se mêle le désespoir de ne pouvoir atteindre cet infini décevant... Il se déchire de ses mains... et toujours il suit la grande Madone amoureuse, qui toujours se dérobe au bout de l'horizon .. Il s'obstine jusqu'à ce que, haletant, éperdu, ne sachant plus de quel côté se tourner pour embrasser l'amante, il la voie un jour monter dans les cieux épurés de Syrie... ».

CHAPITRE II

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET LE MOYEN AGE

Chose étrange, inconcevable même ! Après de telles éclosions de passion entre la Nature et l'Homme, et lorsque de telles minutes exaltées — qui ont été vécues — semblaient devoir participer de l'éternel, leur souvenir même s'envole de la mémoire humaine.

S'envole-t-il entièrement ? On le croirait.

Tant d'autres trouvailles de l'esprit, visions d'art et de beauté, ont disparu dans la tourmente qui coïncide avec la chute de l'Empire romain et marque la fin de la civilisation antique !

Mais au point de vue de notre étude, il faudrait se garder des généralisations hâtives. N'avons-nous pas rencontré déjà l'amour de la nature bien vivace en des âmes très frustes ?

Et à l'aurore du monde, n'est-ce pas cet amour qui peut-être fit éclore les premiers chants et fleurir les premiers sourires sur les lèvres humaines ?

Certes, le secret de toute expression poétique et belle est perdu à l'heure où la civilisation latine se meurt, piétinée par les barbares.

Mais ces barbares eux-mêmes ?

Il n'est pas douteux que les Celtes, les Germains, etc., n'aient possédé, caché aux plus intimes replis de leur cœur un peu farouche, un amour profond pour les campagnes et les forêts natales... Ils adoraient le Gui sacré, toujours vert, symbole de ce qui ne meurt pas (la nature tout entière), image de ce qui paraît vivre de rien, hôte, mais non parasite du colosse forestier, le chêne. Eux aussi allumaient aux sommets inviolés des montagnes les feux clairs à chaque retour de la résurrection printanière.

Mais lorsqu'ils furent amalgamés avec les colons latins, lorsqu'une société organisée, la société féodale, mit un terme aux migrations dévastatrices, lorsqu'enfin la religion païenne — en grande partie faite, comme toutes les religions primitives, du culte de la Nature — eut cédé la place au christianisme, qu'advint-il du sentiment de la nature?

Assurément, de ce que nous ne trouvons aucune ou fort peu d'expressions de ce sentiment, nous ne sommes point en droit de conclure à sa non existence absolue...

Il faut cependant l'avouer: J'amais l'aimée ne fut oubliée comme à cette époque. L'homme brûle, en ces heures néfastes, tout ce qu'autrefois il avait adoré, et le chapitre du roman que nous écrivons devrait porter pour titre : abandon, trahison !

Sous l'empire de je ne sais quelle fausse interprétation du christianisme (1), la Nature apparaît

(1) C'est Paul — le fondateur, plus que Jésus, non du Christianisme, mais de la dogmatique chrétienne — qui est l'auteur de cette colossale erreur. Les Pères ont surenchéri.

comme l'ennemie, la Puissance perverse et maudite. Et telle est la force du lien qui lui attache l'homme qu'au moment même où elle est méconnue, non aimée, elle n'est point indifférente.

La haine, a dit Fichte, est un amour trahi. Ce mot est vrai ici si l'on considère que la haine part de celui qui a trahi... Et ne déteste-t-on point ceux de qui l'on a reçu du bien ? Surtout s'il s'agit d'un ancien amour. Ceci est trop connu des amateurs de romans psychologiques pour qu'il soit besoin d'insister. La haine la plus âpre, celle qui considère l'adversaire comme une force méprisable, est d'ordinaire d'autant plus violente que l'amour qui la précédait dans les mêmes cœurs était plus puissant.

Le verbe haïr est doux relativement au sentiment qui règne à cette heure à l'égard de la Nature. Oh certes, non, elle n'est pas indifférente ! Elle apparaît au contraire comme la grande tentatrice, l'Esprit démoniaque aux aspects multiples, toujours prêt à prendre une forme nouvelle pour damner une pauvre âme. C'est l'Ensorceleuse dont la beauté est trop nue, les sourires trop attirants, les parfums trop forts.

L'esprit efféminé et peureux n'est à l'aise que dans la pénombre d'une cathédrale dont les vitraux n'autorisent qu'une lumière factice, pieuse, sanctifiée à son passage à travers les nimbes divins.

Malheur à l'homme qui respire les fleurs maudites, qui s'attache aux joies des roses et des lumières vivantes ! Tout cela est pourriture et néant et souillure. Le Moyen âge est trop idéaliste : Toute appa-

rence sensible lui semble une fraude, un effort du démon contre la seule réalité, l'âme.

Si bas que soit tombé ailleurs l'esprit humain jamais il ne méconnut à ce point la Mère divine Elle continuait à se parer chaque avril de sa virginale robe blanche et rose tissée des pétales délicats des arbres à fruits... et personne ne se trouvait là pour accompagner de tout cœur les épithalames du printemps et glorifier la chaste épousée.

Personne... c'est cependant bien peu dire.

Quelques âmes d'élite peut-être échappèrent à la honte d'une pareille ingratitude : Des moines d'abord, voulant échapper aux souillures et aux péchés de la vie ordinaire, comprirent combien le contact des autres hommes était plus pernicieux que la société de la Nature.

On dira qu'en se retirant aux lieux inhabités, ils se conformaient à d'antiques traditions et ne témoignaient par là aucune sympathie pour les campagnes vivantes... — Peut-être, mais pourquoi choisir alors les sites les plus enchanteurs, les plus délicieux cantons de chaque contrée ?

— Parce que, dira-t-on encore, ces districts se trouvaient être les plus inaccessibles et partant, les plus dépourvus d'habitants...

— Soit encore... et admettons qu'aucun souci de cette catégorie n'ait guidé leur choix...

Nous croyons qu'au bout de longues années passées dans ces Edens retrouvés, les cœurs ingénus des solitaires reprirent une nouvelle vie, firent un pacte et signèrent la paix avec la Nature.

On ne vit pas impunément en intimité avec de splendides créatures sans en subir l'attrait invincible (St-Bruno).

Dans la société civile, les hommes qui conservèrent le souci du vrai culte envers la vivante Beauté, les ingénus pareils aux moines furent les poètes...

Les poètes? Quelques poètes timides, avant et après les terreurs de l'an mil, osèrent se laisser toucher par les grâces, par le côté gentil, souriant de la Nature. Oh, ce ne fut point de l'amour, pas même celui qu'éprouve une fiancée candide, mais ce ne fut guère qu'une délicate amitié pour une plus jeune sœur très naïve...

Qu'ils sont loin, ces poètes transis, qu'ils sont loin des premières amours ressenties par les sauvages ancêtres pour la Lumière et les Aubes éternelles, qu'ils sont loin du culte voué par leurs barbares aïeux à la Nature démente et provocatrice qui s'alanguit maintenant, aux soirs tièdes de notre vingtième siècle, jusqu'à nous faire pleurer d'amour! (1).

(1) Nous ne consacrerons pas un chapitre spécial à la Renaissance : — Il y eut aussi Renaissance d'amour pour la Nature, mais pas autant peut-être qu'on ne se l'imaginerait : Ce fut surtout un sentiment de lettré — Et les humanistes étaient rares. Ici nous ne parlons que des fortes amours pour la Nature ressenties *simultanément* par de grandes agglomérations d'hommes. Nous reparlerons du reste de la Renaissance aux chapitres de l'expression littéraire. Il nous faut maintenant vite en venir aux temps modernes, où de toutes façons, le sentiment de la nature est plus répandu que jamais.

CHAPITRE III

LE SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ LES MODERNES

Et maintenant que des siècles ont passé, quelle tendresse l'humanité a-t-elle gardée pour les premières amours qu'elle éprouva ?

Pauvre humanité ! Que d'anxiétés à sa suite ! Que de rêves ! Que d'illusions ! Que d'amours ! Et bien peu de choses restent de celles qu'elle adora. Les cités, les gouvernements, les coutumes, les langages, les conceptions des choses, les dieux meurent...

Certainement, quelque chose reste... l'art, la morale, l'amour... Et pourtant, d'où vient cette anxiété, d'où sort ce malaise du monde moderne si ce n'est d'avoir ressenti qu'aucun amour ne dure, qu'aucune affection ne persévère...

Oh ! un amour fidèle ! Une vie éternelle que nous puissions aimer avec certitude ! Ne serait-ce point là la source d'eau vive qui nous rendrait l'âme neuve et les virilités trépassées ?

Cela existe peut-être (1)...

(1) Voir par la suite notre chapitre sur « Le Sentiment de la Nature et le Sentiment religieux ».

L'homme actuel n'a point perdu la mémoire des enchantements que la Nature versa à son enfance.

On a dit que l'amour de la Nature est un sentiment tout moderne — très dix-neuvième siècle ; — et des prophètes attristés du crépuscule ont prétendu même que nous ne le connaîtrons prochainement pas plus que les anciens... c'est-à-dire pas du tout.

Nous pensons qu'à l'égard des âges révolus cette affirmation n'a aucun sens. Toutes les pages que nous venons d'écrire seraient alors de sottes plaisanteries...

Non, l'humanité primitive n'a pas été dépourvue du sentiment de la nature ; elle l'a eu même, avons-nous dit, en une certaine race, au point de se trop annihiler en son amour.

Mais ce n'est pas à dire qu'actuellement nous aimions la Nature de la même façon que nos ancêtres des bords du Gange ou du Nil. « Ames blanches des premiers hommes, m'écriai-je tout à l'heure, savez-vous pourquoi vous avez pleuré au spectacle de la forêt silencieuse à cette heure triste où les feuilles blondes et rousses tombaient des grands arbres ? Vous ne le savez pas et c'est un bonheur parce que vous avez connu ainsi la candide émotion que notre esprit raffiné ne sait plus avoir ».

Que signifie ?

Serions-nous moins aptes à saisir les reflets de la Beauté ? Beaucoup d'artistes se récrieraient — à raison, vraiment. — N'éxagérons donc rien : Et le contraire aussi ne serait-il pas vrai ?

L'idée d'une évolution des sens arrivant graduellement à une perception plus claire des choses belles n'a jamais été mieux exprimée qu'en cette page de G. d'Annunzio : « Une superbe allégresse me faisait battre le cœur parce que mes yeux voyaient sans voiles de larmes toutes les lignes et toutes les couleurs, parce que mes oreilles saines et vigilantes entendaient tous les sons et tous les rythmes... Et alors je priais :

O multiple Beauté du Monde, ce n'est pas vers toi seule que monte ma louange ; ce n'est pas vers toi seule, c'est aussi vers mes ancêtres, aussi vers ceux qui surent jouir de toi dans les siècles reculés et me transmirent leur sang riche et ardent...

Loués soient-ils, maintenant et toujours, pour les belles blessures qu'ils ouvrirent, pour les beaux incendies qu'ils allumèrent, pour les belles coupes qu'ils vidèrent, pour les beaux vêtements dont ils se parèrent, pour les beaux palefrois qu'ils caressèrent, pour les belles femmes qu'ils possédèrent. pour tous leurs carnages, pour toutes leurs ivresses. leurs magnificences et leurs luxures, loués soient-ils ! Car ils m'ont ainsi formé ces sens où tu peux largement et profondément te mirer, ô Beauté du Monde, comme en cinq vastes et profondes mers ».

Il y a certainement là quelque chose de vrai : A mesure que l'humanité évolue, ses instruments se perfectionnent par l'usage et le travail. Les sens que nous lèguent les ancêtres épris de beauté transmettent mieux à nos âmes plus sensibles les multiples sensations par lesquelles nous sommes émus.

C'est de l'hérédité. (Qualités ou aptitudes sélectionnées, puis transmises et fixées par l'hérédité.)

Mais il n'en est pas moins vrai que notre émotion, plus fine peut-être, est en même temps moins spontanée, moins naturelle que chez l'homme primitif. Nous recherchons trop le pourquoi et le comment des choses, nous nous analysons trop, et cela nuit à la fraîcheur de nos sentiments. Et au fond, quand il s'agit de beauté n'est-ce pas toujours à l'émotion libre, naturelle et neuve qu'il faut en revenir ?

L'amour de la Nature se montre plus fréquemment de nos jours, dans nos tempéraments délicats et souvent névrosés. Nous sommes plus intellectuels que nos aïeux. Ce qui est probable, c'est qu'en aucun temps les âmes susceptibles de ressentir le sentiment de la nature ne furent aussi nombreuses. Au sein des civilisations antiques, nous avons noté de ferventes amours pour la beauté naturelle. mais nous les voyons de bien loin ces civilisations, en raccourci, et qui dira le nombre de leurs contemporains qui aimèrent consciemment ?

Il y en eut peut-être fort peu... suffisamment en tous les cas pour nous transmettre l'âme de leur temps. Et cependant, voyez ces hindous : Peut-on dire que leur religion, qui fut panthéiste, c'est-à-dire plus d'à moitié faite de l'amour pour la Nature, ne fut pas populaire ?

On ne sait pas ! on ne sait pas !



Dans notre monde moderne, dont les civilisations grandissent prodigieusement, se pénètrent et s'entr'aident mutuellement, ressentons-nous un amour uniforme pour la Nature et n'y a t-il plus lieu, comme tout à l'heure pour l'Égypte, l'Inde et la Grèce, d'interroger tour à tour les différentes races humaines ? Il y a lieu, car elles sont encore trop dissemblables de tempérament pour juger des sentiments de l'une par ceux de l'autre.

Il ne faut pourtant pas disperser ses moyens d'investigation, ni s'attarder à l'exploration de champs trop vastes ; le résultat du travail serait amoindri. Parcourant des yeux la carte du monde moderne, et négligeant les peuples en enfance, négligeant encore — pour en reparler autre part si possible — les peuples jaunes parce qu'ils sont d'une toute spéciale mentalité, et n'ont guère eu de point de contact avec les civilisations anciennes ou modernes qui nous intéressent, je vois que trois races principales se partagent la primauté intellectuelle : Les Slaves, les Anglo-Saxons et les Latins.



Les Slaves vivent en d'uniformes plaines glacées et neigeuses. Un court été couvre ces steppes de nappes de verdures que traversent de graves et calmes fleuves aux eaux paresseuses. Cette nature n'est pas très clémente, pas très charmeuse. Une

multitude de laboureurs et de paysans la peuple. Ils sont pauvres, frustes, fiers, et surtout passionnément attachés à leur sol, au libre espace, aux horizons infinis... La spéciale mentalité des habitants des grandes plaines les anime : C'est une sentimentalité un peu rêveuse et triste, un fatalisme doux, la persévérance et la fidélité dans les affections.

Parfois, des forêts épaisses couvrent la terre uniforme : Et c'est une mer plus austère, plus indifférente que la vraie, mais aussi plus riche, plus mystérieuse, aux aspects plus imprévus : Son intimité est plus difficile à gagner, mais une fois connue et aimée, quelle enjôleuse, remplie du babil des êtres qui la peuplent, animée du chant des hautes futaies, pleine par instants de bruits étranges, à certains endroits gaie, ensoleillée, en d'autres, farouche, sombre... Quelle diversité — et quelle vie intense ! Le Slave l'adore au fond le plus intime de son être, il ne se lasse point d'elle, il la veut toujours plus sienne.

Périodiquement le steppe blanchit. La neige, c'est tout un aspect de cette vie. — Certaines femmes ne paraissent belles que vêtues de blanc. Il en est peut-être un peu de même pour la Nature slave : Quelle radieuse et candide robe, et comme elle scintille au soleil ! Blancheurs après blancheurs ! Tout est pur... et quoi d'étonnant à ce que l'âme slave aussi soit infinie comme le steppe et naïve comme la neige — trop blanche...



Une autre race est intimement liée aussi aux contrées froides. Ce n'est cependant pas un demi-rêveur candide et romanesque, le solide anglo-saxon...

— J'écris ce dernier mot à regret, c'est qu'en effet, il ne s'applique pas exactement ici...

Il y a deux âmes anglo-saxonnes : La germaine et l'anglaise. Il y a aussi deux natures différentes et diversement aimées...

La Germaine (1) d'abord : Noires forêts de sapins, terres fortes, bien arrosées, montagnes sur montagnes, pâturages et glaciers, lacs enchantés, vraies perles liquides en des coupes d'émeraude ..

Verte patrie des robustes fois religieuses et patriotiques, asiles des montagnards fiers, libres et francs, je vous rencontre enfin !

Ici la Nature, non exubérante comme aux climats d'Orient, ne domine point l'homme. L'atmosphère froide fait circuler un sang vif dans les veines.

Il faut travailler, il faut s'entr'aider...

Et pourtant, quelle adorable vie s'épanouit devant nos yeux ! Quelle fraîcheur partout, et dès qu'une certaine altitude est atteinte, quel spectacle ! C'est là-bas la plaine féconde et grasse, puis les premiers monts et les premières vallées aux

(1) Nous parlons de l'Allemagne, la Hollande, une partie de l'Autriche et de la Suisse.

replis verdoyants, boisés, grisés d'eaux jaillissantes... et, çà et là, on dirait une pervenche alanguie, une prunelle féminine... non, c'est un lac endormi aperçu entre les montagnes lointaines, comme une gemme opaline entre les plis d'une robe bleue.

Toute l'âme germaine est là, flottante, auprès de ces luxuriantes prairies, ces forêts noires et ces montagnes adorées. Cette âme est sentimentale, rêveuse, mais non sentimentale ni rêveuse à la façon slave ; elle s'identifie mieux avec une nature plus diverse, plus changeante ; elle est surtout imaginative et portée aux subtilités de la métaphysique.

On a dit de cette nature, qu'elle était sans grâce, sans légers aperçus, souvent plongée en d'épais brouillards, et partant, qu'elle avait façonné une intelligence un peu lourde à l'habitant.

Il est possible — oui — pour les régions de la plaine, mais non pour les montagnes. Au contraire : délicieuse sentimentalité, enjouement d'esprit, rectitude de jugement, bonne foi, c'est ce que je rencontre en explorant l'âme de ces montagnards.

Et c'est avec cette âme directement façonnée par la nature qu'ils ont aimé cette nature même, non comme on aime une dominatrice altière dont on est digne à peine de suivre les caprices, mais comme on aime une vierge pure qui sera l'égale, l'épouse, la gardienne de nos vœux...

. . . .

Il est impossible d'appliquer tous ces termes à la nature de la Grande-Bretagne et au sentiment que les Anglais éprouvent pour elle...

Plus de sombres forêts ni d'incessibles sommités, ce ne sont ici que riantes campagnes, vergers clairs et collines aux pentes douces... Quelques bois montagneux et quelques lacs pâles au Nord... Nature un peu frêle, plus grâcieuse que la germaine, pas très riche, mais franche, ouverte, souple.

Aimée ? Oui, certes, mais silencieusement. L'anglais ne se livre que très difficilement. Énergique. fort, volontaire, décidé, il ne laisse que rarement voir sa tendresse à l'égard des faibles et belles créatures. Et pourtant c'est lui peut-être qui les a le mieux comprises : quelle large compréhension de la femme, de l'enfant, de la nature ! Il semble que c'est ici seulement que l'humanité se complète. se sent une et indivisible, que l'épouse est respectée, la famille honorée, l'enfant considéré comme une personne, la campagne comme une amie. Tout est mis à son rang, apprécié à sa valeur juste, exacte...

Quelle âme forte et lucide ! L'homme n'a sans doute jamais été plus haut. Et, sous ses dehors froids, quelle pitié pour les âmes moins fortes et moins lucides, pitié encourageante, pitié d'homme et non sentimentalité larmoyante, non efficace...

Ici nous ne pouvons dire de la nature qu'elle a façonné entièrement l'homme à son image (sauf en ce qui concerne la franchise et la simplicité.)

Cette nature manque trop de caractère, de pittoresque... Elle est trop quelconque.

L'homme, lui, est tout l'opposé ; systématique, pratique, audacieux, intelligent...

La nature est aimée comme une amie douce auprès de laquelle il y a repos, calme, mais à qui on ne s'attache pas ardemment, car il faut vite retourner à la bataille, oser, braver, réussir.

***

Le ciel latin qui se mire dans les mêmes eaux que celui de la Grèce ne paraît-il pas refléter la même sérénité ?

Un peu moins de grâce peut-être, et un peu plus de bonté...

Mais quoi, la race latine s'est répandue en des contrées si diverses ! Douces campagnes de France, austères et flamboyants rochers espagnols, divine terre romaine... que d'aspects !

Et précisément notre âme est mobile, primesautière, capable d'amours simultanées et opposées.

A quoi bon décrire cette nature au sein de laquelle nous vivons ? Il fallait bien faire ces tableaux pour les pays étrangers habités par des races différentes de nous, et c'était à regret, car forcément, par quelque côté, nous étions incomplets ; mais de nos champs, de nos bois, de nos mers et de nos montagnes, nul n'est ignorant...

Et comment les aimons-nous ? Point difficile et

obscur. Le recul nous manque pour prononcer des jugements d'ensemble. Nous aimons la nature, chacun à sa manière, selon son cœur, son tempérament. Les uns, à l'âme païenne, l'adorent comme la Déesse de grâce et de beauté autrefois sortie des flots auprès d'une grève marine ; d'autres, qui sentent passer en eux quelque souffle du génie panthéiste de l'Inde, voudraient s'abîmer en elle et l'honorent comme la Maïa illusoire, le rayonnement universel et éphémère du grand Tout. D'autres enfin la chérissent comme une représentation purement idéale, une image projetée hors d'eux-mêmes, de leurs plus souriants rêves.

Cette diversité est plus particulièrement vraie des pays français. Parce que nous sommes issus de races mélangées, sommes-nous enclins à tout mêler en nos âmes dissemblables ? Notre nature comprend-elle les caractères réunis de toutes celles des autres contrées ?

Je ne sais vraiment pour quelle raison nous retrouvons chez nous, en des âmes différentes, mais contemporaines et de même race nominale, les amours distinctes qu'inspira la nature aux cœurs de tous les autres hommes (1).

(1) N'est-ce pas ce qui fait notre grandeur et aussi notre faiblesse d'être issus de races diverses, d'être au point de rencontre des mentalités méridionales ou latines et septentrionales ou anglo-saxonnes ?

Notre grandeur, par la compréhension et la mobilité de notre esprit. Notre faiblesse par les haines qui se retrouvent au fond de nos cœurs, les haines de races les plus violentes et les plus stupides que l'on connaisse.



Avons-nous bien montré comment l'humanité — considéré en ses différentes races — a aimé la nature ? Tout dire était impossible. Autant que nos forces nous l'ont permis, nous avons tâché de faire voir comment, d'une part, en chaque climat, la Nature imprégnait l'âme d'une race d'une certaine mentalité spéciale et analogue à l'âme même, — flottante — de cette Nature... et de quelles différentes façons, d'autre part, en vertu de la réaction instinctive de l'homme sur le milieu qu'il habite et auquel il s'attache, il s'est épris de la Nature ambiante, la seule vraie, la seule belle pour lui.

Quelle merveilleuse histoire ! Perpétuel recommencement, dira-t-on... Non pas !

Nous avez-vous bien suivi ? Ébauché dans la peur de l'inconnu aux matins des premiers jours du monde, devenu plus conscient à mesure que les sourires des choses caressaient davantage les yeux humains, épanoui ensuite en sentiments divers selon les climats et les flores que les successives migrations humaines traversaient, cet amour s'est diversifié, assoupi, réveillé, développé incommensurablement au fond de toute âme d'homme.

Les races descendues des hauts plateaux d'Asie plantaient leurs tentes aux bords des fleuves inconnus... et chaque matin, au réveil, un enchantement nouveau extasiait leurs prunelles : Au ciel une teinte non encore aperçue, des végétations aux

formes étranges, des fleurs aux corolles extraordinaires, aux couleurs non encore rêvées.

Et lors de la fin des grands voyages, chaque peuplade s'arrêta aux cantons les plus charmants pour elle... Trouvait-elle un gigantesque rocher blanc veiné de rose ? Elle y sacrifiait au dieu hospitalier et se fixait là. Était-ce un arbre immense comme une forêt, ancêtre des bois, aux feuilles cordiformes, lancéolées ou brillantes ? Elle allumait un holocauste au génie caché et se fixait-là. Était-ce encore une source chanteuse au fond d'un taillis ? Elle buvait l'eau sacrée, la répandait en libations propitiatoires et se fixait-là...

Et depuis, à chaque génération, les hommes nouveaux, héritiers des vieilles légendes, devinrent amoureux de la même Déesse, de la bonne divinité aux robes vertes et fleuries, bleues et constellées.

A chaque renouveau ils allumèrent un feu sur les hauts lieux pour célébrer le retour des sourires, des joies et des roses, pour glorifier sur la montagne, par une flamme claire, le feu flambant d'amour qui brûlait en leur cœur rajeuni.

Et cela jusqu'à aujourd'hui : Les paysans encore, allument des feux là-haut, et nous, de la plaine, nous nous sentons réchauffés par l'antique joie et nous nous écrions : Louée soit la Glorieuse Beauté du monde qui renaît, louée soit-elle pour sa sève immortelle qui recommence à couler par les veines de l'univers, et pour ses rayons, ses parfums, ses extases, ses ardeurs, ses folies d'amour !

CHAPITRE IV

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET LE SAVANT

Jusqu'ici nous n'avons considéré que de très grandes agglomérations humaines, races anciennes ou modernes ; mais, surtout de notre temps, que d'âmes différentes en une même race ! De loin, par rapport aux autres peuples, on peut bien caractériser le sentiment de la Nature pour l'un deux, mais approchons-nous..., quelle diversité ! Ce peuple est formé d'hommes, d'enfants, de femmes de paysans, d'ouvriers, de petits bourgeois, de savants, d'ignorants, de lettrés, etc., etc...

Ainsi notre étude, telle que nous l'avons présentée et commencée, demande à être poursuivie et approfondie par l'examen successif du sentiment de la nature en les différentes classes sociales. Il est évident qu'encore là tout ce que nous pourrons dire ne sera qu'approximatif, car il faudrait, pour être exact, pouvoir parler de chaque âme individuelle...

Aussi bien faut-il nous borner et prendre pour points à étudier, ceux des différentes couches so-

ciales où le sentiment de la nature paraîtra le plus particulièrement intéressant.

***

On peut diviser, n'est-ce pas, les hommes de grande culture en deux classes générales, les hommes de science et les artistes.

Eh bien, que faut-il penser des sentiments des premiers à l'égard de la nature ?

Dans sa *Philosophie de l'art*, Taine assigne une même origine à la science et à l'art :

Au début des sociétés, l'homme ne songe qu'à lui-même et à ses pareils, mais vient un moment où « une vie supérieure s'ouvre, celle de la contemplation, par laquelle l'homme s'intéresse aux causes permanentes et génératrices desquelles son être et celui de ses pareils dépendent, aux caractères dominateurs et essentiels qui régissent chaque ensemble et impriment leur marque dans les moindres détails : Pour y atteindre il y a deux voies : la science et l'art… »

Même sans adopter les définitions de Taine, il est bien évident que la contemplation curieuse est à la base de toutes les sciences.

Ainsi, les premières investigations de l'intelligence — comme les premières adorations de la Beauté — ont dû être aiguillonnées par les premiers troubles, les premiers étonnements, les premières émotions que les phénomènes naturels causèrent aux hommes.

Et cela est si vrai qu'aujourd'hui encore, bien des jeunes âmes, dès l'enfance surprises et charmées par la nature, se sentent invinciblement attirées vers elle, non plus seulement pour la chanter ou la peindre, mais pour l'étudier, la disséquer, la scruter en ses ultimes secrets.

Nous assistons ici en quelque sorte à une transposition des facultés attentives... C'est le cœur qui est touché : c'est l'intelligence qui est prise.

Il serait bien agréable à ce propos d'avoir la confession de vieux savants dont la vocation se serait déterminée de la sorte : Ont-ils conservé, sous leurs préoccupations scientifiques, un peu de leur attachement de cœur, et les formules sont-elles pour eux les strophes qui chantent la gloire de l'aimée, ou bien l'affection première a-t-elle perdu son charme et leur âme, toute au souci du vrai, a-t-elle oublié le beau ?

Il est probable que les deux mentalités coexistent, mais il nous paraît que la seconde seule a tendance à prédominer de nos jours.

Nous assistons en effet au triomphe des idées utilitaires, et les savants qui connaissent le mieux les secrets des choses éprouvent de moins en moins d'enthousiasme junévile pour les beautés adorables qu'ils étudient journellement.

Mettons à part les sciences non naturelles (chimie, mécanique, mathématiques, etc., etc)... qui n'étudient pas la nature vivante et ne peuvent qu'orienter l'esprit vers des préoccupations positives (et par là, égoïstes et terre à terre.)

D'autre part, il y a quelques années encore beaucoup de jeunes esprits qu'exaltait la Nature et qui se montraient désireux de la mieux connaître afin de la mieux aimer, s'adonnaient aux sciences naturelles. (Citons les botanistes : Tournefort, les Jussieux et tant d'autres).

Mais maintenant, la science, l'histoire naturelle elle-même tourne toute à l'utilitarisme, aux applications industrielles... (Comparez par exemple un manuel de botanique élémentaire d'il y a vingt ans avec un d'aujourd'hui : Pas beaucoup de *faits* nouveaux, mais l'enseignement moderne applique aux mêmes faits des termes plus positifs, de mécanique et d'algèbre.)

Est-ce progrès ? Peut-être au point de vue purement scientifique, mais à coup sûr il est à déplorer que cette allure barbarement hérissée de formules soit de nature à détourner bien des jeunes de ces sciences, qui malgré tout, sont des plus excellentes, parce qu'exemptes de spéculations abstraites, et parce qu'elles étudient directement la vie.

Cependant il n'apparaît point que la science, même la plus sèche, soit absolument incompatible avec le sentiment de la nature. On pourrait en citer bien des exemples, seulement des exemples ne prouvent rien, surtout s'ils sont aussi nombreux en faveur de l'affirmation que de la négation...

Il est probable que la culture scientifique ne peut parvenir à ruiner complètement l'amour de la nature en une âme bien disposée où cet amour

préexiste, mais elle ne vient que bien rarement renforcer ces sentiments ; le plus souvent elle leur nuit.

Nous ne pouvons considérer en effet cet amour comme un don inné que l'on possède ou non.

Outre de simples dispositions de sensibilité, il faut encore bien des efforts, bien des luttes, bien des heures d'anxiété et d'espoir en une âme donnée pour qu'elle devienne vraiment l'amoureuse qui s'est donnée toute. Et combien la mentalité du savant est éloignée de ces préoccupations là !

Il serait trop facile vraiment que toute âme vulgaire put sans peine arriver à la hautéur dont nous parlons ; elle le peut sans doute, mais l'amour sincère et sacré auquel elle est conviée ne surgit point, par grâce ; il est le prix rare et précieux d'une lente initiation à la compréhension du Beau et de la Vie.

Et de nos jours, non vraiment, le savant n'a plus le temps ; ses calculs l'absorbent d'abord, et puis lui cachent bien des aspects et des détours de la vie vraie, infinie...

CHAPITRE V

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET LE PAYSAN

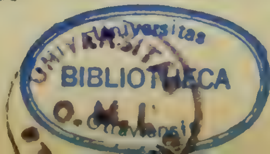
Il faudrait au savant, étions-nous tenté d'écrire à la fin de notre précédent chapitre, une vie plus près de la Nature, une communion de chaque heure avec ses aspects changeants, imprévus. Hélas, des multitudes d'hommes jouissent de cette vie et de cette communion, et ne s'en doutent même pas !

Nous parlons des campagnards, laboureurs, paysans. C'est une chose qui nous a toujours frappé : Comment donc se fait-il que ceux-là mêmes qui vivent dans la Nature, qui ont le privilège non pareil d'être ses plus proches voisins, de la connaître tout au moins par ses aspects généraux, de l'ensemencer, d'en recueillir les fruits bénis, comment se fait-il que ces êtres n'aient pas conscience de sa divine beauté ?

Ils l'aiment autrement, dites-vous ?

Mais non, mais non, et cela confond !

Il y a en tout cela des anomalies, des antinomies souvent comiques à force d'être extravagantes...



C'est dans les pays où chantent et jaillissent le plus de claires sources que le paysan a le plus de *méfiance* à l'égard de l'eau : « L'eau fait mal. » Tel est le résultat de son expérience séculaire.

C'est encore aux contrées montagneuses où circule l'air le plus léger et le plus riche autour des forêts salubres, où les replis ondoyants et les courbes gracieuses de la terre sont baignées de la lumière la plus chaste, la plus blonde... c'est là que le paysan aime le mieux à se terrer, à se priver d'air et de lumière.

Partez un matin d'été et gravissez les hauteurs prochaines : Tout autour de vous chante et sourit. A peine les roses matinales, annonciatrices du soleil, ont-elles fleuri au ciel ingénu, après les teintes de perle nue de la prime aurore, déjà les forêts s'animent, les légères et transparentes vapeurs qui cachent les formes des montagnes violettes s'évanouissent... Auprès de vous, le long du chemin, entre les blés, les yeux bleus des bluets vous regardent comme à la dérobée... A mesure que la matinée s'avance, une gloire de lumières et de rayons vous pénètre et vous grise... Quelles délices, quelle joie indicible, quelle parfaite sérénité, quelle vie intense, débordante, heureuse, librement épanouie...

A la première halte, vous vous arrêtez à la ferme voisine...

Voici déjà les murs de l'habitation solidement assise sur les pentes... Ne cherchez pas la porte sur la façade principale, ensoleillée, qui surplombe,

mais détournez-vous, contournez la maison. Entre la muraille de la montagne et l'habitation, voici un cloaque... Vous enfoncez jusqu'à la cheville dans une boue noirâtre. Enfin, voici le seuil surbaissé bien au-dessous du niveau du sol ; avant d'y parvenir, il faut encore monter et marcher sur le tas de fumier, le solennel et antique fumier qui semble le cerbère traditionnel — gardien de la porte...

Entrez enfin. C'est la nuit ! Une grande cuisine éclairée par la seule porte ouverte, les murs noirs, le pétrin-table gluant de crasse, le sol de terre battue, humide et semée de choses innommables... la grande cheminée pittoresque tant vantée par les poètes... Un ensemble écœurant.

Mais vous avez soif. Après bien des pourparlers, on vous offre un verre... d'eau-de-vie. Il est à peu près impossible d'obtenir du lait... Et l'eau... Mon Dieu, l'eau coule bien près de la porte d'entrée et de ses ordures.

Demain, vous apprendrez que l'homme à qui vous avez parlé jouit de quatre ou six mille livres de rente...

*
* *

Qu'on veuille bien nous pardonner cette description. Elle seule pouvait faire comprendre notre sentiment de désolation en face de cet état de choses et d'esprit...

Oui, nous sommes navrés de voir ces créatures ainsi souillées, vraiment dégradées par leur renie-

ment, leur mépris des beautés, des pures clartés, des joies et des couleurs qui foisonnent autour d'elles. Ces hommes et ces femmes ont des yeux et ne voient point...

Un bel arbre, c'est pour eux l'arbre qui rapporte beaucoup. Un beau temps, même un temps gris, c'est la température désirée pour la récolte.

Et pourtant, il y a quelque chose. N'exagérons rien. Il y a de ces êtres qui ne peuvent supporter l'exil, et qui meurent ou « languissent » loin de leurs montagnes natales... A la ville, ils n'ont qu'un rêve, y revenir, fût-ce pour garder les bestiaux.

Ah, pauvres, pauvres hommes ! Travailleurs s'il en fut, lutteurs obstinés contre la terre ingrate qui se révolte, écrase les murs de soutènement, s'affaisse ou bien se laisse manger par le torrent. C'est donc vous qui êtes les nourriciers du monde, qui vous livrez au labeur saint et béni, qui faites

Le geste auguste du semeur !

Pauvres âmes puériles en des corps décrépits, décharnés, rabougris, déformés, rendus monstrueux par un travail écrasant; par les funestes habitudes des fardeaux portés sur la tête ou la nuque en un âge trop tendre.

Vos enfants du moins qui vont maintenant à l'école, apprendront-ils à goûter les privilèges de la campagne, de la lumière et de l'air limpide ? Pauvres petits : Déjà l'air de vieillards, pas souvent joyeux, trop tôt pliés sous le fardeau défor-

mant, battus tard et toujours élevés dans la traditionnelle vermine... Leurs plaisirs ? Le verre d'alcool. Le refrain obscène ou idiot apporté de la caserne.

Leurs progrès intellectuels ? L'envie basse, vile, envers les habitants des villes, non seulement envers les riches, mais aussi envers les ouvriers... ils envient jusqu'aux mineurs qui gagnent le double qu'eux du « bel argent blanc » en une journée !

Pauvres êtres inconscients, inoffensifs, brutes et bêtes, êtes-vous décidément irréformables ?

L'idéal du progrès, a-t-on dit, c'est de voir le paysan lire Virgile le dimanche sous un chêne...

Est-ce qu'en cette occasion le mot de progrès ne serait pas un de ces mots sonores et vides qui servent de hochets à nos phrases verbeuses et puériles ? — On a dit de Dieu qu'il est le même hier, aujourd'hui et éternellement. C'est vrai de l'homme, c'est vrai de la Nature, c'est encore plus vrai du paysan... Et ces deux derniers facteurs qui vivent si près l'un de l'autre et se pourraient consoler l'un par l'autre restent étrangers et presque ennemis.

Il semble bien qu'il n'y ait rien à faire.

Le sentiment du beau dans la Nature est la dernière conception qui puisse pénétrer leurs âmes obscures. Leur dire la gloire des matins chastes, la mélodie des feuillages sylvestres, c'est parler à leurs oreilles une langue inconnue. Vous pouvez aux plus intelligents parler politique, religion, agriculture, science, ils vous feront bondir par leurs propos déraisonnables ; mais tentez de les entre-

tenir de ces choses infiniment plus belles qui sont là à leur portée, mille fois plus intéressantes et suggestives que toutes les querelles saugrenues de politiciens éhontés ou de sacristains superstitieux, et vous verrez un front se rembrunir, une lueur de mécontentement passer en des yeux clairs, si clairs, qu'il ne semble rien y avoir en eux, pas l'ombre d'une pensée non cupide.

CHAPITRE VI

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET LA FEMME

Le savant, le paysan, voilà des mentalités bien définies où il était relativement facile de rechercher les traces d'amour... En sera-t-il de même à l'égard de la mentalité féminine ?

— Du tout : Sentiments plus fins, idées plus molles, imaginations plus ardentes, conceptions plus variées et vives, compréhension plus facile des complexités d'âme... Est-ce là la mentalité féminine ? Nous ne prétendons point en faire une analyse inutile ici...

Disons seulement qu'en parlant ici de *la femme*, nous ne voulons parler que des femmes arrivées à une certaine vie intérieure et qui pensent et ressentent par elles-mêmes : Elles sont heureusement plus nombreuses que jamais. La question est d'autant plus difficile que nous sommes en présence de la sensibilité féminine souvent bien plus riche que la nôtre.

Au sujet des rapports de la Nature et de la Femme, le premier point à noter, croyons-nous, est celui-ci : La femme saisit entre elle-même et la nature une très profonde analogie.

« Les femmes, dit Mœterlinck, sont vraiment les plus proches parentes de l'infini qui nous entoure, et seules savent encore lui sourire »... Il y a bien, en effet, une correspondance mystérieuse et certainement plus étroite que pour nous, entre la vie universelle et l'âme féminine. Il y a quelque chose de plus souple, de plus aisé, une sorte de compréhension mutuelle plus pénétrante dans les rapports de ces deux vies : La femme néglige mieux, à l'occasion, la voix de la pensée raisonneuse, distingue le particulier de l'éternel et se laisse moins tenter de tout expliquer. Et surtout elle ne cherche point à condenser en elle ce qui n'est pas elle ; au contraire, elle aime à se laisser dominer par le monde extérieur, à se donner à quelque chose d'extérieur à elle. De là sa propension aux sacrifices, aux dévouements, à la subordination de son activité envers un être, une idée, une suggestion même, beaucoup plus qu'envers sa propre volonté (1).

Ainsi, en présence de la Nature, la femme saura certainement mieux que l'homme se taire, écouter, voir, aimer...

Sans vaines interrogations, sans révoltes de l'orgueil raisonnable, elle sait s'asseoir et remplir ses yeux des beautés de la Terre, elle reçoit et ressent vivement l'influence des choses, elle laisse la vie universelle pénétrer sa propre vie...

(1) Epouse ou mère, sa raison d'être, peut-on dire, c'est le mari, l'enfant. Elle a des devoirs envers elle-même aussi. Je suis trop feministe pour ne pas le faire remarquer.

Exquise ébauche digne d'un grand peintre : La nouvelle Marie écoutant les enseignements du Maître, c'est-à-dire, la femme extasiée à l'ouïe des voix peu claires, mais si amoureuses, qui semblent, auprès des sylvestres fontaines, égrener des caresses invisibles et fraîches, ou qui fredonnent des chants d'éperdue tendresse autour des fleurs royales, sous les cieux enchantés.

Aux plus intérieures régions de l'âme féminine se révèle impérieusement — toujours — un secret et instinctif penchant pour les idées, les mots, les aspects, les signes quelconques par lesquels il lui sera donné rappel, rencontre ou prévision de l'amour... Quelle eurythmie ! Dans la nature et chez la femme, l'amour explique tout : A ce seul but un seul moyen : La Beauté. « L'amour, dit Renan, est le premier des grands instincts révélateurs qui dominent toute la création. » Et il ajoute : « Ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur, la fleur, ce problème sans égal devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide, la fleur, langage splendide ou charmant, absolument énigmatique.

... « La petite fleur, en effet, que l'homme voit à peine, est aussi parfaite que la grande... Au sein du règne animal l'équivalent de la fleur, c'est l'ivresse de joie de l'enfant, la beauté de la jeune fille, cette lueur d'un jour, cette exsudation lumineuse... »

La femme, la grande fleur, la fleur parfaite, apparaît à ce point de vue comme le fait cul-

minant de la vie du Monde, parce qu'en Elle notre race raisonnable (dont les vrais liens qui l'attachaient à la Nature-mère sont brisés depuis la conquête du langage) se retrempe et se rajeunit au contact de la mystique et immatérielle effluve mondiale, origine, fin et intermédiaire de toute existence, de toute âme, de toute pensée, océan infini qui baigne et pénètre tout l'Univers, vit et meurt en chaque créature, et constitue l'essence vitale et primordiale de Tout.

L'homme, lui, se différencie trop de la Nature, s'oppose trop à elle afin de se poser lui-même ; orgueilleux, impénitent, il l'éloigne de lui comme pour la mieux voir, comprendre, scruter.

Vaines études ! L'analyse nuit à l'amour. La femme, elle, est à la fois consciente, — et par là humaine — instinctive, — et par là naturelle. Elle participe davantage de l'Etre multiple, ondoyant, divers, illimité, rayonnant, épars et beau qui est à la fois l'éclat velouté des pervenches, des prunelles de femmes ou l'inspirateur de leur plus généreuse pensée. Ce sont de mystérieuses attaches, des correspondances ténues et fortes, des rapprochements et des affinités impalpables qui relient ce cœur féminin aux moindres palpitations des voix confuses, à la plus insignifiante modification de l'Univers.

On dirait qu'aux plus obscures contrées de sa sub-conscience des forces la ramènent invinciblement à la communion avec la Vie.



Pour les femmes d'une culture suffisante et qui sont conscientes de tout ce que nous venons de dire, quel constant commerce entre elles et la Nature ! Et pour celles qui sont averties de l'identité de la Beauté révélée par la Nature et par elles-mêmes, quel merveilleux échange de sourires, d'inspirations, de hautes pensées !

Quelle étroite corrélation, par exemple, entre l'âme d'Avril et la jeune fille ! Et il ne s'agit pas seulement de l'apparente similitude de leurs puretés extérieures : — teint blanc, épiderme velouté et délicatement rose, exactement pareils à ceux des pétales de cerisiers et de pommiers qui font une si candide robe à la Nature vierge encore ; — limpidité bleue des prunelles exactement pareille à celle du ciel printanier... Non, il existe encore de plus profonds rapports : Sourires ingénus, d'abord un peu froids, lumière blonde et tranquille qui semble baigner les timides gestes de la femme pure, de la nature intacte. Tout se relie, tout a sa correspondance parfaite, jusqu'à ces alternatives d'ondées et de rayons, exacte peinture d'une âme de jeune fille qui peu à peu devient femme et se trouble, pleure ou rit pour tout, pour rien — : l'équivalent du nuage qui passe... jusqu'à ces heures d'alanguissement, prostrations de l'être au sein duquel une lente métamorphose s'accomplit. . Minutes exquises, mystérieux émois, pudeurs qui frissonnent au vent du soir, délicates et fines

corolles, pleurs d'avril, larmes de jeune fille... tout n'est-il pas à tel point semblable que les mots pour le dire sont les mêmes, mathématiquement ?



Ces choses ont le charme de ce qui dure peu. Tout s'est épanoui, la petite fleur a déroulé ses pétales et la grande est formée...

Les jours s'allongent, le soleil brûle. Tout est prêt. Les forêts, les montagnes, les oiseaux, les vallées, les plaines ont refait leur demeure et l'ont parée pour l'amour.

La jeune fille, pareillement, s'est éclose en une merveilleuse fleur pure où semblent condensées les grâces inimaginables de corolles innombrables. L'adolescente est devenue femme. Pour elle, comme pour la Nature, c'est le vrai, l'unique moment de la Beauté souveraine. L'heure est venue des gloires resplendissantes, des midis tièdes où la matière la plus inerte elle-même paraît entrer en vibration sous les caresses ardentes du soleil.

C'est un épanouissement général :

« Chaque brin d'herbe met une robe soyeuse ».

Une ivresse enchantée, un sentiment de plénitude heureuse encore que gonflée de tumultueux désirs... Une puissance rénovatrice, une formidable force dénoue les corsets verts des boutons de roses, dégrafe les pétales enroulés... L'air lourd, chargé de parfums étranges plombe les pru-

nelles féminines, fait battre leurs paupières, soulève d'ineffable angoisse les poitrines alourdies.

Longs jours de juin, prairies hautes, rouges fleurs qui ensanglantez les avoines frissonnantes, lumières harmonieuses aux timidités abolies, la femme adulte et pas encore épouse, qui traverse vos heures enchantées, subit votre fièvre et reçoit de vous d'impérieux appels. Comme vous, aux midis radieux, elle défaille ; et sa gorge se serre, le soir, quand elle vous entend chuchoter les tendres verbes par lesquels vous célébrez l'éternel amour...

Ah ! vienne l'être à qui toute, inconsciemment, elle voudrait se donner, vienne aussi le repos satisfait des étés brûlants !



Le soleil ne monte plus. La Nature semble avoir accompli sa tâche la plus haute. L'atmosphère, plus chaude est moins fiévreuse. Une paix nouvelle flotte sur toutes choses. C'est l'heure somptueuse où chaque être a atteint l'apogée de sa croissance, où la plupart des poussières d'or, des poussières fécondantes issues des étamines déroulées — après avoir flotté par myriades — sont doucement redescendues et reposent sur les pistils gonflés de sève... Et toutes les corolles heureuses se referment ou neigent en taches multicolores sur le sol.

Et quelle joie aussi pour la jeune épousée,

appuyée sur un bras viril, de s'arrêter, une seconde, au milieu du chemin ! La femme est aussi à l'apogée de son destin, entre le mariage et la naissance du premier enfant. Le bonheur de se sentir en harmonie avec tout, auréole sa face allongée, plus grave... Et cet éclat lumineux, ce bonheur lui-même, ne sont-ils pas pareils à ceux qu'exhalent les frondaisons de juillet et d'août, les herbes hautes, les cieux foncés, les pétales presque fanés de lassitude sous les baisers du soleil ?



Mais les jours fraîchissent peu à peu. Les fruits dorés, les fruits roses, les fruits d'ambre, les fruits savoureux se gonflent et tombent... Les fleurs rares respirent une grâce précieuse et sereine. Les feuilles elles-mêmes perdent leur verte luxuriance et les paysages deviennent fauves, blonds... prennent les teintes les plus imprévues et les moins communes : rouille, lie de vin, violet, roux, pourpre... Et dans les prairies coupées, que la rosée du matin glace et recouvre d'une blancheur peu à peu fondue sous la montée du soleil, les fleurs au suc amer, les fleurs de veuve, les fleurs de deuil s'alanguissent.

Toute cette douceur un peu triste, éveille une magique correspondance au cœur de la femme mûre qui se promène dans cette campagne blonde et féconde encore, en sa plus délicate et fragile beauté. Elle foule du pied les feuilles mortes, et

rêveuse, emplit ses yeux clairs de la splendeur indicible et chagrine du ciel chimérique qui pâlit en des crépuscules gris-perle et lilas tendre.

L'amour ! voilà le verbe radieux dont l'éclat pâlit dans le cœur de la femme comme dans l'âme des choses. Les fécondités vigoureuses ne sont, ni pour l'une, ni pour l'autre, une joie suffisante... Elles pleurent et recherchent encore ce qui demeure. Elles voudraient retenir l'amour ardent qui triomphait naguère aux frondaisons de juillet, l'amour qui doucement s'évanouit et se glace ; et, pour lui faire cortège, la Nature et la Femme se parent de leurs grâces les plus exquises et les plus enveloppantes, se font plus souples et plus blondes, ont leurs sourires les plus charmeurs et leurs fleurs les plus aimables... car tout va mourir. Ensorcelante tristesse des jours chimériques, morts des lumières, sérénités languissantes et frêles, combien la femme moins aimée qui se souvient et se sait belle encore, vous respire avec passion ! Et de quels pensers attristés, de quels mélancoliques retours vous êtes les inspiratrices !

Elle voudrait aimer encore, la promeneuse solitaire, et son cœur déborde à nouveau de rêves passionnés auxquels s'ajoutent des pensées plus tendres, mais le sol à ses pieds est couvert de feuilles rousses, l'horizon vers lequel elle va, se teinte de couleurs austères et se voile de vapeurs endeuillées. Un coin du ciel est divinement pâle là-bas, et n'est pas l'annonciateur d'une aube d'amour. Les derniers reflets s'évanouissent, lentement les feuilles tour-

noient dans la limpidité du soir et tombent... Plus de flamme. Et pleurent les yeux de femme comme pleurent les choses en ces nuits fraîches.

Et pourtant la nature et la femme sont peut-être plus attirantes et désirables que jamais en la splendeur de leur maturité déclinante. Et en certains jours, un éclat de voix, une ivresse du ciel ensoleillé, un sourire amoureux des lèvres ou des dernières roses ne viennent-ils pas halluciner nos cœurs ?

Nous croyons une seconde au retour des gloires et des ardeurs passées, mais tout s'efface... et la grâce des êtres aimés s'alanguit de plus en plus, jusqu'à l'évanouissement en brouillards glacés — linceuls gris des plus somptueuses beautés...

*
* *

Je ne sais si j'ai exprimé un peu de ce qui est si clair en mon esprit : La Nature est femme ; la Femme est une nature parfaite, en petit, et consciente. Elle est le vrai *microcosme :* En son âme, comme en sa chair, toutes les métamorphoses de la nature se reflètent magnifiquement...

Ah ! je voudrais, je voudrais avoir montré comme les plus légers et fugaces frissons des créatures sommeillantes et belles ont leur frisson correspondant sur la peau blanche et rose de l'Aimée ! Je voudrais avoir exprimé avec l'éloquence la plus haute du verbe humain, la grande loi d'harmonie qui se résout pour l'esprit féminin en un profond

et invariable amour pour la Sœur, la Fiancée, la Mère, Celle dont l'affection persévère et jamais ne voile de larmes nos yeux (1).

(1) Une question intéressante à traiter longuement serait celle de la *rivalité* possible entre la Femme et la Nature.

En effet, certains me diront peut-être : Ne pensez-vous pas que si la femme s'aperçoit du culte que l'homme voue à la nature, elle pourrait être jalouse ?

— Cela n'arrive que rarement. La femme sent bien que cette rivale n'est point à craindre. Au contraire, en tant que partie elle-même de la Nature, n'est-elle pas la plus aimée par l'amant des beautés naturelles, parce qu'elle est la vraie couronne et la plus exquise réalisation matérielle de la Beauté générale et impersonnelle.

CHAPITRE VII

LE SENTIMENT DE LA NATURE LA SOLITUDE ET LA RÊVERIE

Certains hommes — que le vulgaire accuse d'un « caractère sauvage » — sont prédisposés à la recherche de l'état solitaire.

Beaucoup d'entre eux n'y sont portés par aucun goût particulier pour des réflexions longues, ou profondes, ni par aucune affection bien caractérisée pour la vie universelle. Ils sont solitaires par misanthropie, apathie, inconscience de leurs vrais devoirs, indifférence à tout...

De ceux-là nous n'avons pas à nous entretenir. Mais parmi les amis de la solitude, plusieurs, soit par disposition innée, soit à la suite de quelque douleur où leurs affections les plus chères se sont brisées, apportent à la pratique de la vie solitaire un amour profond de la beauté universelle avec un goût particulier des pensées rêveuses.

D'un autre côté, nous voyons souvent les personnes qui aiment la nature, être accusées, à tort ou à raison, de prédilection excessive pour la solitude ou la rêverie... Et il est certain que beaucoup de solitaires sont rêveurs, comme beaucoup de rêveurs solitaires sont amoureux de la Nature.

Comment se comportent les « amoureux », au sens ordinaire du mot?

Ils aiment aussi la solitude et la rêverie dans le but unique de s'entretenir en eux-mêmes et sans trouble de leur constante et très profonde préoccupation.

Et ne voyons-nous pas à ce point de vue une ressemblance de plus entre l'amoureux au sens vulgaire du mot, et l'amant de la Nature? Ce dernier, comme l'autre, et plus que l'autre, est instinctivement poussé à la solitude et à la rêverie. La première lui permet un constant et très délicieux commerce avec l'aimée : Seul avec elle (1)! C'est tout son espoir. Oh, que rien ne froisse l'épanouissement de leur amoureux colloque, que rien n'étouffe les voix mystérieuses qui passent avec le souffle du vent et le parfum des roses!

Et puis il est rêveur. Au Moyen âge, le rêveur,

(1) Le solitaire se contente de peu pourvu qu'il soit quietement placé auprès de la Nature : L'usage de la solitude rêveuse développe l'imagination. Un coin de la Nature suffit souvent à une forte imagination pour qu'elle se représente très vivement la beauté générale. (Il s'agit ici des amants sincères et très épris de la Nature). Et que leur faut-il? Un petit recoin d'ombre bien entouré de taillis parmi lesquelles grimpent quelques plantes volubiles et dont l'espace restreint est couvert (cela se voit) de vingt ou trente espèces de plantes différentes. Ce secret asile de silence et de mystère, qui témoigne de la prodigieuse fécondité de la terre, est souvent mieux aimé que le grand et libre espace aux verdoyants et lumineux horizons...

Pourquoi? Parce qu'il possède sans doute le charme des thébaïdes anciennes et donne l'illusion de l'oubli complet du monde...

c'était le mystique, celui qui croyait qu'en lui-même pouvaient refleurir les plus belles extases qui ravirent les hommes au cours de leurs successives alliances avec Dieu.

Le moderne rêveur, s'il n'est mystique, doit être l'adorateur passionné des créatures multiples qui végétent, silencieuses et splendides, sous le ciel ardent. Et, s'il est croyant, il retrouve, au cours de ses vigilantes contemplations de la Nature, un Dieu caché et présent... un Dieu qui est aussi proche de son cœur que celui du chartreux le plus exalté...

. . . .

Qu'ainsi le sentiment de la Nature porte à la solitude et à la rêverie, il n'y a à cela rien de surprenant. Il faudrait citer ici les fines pages où le délicat auteur Genevois, Töpffer, vante les charmes et les bons effets de la flânerie, qui est, selon lui, tout l'opposé de la paresse (1). Et au point de vue où se place le grand écrivain, ces affirmations sont très justes : Si le rêveur sait observer, voir, comparer, examiner curieusement, suivre une idée jusqu'au bout et la mener loin, quelles salutaires heures il aura passées à flâner, seul au coin d'une prairie, auprès de troupeaux qui paissent ou d'un forgeron qui ferre un mulet !

(1) « Rien que pour avoir pratiqué excellemment le facile et paresseux loisir d'observer sans but et de penser sans hâte, on ne manque guère de devenir avec le temps philosophe aux deux tiers et poète pour le reste ».

(TOPFFER).

Cependant il faut faire ici quelques restrictions : Le goût immodéré du solitaire rêveur à ne point subir de heurt, à ne pas agir, le pousse au dégoût de la vie réelle, au mépris des autres... La réalité n'est pas belle auprès des couleurs brillantes du rêve...

La perte est plus grande que le gain à se trop éloigner du monde réel. Et du reste, il n'est pas du tout nécessaire que l'amoureux de la nature devienne un personnage aussi inutile aux autres et à lui-même ! S'il sait vraiment écouter les voix inspiratrices qui viennent du monde naturel, il apprendra vite que la loi de la nature même est une loi de travail et d'effort persévérant toujours tendu vers un but à la fois pratique et beau. Il comprendra que ce goût de solitude rêveuse est un privilège en ce siècle où trop souvent les âmes fortes ne songent qu'à un arrivisme égoïste et jouisseur, où fait trop fréquemment défaut le goût de penser par soi-même et de songer aux autres. Et il ira de temps à autre se retremper auprès de cette Nature aimée, dans la paix solitaire et consolatrice de l'heure, et il y puisera inspiration, réconfort et énergie pour le travail efficace.

CHAPITRE VIII

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET L'AMOUR

Au cours d'une enquête sur les façons dont les différentes mentalités humaines éprouvent le sentiment de la nature, il ne peut être inutile de rechercher de quelle manière les âmes amoureuses, c'est-à-dire, déjà pénétrées de l'image d'un autre être, se comporteront à l'égard de la Nature.

En répondant à cette question, nous allons trouver une raison nouvelle pourquoi l'homme n'est pas jaloux de la nature, ni celle-ci rivale de la femme...

En effet, c'est précisément aux heures des plus radieuses éclosions d'amour humain que le cœur sait aussi le mieux aimer et comprendre la Nature. Cela est constant. Mais il y a plus : Voici un être jeune qui n'a pas encore été ému jusque dans l'intimité de sa vie intérieure par aucun de ces problèmes simples et héréditaires qui constituent le plus noble et le plus douloureux héritage de l'homme, questions relatives à l'amour, à l'infini, à la liberté... Ce jeune être s'éprend soudain d'une

créature semblable à lui, il se donne tout entier... or, il se trouve qu'il s'est donné en même temps à la nature. Qui ne connaît les explosions de lyrisme. les larmes versées auprès des fleurs, par les jeunes gens qui s'aiment et prennent tout le monde vivant pour témoin et confident de leur passionnée tendresse.

Parmi les âmes moyennes, beaucoup se détournent par la suite de l'amour pour la Nature, en même temps qu'ils se détachent, hélas, de la femme adorée. En général, au contraire, ceux qui savent conserver leur bonheur et leur amour intacts au-dessus de tous les froissements de la vie journalière, savent aussi garder pure l'affection une fois inspirée en eux par la splendeur de l'éternelle amoureuse.

Je ne veux pas faire ici de la très profonde psychologie, mais il n'est peut être pas inutile de signaler et d'analyser la genèse probable du sentiment de la nature en une âme d'amoureux.

« Une heure, dit Renan, où l'être le plus méchant a un moment de tendresse, où l'être le plus borné a le sentiment d'une communion intime avec l'Univers est sûrement une heure divine. C'est parce qu'à ce moment là l'homme entend la voix de la Nature, qu'il y contracte de hauts devoirs, y prête des serments sacrés, y goûte des joies suprêmes... »

Eh bien, je pense, il est assez clair qu'à ces heures — les plus fécondes et les plus riches d'une vie — l'homme est le mieux disposé à jouir

consciemment de l'autre amour qui s'offre à lui. C'est ici la preuve de la noblesse du sentiment de la nature en même temps que de la largeur d'horizons que l'amour ouvre à l'âme. Ceci est une donnée ressassée de la littérature : L'être qui commence à aimer s'initie par là même à tout un monde ignoré ; il voit plus grand, plus haut ; il grandit à ses propres yeux en dignité, en conscience ; il devient tout à coup une *personne*, une force, un appui. De plus en plus apte à accomplir sa destinée d'homme, il se sent merveilleusement conscient et aussi utile, et donc partie intégrante de l'Univers dont il réalise le dessein, et au sein duquel il puise sa force et son espoir surhumain.

Ainsi, lorsque nous savons sortir de nous-mêmes, à une certaine distance de notre moi — centre égoïste des préoccupations inférieures — tout se retrouve, se confond, s'harmonise, parce que, en un certain point, les pensées parties de nous se rencontrent avec celles qu'exprime autour de nous l'âme de l'Univers. Et toutes les fois que cette rencontre s'opère, une grâce particulière nous ravit et nous émeut, une compréhension insoupçonnée des choses nous vient... En présence de l'amour, de la beauté, de la vie universelle, l'âme qui a conscience d'y participer, éprouve l'extase sainte par quoi elle se saisit comme la fleur consciente du monde, le petit cristal vibrant en qui tout se reflète et tout revit — Privilège inégalé !

Que de fois on a noté cette subite éclosion, cette effervescence du cœur qui tout d'un coup devient

viril, s'éprend des choses vraiment hautes, généreuses et belles *parce qu'il aime*. Et comme conséquence première, que de fois aussi on a décrit l'état d'une âme qui aime à la fois l'aimée et la nature, et qui — après le baiser cueilli aux lèvres roses — s'étonne pour la première fois des couleurs, des clartés, des grâces éphémères des fleurs, des teintes blondes dont le soleil incliné à l'horizon dore le tronc des chênes.

CHAPITRE IX

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET LE SENTIMENT RELIGIEUX

Une autre mentalité spéciale dont il sera intéressant d'examiner les rapports avec le sentiment de la nature, c'est la mentalité religieuse.

Tout homme est religieux par essence, a-t-on dit, et celui-là même qui rejette positivement les croyances de n'importe quelle religion, se fait, inconsciemment ou non, une croyance, une religion... Nous n'avons pas à discuter cela ici. Mais, quoiqu'il en soit, il nous paraît bien qu'il y a là — comme ailleurs — des degrés et des nuances. On peut probablement posséder plus ou moins de sentiment religieux comme on possède certainement plus ou moins de sens moral...

Quelle destinée sera donc faite à la rencontre du sentiment religieux avec le sentiment de la nature dans une même âme ? (1)

A propos du sentiment de la nature au Moyen âge nous avons déjà parlé de l'influence que le christianisme lui avait fait subir... mais il est inu-

(1) Il faudrait un volume pour répondre convenablement.

tile sans doute de dire que nous n'avons pas alors épuisé la question.

D'autre part, au début de cette étude nous avons noté la communauté et la parité d'origine des deux sentiments : Chez les primitifs, et comme le dit si excellement Taine, « dans les Védas, chez Zoroastre, chez Homère, le divin enveloppe l'homme ; les dieux, encore à demi-engagés dans la matière ne font qu'interprêter sa beauté et sa grandeur. » Mais à mesure que la conscience humaine se clarifiait et que l'intelligence agrandissait le domaine de ses connaissances, l'esprit différenciait les objets de son culte. Les dieux se distinguaient de plus en plus des forces et des aspects de la Nature dont ils avaient été les simples personnifications. Progressivement abstraite. la divinité se dégage de la matière et donc de la nature. Cependant tant que dura le paganisme antique, ces distinctions ne se firent qu'à demi. Pour le peuple, le dieu était bien une *personne*, mais en fait, la confusion était facile, sinon nécessaire souvent aux esprits bornés entre l'Etre imaginé et la Force naturelle primitive dont il émanait, qu'il représentait, qu'il *était* réellement en un certain sens et en diverses mesures.

L'abstraction était plus familière à l'élite et à la caste sacerdotale, mais les sages par contre gardaient mieux le souvenir des étapes successives par où la divinité avait passé pour devenir une vraie personne consciente et indépendante. Et ainsi on peut dire que le sentiment religieux du

païen reste toujours infiniment plus près que le nôtre du sentiment de la nature.

Si cela est vrai des Grecs, combien ne sera-ce pas plus exact des Indous dont la religion panthéiste était plus d'à moitié faite du sentiment de la nature !

On a rapproché les solitaires indous des solitaires chrétiens : Rien de plus faux : Les premiers ne se retiraient du commerce des hommes que pour mieux s'abîmer dans la contemplation du grand Tout, c'est-à-dire de l'Univers. Les seconds se retiraient du monde pour oublier l'Univers et mieux apercevoir Dieu en eux-mêmes.

Si le but définitif est toujours la possession de Dieu, il faut reconnaître que la différence est fondamentale entre ceux qui le recherchent hors d'eux-mêmes et ceux qui le croient découvrir en leur propre cœur.



Avec le christianisme bien des choses ont changé. Le sentiment religieux pris en soi (et indépendamment des dogmes) a subi une étonnante métamorphose. Il est à très peu près exact de dire qu'autrefois il s'identifiait, s'harmonisait tout au moins avec le « naturam sequi », c'est-à-dire avec l'amour pour la nature ou encore avec la croyance fondamentale en l'unité de l'Univers. Mais le Christianisme vient avec sa révélation, mettons, d'un idéalisme supérieur... supérieur à quoi ? A celui des

philosophes et des sages, pense-t-on, c'est-à-dire à l'enseignement naturel, disons, de la Nature... Et donc le sentiment religieux est désormais essentiellement préoccupé de la lutte entre les deux révélations, entre le bien et le mal, le beau et le laid (ou ce qu'on croit l'être), entre l'esprit et la matière, Dieu et la Nature.

On peut vérifier :

Le résultat le plus haut auquel la philosophie païenne soit arrivé a été de proclamer l'existence d'une divinité suprême, d'une « âme du monde » (philosophie stoïcienne). Après cela prévaut le Christianisme et avec lui toute la mentalité sémitique qui s'est toujours refusée à reconnaître le réel pour support à l'idéal, qui a toujours préféré — en haine du monde sensible — créer de toutes pièces un monde spirituel analogue par beaucoup d'aspects à ces *Khérubims* irrationnels qui gardaient l'arche de l'alliance au fond du plus saint sanctuaire.

Il n'est certainement pas vrai que Jésus ait nié la Nature et ses joies. Nous savons au contraire que peu d'âmes furent aussi ferventes que la sienne en face des claires campagnes de Galilée aux sources chanteuses, aux riants jardins et aux innombrables fleurs... second Eden allongé aux bords du lac de Kinnéroth. Mais il fut le seul.

Ses disciples, au contraire, Paul surtout, ne connurent rien de cette chaleur de cœur ; ils la nièrent et la condamnèrent absolument. Ce fut le règne du spiritualisme le plus absurde... mais nécessaire,

dit-on, pour réagir contre le paganisme (1). Et puis, toute la mentalité des premiers chrétiens était hypnotisée par l'attente du retour du Christ, par la soif du martyre ; et tout cela c'était la condamnation du monde matériel, de ses joies et de ses clartés les plus pures et les plus chastes.

Avec la Renaissance il y eut retour à une conception plus saine de la vie par le culte de l'antiquité. La résurrection de tous les chefs-d'œuvre et de tous les rêves qu'autrefois l'humanité avait victorieusement élaborés rendit un peu de fraîcheur à la pensée...

A partir de ce moment — et malgré les siècles classiques — l'amour de la Nature ressuscita. Mais précisément parce que la religion (2) avait jusqu'alors méconnu la nature, celle-ci à nouveau glorifiée et aimée pour elle-même, se dégage de l'ancien appareil religieux mythologique dont elle avait été enveloppée dans l'antiquité. (On ne déifie plus la Mer, ni les Forêts ni les Sources, mais on les chante et notre pauvre âme moderne y retrouve

(1) Jésus n'avait nullement entrevu ce qu'on ferait plus tard de ses paroles neuves et ferventes, ni comment on en dogmatiserait à contre sens. Les dogmes chrétiens naquirent plus ou moins tôt, selon les besoins du moment, aux cours des luttes. Au début, le christianisme n'était guère qu'un attachement à la *personne de Jésus* et une révolte morale contre les riches.

(2) A la Renaissance, le Catholicisme serait revenu à la nature en revenant au paganisme si la Réforme ne l'avait obligé à se défendre sur le terrain moral... La contre-réforme empêcha le Catholicisme de se « naturaliser », si on peut ainsi dire.

la sève de l'éternelle Vie : Le sentiment de la Nature ne se confond plus avec le sentiment religieux.)

A ce point de vue, ce serait un vrai service que nous aurait rendu le Christianisme ; car enfin, si nous étions restés païens, nous n'aurions peut-être jamais pu débarrasser notre conception de la Nature de l'idée de ces divinités multiples errantes au-dessus d'elle.

C'est donc un bien, mais c'est peut-être aussi un mal : Hélas, en balayant toutes ces divinités, la raison Chrétienne a vidé du même coup la Nature de son contenu divin, réel, éternel. Le Monde perdait son âme mobile, fuyante et belle que nos premiers parents adoraient d'instinct parce qu'ils la sentaient palpiter autour d'eux partout, dans les sourires des fleurs, le vent de la mer, la tiédeur des plages, les pleurs du matin.

... Et voici, notre plus beau rêve serait de retrouver vivante cette âme féconde et généreuse de Tout, de la retrouver pour la chérir et pour l'adorer, pour la bénir et la glorifier, elle, la seule Déesse qui dure.



Mais encore d'autres considérations se pressent devant mon esprit...

Voyez la Réforme : Elle n'a pu empêcher la Renaissance de retourner au culte de la nature. Mais pour elle, elle s'est faite ascète, et elle a pros-

crit l'art (1). Qu'on ne s'y trompe point en effet : Si la Réforme a supprimé les ordres monastiques et les solitaires, elle n'en a pas moins méconnu le monde réel. Elle a été un retour au Christianisme primitif d'un Paul, elle n'a pas été un retour au Christ vivant et aimant la vie. Dans son mouvement vers les sources, elle s'est arrêtée avant d'avoir atteint le but sauveur (c'est-à-dire : avant d'avoir retrouvé la personnalité de Jésus débarrassée de tout ce que les étroitesses, les superstitions, les puérilités avaient mis autour ; notamment le surnaturel). La Renaissance catholique restait beaucoup plus près de la nature par sa compréhension du paganisme.

Mais la Réforme contenait en elle le germe de progrès successifs. En voici la preuve : Tout le mouvement philosophique allemand moderne, qui est issu de la pensée et de la critique protestantes, est revenu au sentiment de la nature, par un chemin détourné il est vrai, mais fort intéressant à suivre un instant :

A l'aube des jours, la religion et le sentiment de la nature furent simultanés, et simultanément panthéistes.

Mais s'il est permis d'indiquer une succession, il faut dire, je crois, que le sentiment de la nature (ou de ses forces ou aspects) a préexisté et a donné naissance au sentiment religieux. De leur alliance

(1) J'ai traité de cette question dans une brochure intitulée *Le Protestantisme et l'Art*.

naquit le panthéisme indou, païen, philosophique, stoïcien. Puis la religion délaisse peu à peu la nature jusqu'au Christianisme qui la condamne.

Or, en Allemagne, le chemin qui mène à la connaissance et à l'amour de la Beauté naturelle semble avoir été parcouru dans un ordre inverse : La religion réformée méconnaît la nature, mais préconise le libre examen, en principe du moins. Mais ce principe se maintient, et, de la pensée protestante naît une philosophie qui — en sa partie raisonnante — est bien obligée d'admettre l'Univers et de l'expliquer. De là un point de vue nouveau : On s'aperçoit de l'existence de la nature et on y songe. Bien mieux, cette philosophie, par son souci de voir l'ensemble des choses (1) et d'être *moniste*, arrive, de degré en degré, au panthéisme. De là, il est clair que les esprits débarrassés du joug des dogmes (non pas du sentiment religieux), librement adeptes de la philosophie du jour, qui se trouvèrent en même temps des esprits sensibles, épris de formes et de couleurs, donnèrent vie à cette philosophie panthéiste en l'adaptant au sentiment de la nature.

Ainsi le sentiment religieux protestant redevient ami du sentiment de la nature au même degré mais de différente façon que le sentiment religieux issu du pagano-christianisme de la Renaissance.

(1) Parce que protestante.



Il faut noter chez nos modernes poètes une recrudescence de panthéisme. Soit qu'ils subissent l'influence de la philosophie allemande, soit qu'ils pensent que le panthéisme est une conception indispensable à un fervent amoureux du Monde, ils témoignent de beaucoup d'enthousiasme pour cette philosophie qui est en même temps une religion.

Et non seulement les poètes, mais tous ceux qui allient une âme haute avec un cœur sincère ont témoigné de cette ardeur amoureuse qui nous porte en certains soirs à désirer follement la cessation de nos puérils efforts, de nos impuissantes volontés pour nous perdre dans le Tout vivant. « La forêt vous prend, dit P. Margueritte, elle vous garde. Vous n'êtes plus à vous, mais à elle. Dépossédé du temps, du lieu, du désir et du regret, il n'est plus rien en vous que l'instinct d'errer des heures, au hasard, sans but, réduit à vivre l'unique vie des sens, la pensée si flottante qu'elle en est presque dissoute ». Oh oui, n'est-ce pas le cri universel de nos consciences lassées. . se dissoudre en Elle, fleurir avec ses fleurs, courir avec le vent, laisser sa vie couler lente avec la sève rajeunie des chênes, aller par lentes métamorphoses de vies en vies, toujours être sans être, un peu de soi partout, en d'innombrales existences fraîches, parfumées, sereines, inconscientes, adorables !

Ne plus penser ! Ne plus tourner et retourner en sa cervelle anémiée les problèmes insolubles, les

questions de vie matérielle, les atroces interrogations morales et sociales de toutes les heures... Espoir béni !

— Mais non, il faut vivre en homme !

Et c'est une nécessité heureuse, car où ne tomberions-nous pas si nous pouvions ainsi nous anni hiler ?

La solution n'est-elle pas ici aussi entre les deux extrêmes ? Nous avons dit autre part combien réalise mieux sa destinée d'homme celui qui sait se détourner le plus possible de la vie factice des salons pour se retremper et recouvrer une âme neuve et vierge auprès de l'âme universelle qui se communique à la nôtre et qui est, elle, éternellement neuve et vierge.

Et nous ne nous plaindrons plus de trop penser. C'est un privilège. Tant d'autres ne pensent point du tout !

Cependant, beaucoup d'âmes généreuses vont trop loin : Dans leur ardeur pour ressusciter le paganisme idéal, pour se refaire une mentalité antique éprise de vie universelle, elles méconnaissent toute l'ardeur mystique, tout le passé d'art que le Christianisme a véritablement inspiré. Et surtout elles n'ont pas vu qu'il suffisait de dégager la religion chrétienne de toutes les superfétations légendaires pour revenir au Christ vivant qui a compris et aimé la Nature.

Ah, qui sera le Prophète, le Sage, le Pur qui réunira et condensera l'amour inlassé des antiques races, avec l'affection tendre de Jésus, qui verra

que tout se tient, s'harmonise et se relie, et sèmera à pleines mains la bonne parole qui purifie et grandit. l'Evangile nouveau de grâce et de fervent sacrifice envers Celle qui est bonne et belle aujourd'hui comme hier et éternellement...



De nos jours, plus que jamais, le cri : Une religion nouvelle ! Une religion nouvelle ! s'est fait entendre douloureux, poignant. Ni les certitudes d'une science trop utilitaire, ni les profondes et tristes pensées d'un Mæterlink sur la sagesse et le bonheur de notre destinée n'ont étouffé notre aspiration ardente ..

Les religions positives sont mortes d'avoir été trop affirmatives et anthropomorphiques, les religions de la Beauté et de l'Idéal meurent de ne l'être pas assez.

En réalité, qu'y a-t-il en présence ? L'Homme, terme connu, qui aspire à connaître et à aimer Dieu, terme inconnu. (Une fois connu, Dieu ferait tout connaître.) C'est pourquoi toutes les religions ont eu recours à un Révélateur ou Sauveur envoyé par Dieu pour se faire connaître par l'homme et provoquer une réconciliation entre eux.

Ceci étant donné, quelle sera, problématiquement parlant, la religion de demain ?

Voici peut-être ce qu'elle nous offrira : Écartant résolûment les conceptions trinitaires et dualistes,

condamnées et périmées, la pensée future, basée sur les plus séduisantes hypothèses (séduisantes pour la raison) partira de deux affirmations : L'unité de tout. L'évolution....

Mais ces deux croyances, auxquelles invinciblement la raison nous ramène, ne constituent point une religion. Ce sont deux conceptions bien froides et sèches qui manquent de ce *je ne sais quoi* de fervent et de mystique capable de provoquer la vraie Foi et de susciter les glorieux martyrs. Il faudrait à l'âme moderne, comme nous le disions à la première page de notre chapitre sur *le Sentiment de la Nature chez les modernes*, une affection fidèle pour s'y reposer avec certitude, un amour qui ne meure point...

La Nature peut-elle faire pareil miracle ?

Sans doute, car nous pourrions glorifier en elle les deux croyances fondamentales indiquées plus haut.

Et en fait, la Nature aimable et aimée ne s'offrira-t-elle pas un jour comme le Christ véritable et durable de la Trinité neuve et immortelle : — Homme — Dieu — Nature ? Elle se présente, en effet, comme susceptible d'adoration et d'amour, comme révélation matérielle du Verbe ou plutôt de l'Esprit divin, comme l'expression visible de l'Ame des choses qui sera peut-être le Dieu futur. Elle est la seule Vie éternelle au milieu des vies transitoires. Évoluant lentement vers la perfection, elle concilie et réunit en elle l'Humanité douloureuse et méchante avec le But triomphal de l'Idée... Elle sauve par l'amour qu'elle inspire, par le don

qu'elle fait de soi à l'âme humaine désintéressée et pure... Elle attire par sa beauté ; elle opère la rédemption du cœur égoïste en l'initiant à la vie supérieure, en s'installant en lui pour le sanctifier.



Que conclure ? Il y aurait beaucoup à dire. Exprimons seulement ceci : Le sentiment de la nature et le sentiment religieux sont de même catégorie ; à une certaine hauteur ils se confondent, c'est alors le sentiment de l'Infini. Le sentiment de la nature paraît conduire l'âme au panthéisme.

En effet les adeptes du théisme, qui admirent dans le Monde l'œuvre intelligente et consciente de Dieu, par cela même qu'ils déplacent la Force puissante, vivante et créatrice de son cadre et la rejettent hors et au-dessus de la Nature, ressentent moins vivement l'attouchement intime et la communion sacrée de cette mystérieuse Vie. Ils considèrent toute beauté comme un reflet superbe, mais un simple reflet, d'une seule Beauté lointaine et créatrice.

Au contraire, le panthéiste croit reconnaître dans la Nature même et caché et confondu en Elle le Principe fort et fécondant. Il adore Dieu dans la Beauté vivante dont celui-ci n'est pas seulement un créateur lointain, mais dont il est — souverainement — l'Ame coexistante et inhérente à cette nature même...

Qui a raison ?

— Je ne sais pas. Je crois que personne ne le sait.

En tout cela, je me suis borné à indiquer les rapports de l'âme religieuse avec la Nature, et les fluctuations de pensées que cette dernière inspire aux croyances des hommes.

CHAPITRE X

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET L'ARTISTE

Il n'y aurait sans doute pas à revenir sur la description du sentiment de la nature chez l'homme cultivé et lettré (1), si, parmi ces hommes, ne s'en trouvaient plusieurs d'une mentalité très spéciale et définie...

Il s'agit des artistes, dont la préoccupation dominante est de rendre, d'exprimer, de traduire leurs sensations, leurs sentiments...

Comment, dès lors, se manifeste en eux l'amour pour la nature ? C'est ici le terme de notre enquête, et qui touche déjà par plusieurs côtés à notre prochaine et dernière partie : *L'expression artistique du sentiment de la nature.* Mais avant d'y arriver, ne nous faut-il pas encore examiner de quelle façon se comporte ce sentiment en une âme qui cherche à l'exprimer ?

(1) Voir particulièrement nos chapitres intitulés; « Un roman d'amour », et « Le sentiment de la nature chez les modernes ».

Disons tout de suite que le souci d'expression est généralement accusé de déformer le sentiment naturel.

Cette affirmation repose sur un fait bien connu : L'attention d'un esprit replié sur lui-même, se fausse lorsqu'elle le prend pour objet. Nous sommes trop facilement portés à exagérer les sensations agréables et à oublier ou à diminuer celles qui nous ont paru fâcheuses. Et puis, la préoccupation de se souvenir, le désir toujours tendu de traduire le sentiment éprouvé nuisent au sentiment par leur coexistence même avec lui. Ce n'est plus l'émotion dans sa fraîcheur, dans sa vivacité pure et naturelle que nous ressentons, c'est déjà quelque chose de plus alambiqué, factice, qui n'est pas encore l'émotion traduite en langage artistique, mais qui n'est déjà plus adéquate aux rêves d'une âme naïve et simple.

On a soutenu que l'émotion nuisait à l'expression s'il lui était trop étroitement uni : Il faut que l'artiste soit de sang froid en travaillant, a t-on dit, et qu'il décrive avec calme les plus tumultueuses pensées... Qu'il se serve de ses souvenirs, mais seulement de ceux qui sont assez lointains pour ne l'émouvoir que juste assez pour l'inspirer.

Plus encore, et ceci est peut-être plus vrai : Il y aurait incompatibilité complète entre le sentiment et l'expression, c'est-à-dire entre la sensation aiguë et l'œuvre d'art. Des artistes se sont plaints de ressentir trop vivement et d'être par là-même incapables ensuite de reproduire fidèlement... L'émotion

ferait trembler le pinceau ou la plume entre leurs mains, obscurcirait leurs cerveaux d'images trop vives et trop rapides (1).

Quoiqu'il en soit, il apparaît bien que l'artiste n'aime pas la nature à la façon d'un homme cultivé ordinaire. Il en est de cet amour comme de celui du poète pour une femme. Il aime, certes, et mieux que d'autres peut-être, mais toujours dans ses attitudes, dans ses paroles, dans ses serments les plus radieux, le souci se glisse de se souvenir, le désir latent de dire mieux... Et cela gâte sa plus pure joie. Ce n'est plus chez lui une sincérité simple jaillissant spontanément du cœur... Il le sent et il en souffre.

Cependant, en ce qui concerne le sentiment de la nature, il ne faut pas conclure que toutes les émotions d'artistes soient factices. Nous pensons qu'en réalité les maux dont nous venons de parler sont souvent imaginaires et ne se produisent qu'en des esprits névrosés et malades. Pour l'homme viril qui aime vraiment, rien n'empêche la sincérité de l'amour, non pas même le souci de le peindre. L'homme pur et sage, le véritable artiste saura faire la part à sa vie vraiment vécue et à sa vie imaginative, il ne transposera pas sans cesse les analyses de l'une dans les ferventes pensées de l'autre. Bien mieux, s'il est vraiment fort et bien équilibré, les besoins de son art ne seront pour lui

(1) Voir à ce sujet : « La Duchesse Bleue » par Paul Bourget.

que des occasions toujours renaissantes d'aimer chaque jour davantage et d'une façon plus consciente.

Ah ! le suprême amour, celui qui transportera le peintre ou l'écrivain de l'espoir surhumain de créer une œuvre belle ! Quelles secrètes paroles et quels magiques conseils lui susurrera l'Aimée lorsqu'il viendra près d'elle s'asseoir et reposer au contact de sa fraîcheur, son front brûlant ! Et comme il y aura alors communion plus haute et efficace entre l'âme de l'homme et celle de l'éternelle Déesse.



Nous voici donc au but. Nous avons examiné rapidement les mentalités diverses afin d'y découvrir les traces de l'amour pour la nature.

L'homme religieux, la femme, l'amant, l'artiste, voilà ceux en qui s'est trouvé le plus vivace sentiment de la Beauté naturelle.

Et certes, chacun aime à sa façon, selon son caractère, son éducation, son tempérament, sa race, et en toute conscience, nous pouvons dire qu'il n'y a peut-être pas deux âmes qui soient susceptibles d'être touchées de la même manière et au même degré par la grâce immortelle qui découle de l'Univers vivant. Il n'y en a peut-être aucune qui ne puisse être ainsi touchée plus ou moins, à une heure ou une autre de son existence sentimentale ; il lui faudra peut-être les luxuriances d'une campagne exotique, les fleurs-monstres ou les mi-

rages du désert, les assises de l'Himalaya ou le coucher du soleil sur les Alpes... Mais, souhaitons-le, il y aura possibilité pour quiconque — quelle que soit la brièveté ou la fragilité de sa vie intérieure — de goûter à la grande joie et de participer, par une minute d'amour vrai, à la vie supérieure qui est celle de l'Idéal.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'EXPRESSION DU SENTIMENT DE LA NATURE

Poursuivons notre œuvre : Cet amour pour la nature si diversement *ressenti*, comment a-t-il été *exprimé* à travers les arts et les littératures et par leurs moyens ? C'est ce qui nous reste à examiner.

Certains diront peut-être qu'il est bien délicat de séparer ainsi le sentiment de son expression, littéraire ou autre. Nous répondrons d'abord en renvoyant à notre précédent chapitre où il nous a fallu combattre l'opinion par laquelle on déclarait même l'incompatibilité de ces deux opérations de l'esprit. Et puis, ne faut-il pas presque toujours, en psychologie, en critique, etc., etc., séparer, pour la commodité de l'étude, ce qui est uni en réalité ?

Mais à vrai dire, maintenant qu'il s'agit de la façon dont l'homme a extériorisé l'amour que nous avons dépeint, il faut proclamer bien haut que la

nature de ces extériorisations (œuvres d'art) dépend en très grande partie du sentiment qui est à leur base. C'est la sensation première, une fois ressentie, qui est la cause suffisante et nécessaire, du désir de créer l'œuvre qui la continue, la proclame, l'agrandit, la glorifie!

Inutile d'insister, pensons-nous : Sans le sentiment préexistant (amour, peine ou joie) la velléité même de faire œuvre d'art n'existerait pas. Et, de quelque façon que s'y prenne un artiste, il faut qu'il ait une idée, une réminiscence, une conjecture, un lien quelconque qui le rattache à l'émotion première, pour lui permettre d'en façonner une image : L'idéal est formé et s'envole du réel comme le papillon de la chrysalide.

Quelle diversité dans la nature et quelle inépuisable richesse d'émotions elle suscite aux cœurs de ceux qui la veulent peindre!

Mais les artistes aussi sont par nature très différents les uns des autres, très individualistes...

Deux d'entre eux ne ressentiront pas la même émotion en face de la même beauté, et leurs œuvres exprimeront de façons diverses les mêmes aspects des choses. (Un Flamand et un Italien, par exemple, ne *verront* pas de la même manière un même paysage, et donc, ne le peindront pas de même : Nous avons assez parlé de ces variations dans notre précédente partie).

Nous nous proposons d'utiliser toutes ces données pour le reste de notre étude : Il sera bien entendu entre autres, que chacune des différentes ex-

pressions que nous examinerons sera le résultat d'une différence d'émotion. Nous ne comparerons pas par exemple La Fontaine à un romantique sans nous dire qu'il y a entre eux autre chose qu'une distinction de forme, et il faudra réfléchir qu'il y a d'abord différence de sensation perçue.



Que de théories diverses et contradictoires sur la nature de l'expression artistique !

Idéalistes, naturalistes, symbolistes, impressionnistes, réalistes se combattent et se réclament chacun d'une esthétique particulière. En réalité, il y a autant d'écoles, autant d'expressions particulières que de personnalités vraiment artistes.

Nous essayerons, dans un instant, d'étudier ces différentes écoles en nous plaçant au point de vue littéraire ; mais il faudrait auparavant marquer d'un trait précis les cadres où raisonnablement doivent se mouvoir et demeurer les esthètes soucieux de rester vrais.

Il faut d'abord un cœur sincèrement épris de la beauté naturelle. Rien ne se fait de grand dans ce monde que par l'amour et la sincérité de l'effort. A quoi peuvent aboutir ceux qui peignent ou décrivent les splendeurs matinales d'une forêt du fond de leur atelier ?

Mais, en présence même de l'objet à peindre ou à décrire, suffit-il de l'œil indifférent et de la main habile ? L'objectif de la chambre photographique

remplirait mieux l'office attendu... Non, il faut aimer profondément, être ému soi-même, ou tout au moins l'avoir été, pour faire passer dans son œuvre quelque chose d'une émotion réellement humaine. Et puis, l'œuvre ne doit jamais être une copie exacte... Ah certes, quelles pages géniales apparaîtraient à nos yeux stupéfaits si un artiste quelconque arrivait à copier d'une façon parfaite, le plus ordinaire des aspects de la nature !

Mais le vivant ne se recrée point tel. Et du reste ne vaut-il pas mieux? Par le sentiment de son impuissance à égaler la Nature en une œuvre servile, l'homme a utilisé son intelligence plus encore que son œil, son cœur plus encore que sa mémoire ; il s'est ainsi grandi lui-même. Et, en vertu de sa faculté de choisir de-ci de là les caractères et les aspects les plus beaux de differentes unités de même catégorie, et de les réunir ensuite pour en décorer une seule de ces unités créée par lui, l'artiste ne se demande plus s'il égale la Nature, puisqu'il la surpasse.

« Un paysagiste, dit Tôpffer (et c'est tout aussi vrai du paysagiste littéraire), un paysagiste est, non pas un copiste, mais un interprète, non pas un diseur qui décrit de point en point et qui raconte tout au long, mais un véritable poète qui sent, qui concentre, qui résume et qui chante. » Voilà pourquoi « l'on voit si souvent le paysagiste, qui est donc au fond un chercheur de choses à exprimer, bien plus qu'il n'est un chercheur de choses à copier, dépasser tantôt une roche magnifique, tantôt un

majestueux bouquet de chênes sains, touffus, splendides, pour aller se planter devant un bout de sentier que bordent quelques arbustes étriqués, devant une trace d'ornières qui vont se perdre dans les fanges d'un marécage, devant une flaque d'eau noire où s'inclinent les gaulis d'un saule tronqué, percé, vermoulu... C'est que ces vermoulures, ces fanges, ces roseaux, ce sentier, qui, envisagés comme objets à regarder sont ou laids ou dépourvus de beauté, envisagés au contraire comme signes de pensée, comme emblèmes des choses de la nature ou de l'homme, comme expressions d'un sens plus étendu et plus élevé qu'eux-mêmes, ont réellement, ou peuvent avoir en effet tout l'avantage sur des chênes qui ne seraient que beaux, que touffus, que splendides. »

Voilà bien l'art humain dans la plénitude de sa force. Sans se demander davantage si la Beauté est dans les choses ou en lui-même, l'artiste réalise, selon une parole célèbre, l'idéal qu'il sent et idéalise le réel qu'il voit.

CHAPITRE II

LES DIFFÉRENTS ARTS

En présence de son ardent désir d'éterniser par un acte son émotion amoureuse en face de la nature, l'homme imagine des moyens divers pour atteindre au but. Ces moyens sont les différents arts (Je n'en excepte ni la sculpture, ni l'architecture.)

Or, quelle est la mission de l'art ? Ne répondons pas sottement par des définitions puériles, comme celle, par exemple, qui assigne à l'art la fonction d'exprimer le beau...

En général, nos désirs et nos instincts artistiques sont satisfaits lorsqu'une œuvre humaine représente à nos yeux ou suggère à nos rêves quelque reflet d'une émotion humaine, quelque réminiscence d'un caractère dominateur qui nous a frappé, ou quelque pressentiment des formes, pensées, rayons ou harmonies que l'évolution du monde créera demain...

(Nous l'avons déjà dit, ces questions sont peu solubles, et du reste nous nous réservons d'y revenir en notre conclusion dernière.)

Si telle est la mission de l'art (provoquer en nous

le sentiment ému et sincère du lien qui nous rattache à nos pareils ou au monde, ou encore à la Vie générale) quelle source inépuisable d'œuvres admirables ne trouvera-t-il pas dans la Nature !

Depuis les naïfs graveurs sur bois ou poterie — précurseurs de Michel-Ange à l'époque du renne — jusqu'à aujourd'hui, les peintres n'ont cessé de consacrer tout leur génie au portrait de la femme préférée... De même les artistes de tous les âges ont tenté de peindre Celle dont nous avons retracé le roman d'amour. Tous : L'architecte a pris les ondoyantes lignes naturelles, les courbes brisées des pétales ou les tours de spire des feuilles pour ses édifices ; les contours élégants des feuilles et les cannelures des tiges pour ses colonnades. Le sculpteur a tenté de reproduire le relief des choses vivantes. Le musicien a écouté — pour les redire — les chants des vagues, des forêts, des rivières rapides ou calmes. Le peintre a voulu recréer la nature tout entière à sa guise et « projeter sur la toile toutes les scènes dont il lui plut de donner à lui et aux autres la vision émue. » Le poète enfin, s'est efforcé de chanter ses amours, ses peines, ses élans, son émotion toujours renaissante auprès d'Elle.



Nous venons d'esquisser la mission particulière de chaque art en ce qui concerne l'expression du sentiment de la nature. Quel est celui d'entre eux qui rendra le mieux, qui ressuscitera vraiment,

d'une façon saisissante (pour les autres) l'émotion ressentie par l'artiste ? Il n'est pas question de décider ici de la primauté de tel ou tel art. Chacun d'ailleurs tient pour celui qu'il comprend le mieux ou dans lequel il est passé maître. Mais il faut bien attribuer à chacun d'eux ses mérites particuliers ou aptitudes spéciales à exprimer tel ou tel aspect de la nature.

L'architecture et la sculpture, n'ayant à leur disposition que l'espace linéaire (hauteur, profondeur, largeur) ne peuvent prétendre à donner cette sensation de *vie* qui se caractérise aussi par des lumières, des couleurs, des sons, etc... Autant la première est apte surtout à exprimer les sentiments de puissance orgueilleuse et la grandeur de l'œuvre de l'homme, la seconde à créer des types possédant d'une façon parfaite la noblesse de la figure et du corps humain, autant elles sont inhabiles toutes deux à donner à l'âme l'illusion de son émoi éprouvé et de sa tendresse constatée à l'égard de la splendeur du monde vivant.

La musique possède une puissance évocatrice infinie. Par là elle est universellement capable de ressusciter dans les âmes les plus profondes et les plus intimes sensations. Elle est l'art préféré des mystiques, parce qu'aucun art ne se prête mieux qu'elle aux rêves sans fin des métaphysiques les plus abstruses. Cependant son domaine propre, c'est la vibration sonore. Par là elle satisfait spécialement à un besoin artistique de notre amour pour la nature : La reviviscence, la prolongation,

l'embellissement des hymnes véritablement entendus. Ce privilège, qui n'appartient qu'à elle, lui permet de rappeler par associations d'idées tous les aspects de formes, de couleurs, de parfums qui coexistaient avec la particularité sonore réelle... Le chant d'une cigale (ou son imitation) ne suffit-il pas aux âmes méridionales pour revoir comme par enchantement les immenses plaines, les collines grises peuplées d'oliviers et de pins élégants, toute la *garrigue* ou la lande sèche et âpre, mais si parfumée et vibrante de lumière, avec l'horizon net et les clartés si limpides du ciel...

Et puis véritablement, le grand art musical a quelque chose en lui de surhumain ; il exalte et vivifie les énergies endormies et fécondes de notre être intérieur, il fait passer en nous comme un souffle fort et riche d'idées, de puissance, d'amour, d'exubérance folle, de triomphante adoration pour la Vie, la vie universelle, infinie, faite d'êtres innombrables qui passent, fleurissent, embaument et renaissent en formes diverses — comme ceux d'une luxuriante et inextricable forêt tropicale.

On a dit que la poésie résumait à elle seule tous les arts, parce qu'elle pouvait fournir les images les plus variées, de sons, de formes, de couleurs, etc... Assurément nous ne nous opposons pas à ce jugement, mais à prendre le terme dans son sens réel qui l'applique seulement aux ouvrages en vers, il nous paraît que la poésie — dont l'excellence est hors de contestation — a pourtant une mission spéciale... Le verbe humain, apte à traduire tous les

sentiments humains, ne sera-t-il pas le plus triomphant outil de l'art lorsqu'il s'emploiera à exprimer les plus nobles pensées, celles qu'inspire l'amour ? La poésie est donc plus particulièrement douée pour traduire l'amour, toutes les amours des créatures de chair.

Avant d'examiner la prose comme évocatrice du sentiment de la nature, n'oublions pas la peinture :

Au point de vue qui nous occupe, la peinture est peut-être égale, sinon supérieure à la poésie. En effet, s'il s'agit de représenter, non pas sans doute un chant d'oiseau, mais un paysage, un arbre, une forêt, un coin d'ombre mêlée de soleil (en taches rondes, mobiles sur la terre brune), une rivière ondoyante à travers des prés ou des saules... n'est-ce pas la peinture qui parlera le mieux à notre cœur ? Le peintre dispose à son gré du monde des formes et des couleurs ; et non seulement, il fait revivre l'aspect et l'âme même de la nature, mais encore, comme dit G. Séailles « sachant par quel artifice elle produit en nous l'apparence du monde, il peut continuer ses créations selon les mêmes lois. Le mot imitation prend un sens nouveau : moyen pour la création, elle ne porte plus sur les images que nous montre la nature, mais sur les procédés par lesquels elle nous les fait apparaître. » Ceci est vrai de tous les autres arts, mais spécialement de la peinture, car enfin, quelle description, quelle musique, quels assemblages de verbes représenteront intégralement le frisson des blés mûrs sous le ciel pur d'un soir d'été ? Certainement, si une pein-

ture de ce genre pouvait être parfaite, aucun art ne la surpasserait en intense évocation de vie, d'autant plus qu'elle ne se bornerait pas à reproduire, comme une photographie, un aspect de beauté, mais elle condenserait en une même image plusieurs caractères naturellement épars du beau partout répandu.

Mais il ne faut pas ainsi parler par suppositions gratuites et souvent illusoires : Qui dira aussi ce qu'une description verbale parfaite pourrait traduire de l'émotion primitive ? Et les mots bien choisis n'ont-ils pas aussi une mystérieuse puissance qui évoque, qui attendrit, qui fait passer devant le monde aveugle de nos pensées oublieuses tout un cortège d'adorables visions. Quelle fécondité aussi quelquefois dans une courte phrase de génie qui *peint* réellement et fixe à jamais en nos cerveaux tel tableau, tel parfum, tel chant ! Un mot tout seul fait surgir souvent devant nos yeux la Beauté entière et nous ravit par la musique, la grâce magique de ses syllabes.

Mais alors, dira-t-on, que ne mettiez-vous la poésie au rang suprême au lieu de la placer à côté seulement et presque au-dessous de la peinture ? Certes, la poésie peut être mise au premier rang, et l'on en a bien assez montré les raisons ; mais nous nous sommes attachés, dans les pages précédentes, à rechercher quel était l'art dont la mission spéciale et l'aptitude par excellence seraient d'exprimer le sentiment de la nature (Les autres arts en étant capables, mais à un degré inférieur.)

C'est la peinture qui nous a paru le mieux répondre à cet objet.

La poésie, l'art le plus noble, serait surtout apte à traduire les plus nobles sentiments : ceux de l'amour. La musique, l'art le plus profond, mystique, intime, aux représentations extensibles et indéterminées, serait surtout apte à traduire les pensées les plus abstraites, celles qui concernent la métaphysique, le sentiment religieux ou l'angoisse de l'infini.

La sculpture, par son objet même, serait surtout apte à traduire le sentiment de la beauté humaine. L'architecture enfin, qui réclame le plus de main d'œuvre, serait surtout apte à traduire les sentiments de force et d'orgueil humain. Mais assurément — quelle que soit la vérité ou la fausseté de ces aperçus -- nous ne refusons à aucun art le droit de sortir de son attribution principale, à la poésie moins encore qu'à aucun autre, puisqu'elle a à sa disposition une série illimitée de moyens d'expression.

A côté de toutes ces catégories, n'y a-t-il pas lieu d'indiquer la présence d'un art spécial que nous appellerons la *prose littéraire descriptive* ? A la vérité ce moyen d'expression appliqué à la peinture de la Nature et de notre amour pour Elle, devient un art distinct. Et n'est-ce pas le triomphe et l'une des gloires de la prose littéraire moderne d'avoir surpassé tous les autres arts dans son expression de la Beauté universelle ? Elle réunit et condense en elle les moyens dont disposent la musique, la peinture

et la poésie. Elle peut donner à la fois les sensations que provoquent isolément les deux premières parce qu'elle peut être musicale et picturale en même temps, et cela par une seule et identique expression. Et puis, elle jouit de la supériorité que nous accordions tout à l'heure à la puissance du verbe : Par le fait qu'elle n'est point obligée de repasser par les sens de la vue ou de l'ouïe pour reproduire par associations d'idées la réminiscence complète d'une émotion passée, mais qu'elle peut directement, par le moyen de l'idée, atteindre l'âme, quelle suggestive force et infinie richesse d'images réside en elle! Et enfin, elle se répand partout : Le tableau est unique, le livre est légion. (Ceci ne devrait pas entrer en considération en une discussion d'art, mais pratiquement n'est-ce pas d'un grand poids ?)

Mais alors, encore une fois, pourquoi ne pas dire poésie au lieu de prose littéraire descriptive ? Nous n'y voyons certes pas un très grand inconvénient, et nous préférerons toujours, entre deux œuvres belles, le tableau en vers au tableau en prose. Mais, même à mérite égal, s'il y a égalité en médiocrité, le vers n'apparaît-il pas plus faux, plus alambiqué, plus factice que la prose ? C'est que le vers est un instrument délicat et fragile qui se brise et se fêle à être mal manié. Et puis encore, le vers, par suite des exigences prosodiques, réclame un travail d'esprit et une recherche difficilement compatibles avec le travail et la recherche de l'émotion elle-même. Faire passer en une phrase de

prose bien cadencée, correcte, les frissons indéfinis et les délicates nuances de l'un des milliards de sentiments humains possibles, quelle entreprise déjà ! Jamais parfaitement réalisée ! Alors, si l'on se donne encore d'autres règles, d'autres obstacles à vaincre qui s'ajoutent à la prodigieuse difficulté, déjà insurmontable, arrivera-t-on à mieux ? Nous ne le croyons pas.

Entre le poète et le prosateur, n'y aurait-il pas la même différence qu'entre le pitoyable et l'intelligent paysagiste dont parle Töpffer ? : « Aussi, quand vous voyez au coin d'une prairie ou en face d'un clocher, un gentleman bien pourvu de gomme élastique, qui défait, qui refait consciencieusement, qui, au bout de cinq, de quinze minutes, n'est encore parvenu qu'à aligner des parallèles et à tracer bien fidèlement l'angle d'un toit, dites : Celui-ci sera quelque jour un grand peintre, je ne m'y oppose pas, mais il est, à cette heure, un pitoyable croqueur. Pendant qu'il aligne, pendant qu'il fait et défait, l'impression, s'il l'a eue, s'est dissipée, la vue d'ensemble a disparu, le sentiment, l'amour s'est changé en scrupule géométrique. Nous aurons des objets, et nous n'aurons ni paysage, ni croquis. Amant transi, au lieu de brusquer une vive caresse, il s'est fait civil et compassé : Les faveurs de cette nature ne sont pas pour lui. »

Pendant que le poète compte les syllabes, poursuit la rime, son impression aussi se dissipe, la vue d'ensemble disparaît. Et ne voilà-t-il pas pourquoi nous voyons beaucoup plus de descriptions

paysagistes, réussies, émues, réellement évocatrices en prose qu'en vers ?

Ah ! si le poète triomphe de tous les obstacles, si dans un seul vers il réussit à noter une nuance, un frisson de la réalité vivante, quelle gloire, certes, et quelle supériorité aussi ! Mais ils seraient sans doute vite comptés les vers qui répondent à cet idéal, tandis qu'il semble bien que la prose moderne a su se prêter mieux, — par sa souplesse, sa liberté d'allures, sa facilité à se couper, se rétrécir, se hausser, se détailler, — aux nécessités des plus délicates tonalités... Elle a pu se modifier selon les aspects divers de cette réalité qui, elle aussi, se morcelle, se rétrécit, se hausse, se détaille, à l'infini.



Au-dessous des grands arts évocateurs de la beauté naturelle, d'autres moyens d'exprimer cette beauté se sont perfectionnés et répandus en notre civilisation. Il s'agit des arts décoratifs, d'ameublement, de la verrerie, etc., etc. Tous, pourrait-on dire, se rattachent à l'un des grands arts. Oui, mais encore ont-ils subi une telle métamorphose et un tel progrès de facture et de procédés qu'ils sollicitent singulièrement l'attention à l'heure actuelle.

Au point de vue qui nous occupe, le détail suggestif et fort important à retenir est que précisément la renaissance des arts mineurs est due en

général à un retour à l'inspiration directe de la Nature, je veux dire à un retour au sentiment de la nature. Qu'ont été les Ruskin, les W. Morris, les J. Lahor, les Gallé, les Jesurum et tous les rénovateurs de la décoration, de l'ameublement, de la verrerie, de l'industrie dentellière, sinon les apôtres enthousiastes de la vivante et glorieuse Beauté du monde ?

Ils ont eu raison : Par leur diffusion populaire, par leur plus familière approche, sous nos yeux, dans nos maisons, les objets d'art influent plus vigoureusement sur l'âme que les plus grands et hautains chefs-d'œuvre religieusement relégués aux sanctuaires des musées. Nous ne pouvons insister longuement. Ici encore il faudrait un livre spécial sur le sentiment de la nature dans les arts mineurs. Mais, sachons au moins glorifier les hommes de génie qui ont compris l'utilité artistique et sociale qu'il y a à mêler tous les enchantements du grand art aux procédés industriels des tentures, des tapisseries, des dentelles, des mosaïques, des travaux d'ébénisterie, des vases à fleurs, des verres incrustés, des émaux et des cristaux...

Ainsi le bien se répand... car la Beauté est maîtresse de vertu. « L'art, dit Charles Levêque, agit sur nous à la façon d'un ami préféré que nous n'approuvons pas toujours, mais que nous imitons quand même parce qu'il nous charme et qu'il nous plaît d'être charmés. »

CHAPITRE III

L'EXPRESSION PICTURALE

Il nous tarde d'arriver à l'examen de l'expression littéraire du sentiment de la nature, ce qui nous sera à la fois agréable et facile, étant donné que nous faisons ici une œuvre littéraire et non une critique d'art. Cependant qu'on veuille bien nous permettre quelques lignes que nous voudrions consacrer encore aux différentes façons dont la peinture (l'art évocateur par excellence de la beauté de la nature) s'est acquittée de sa tâche. « Le paysage, dit Sainte-Beuve, considéré comme genre à part et comme objet distinct de l'art, n'est pas chose très ancienne. Le sentiment du charme particulier qui s'attache à la reproduction des scènes de la Nature par le pinceau, est une jouissance toute moderne. » En effet, dans l'antiquité et la Renaissance, l'objet par excellence de la peinture était le corps humain. Les petits paysages d'arrière plan étaient sans vie, sans beauté. Ce furent les Flamands, les Lorrain, les Poussin, l'admirable Ruysdaël qui, au dix-septième siècle, inventèrent ces sujets que les âges précédents n'a-

vaient su traiter que par la littérature. Si donc on a pu dire que le sentiment de la nature était tout moderne, c'est uniquement au sujet de la peinture...

Le plus sincère théoricien du paysagisme considéré comme genre de peinture est assurément l'auteur charmant des *Voyages en Zig-Zag*, Töpffer, paysagiste lui-même :

« Pour Töpffer, dit encore Sainte-Beuve, il y a une vie cachée dans tout paysage, un sens, quelque chose qui parle à l'homme : c'est ce sentiment qu'il s'agit d'extraire, de faire saillir, de rendre par une expression naïve et fidèle qui n'est pas une pure copie : Le paysage n'est pas une traduction, mais un poëme. »

Il serait bien intéressant de passer en revue les différentes « manières » des principaux peintres de la Nature, en les jugeant au passage selon les judicieuses remarques de Töpffer... De la grâce légère de Watteau jusqu'aux sombres peintures de l'école romantique, en passant par les puissants coloris des maîtres flamands ou anglais, les luxuriantes exubérances de Rubens, les laideurs du naturalisme ou encore les fadeurs mièvres des symbolistes... que d'œuvres mériteraient notre attention !

Hélas, nous sommes bien incompétents, et puis, une pareille étude déborderait de notre cadre ou prendrait la place réservée à des sujets plus voisins de nous encore.

Remarquons seulement, que ce que nous allons

dire des différentes écoles littéraires pourrait s'appliquer à très peu près aux divers genres de peinture. Les noms des écrivains remplacés par ceux des peintres, les titres des livres remplacés par ceux des tableaux, les mêmes phrases pourraient souvent servir indifféremment à l'histoire de l'expression picturale du sentiment de la nature ou à l'étude littéraire qui fait l'objet des pages suivantes...

CHAPITRE IV

ŒUVRES ANTIQUES

Il est parfaitement naturel et humain que dès les âges les plus reculés, l'homme ait tenté d'exprimer par des mots, des images, des œuvres quelconques, la nature de ses émotions profondes. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui se promènent, « les bras liés aux tailles souples » ne couvrent-ils pas encore les murs des vieilles tours et les écorces des arbres de leurs initiales entrelacées ? Et j'imagine, ce dut être un talisman précieux, la première image d'une fleur gravée avec une épine sur la feuille lisse, ce fut sans doute un couplet populaire, le premier assemblage heureux et rythmique de mots un peu sonores !

Mais ces gravures et ces poésies, nous ne pouvons les juger, ne les possédant point. Les plus antiques livres sont déjà vieux et surannés vis-à-vis de ces premières ébauches : mais encore quelle fraîcheur en eux ! Il n'est naturellement pas question pour nous de faire une étude approfondie des expressions artistiques données au sentiment de la nature chez les différentes races anciennes ou modernes. Du reste, dans notre précédente partie, nous avons tenté de nous approcher un peu des

âmes diverses de ces races, nous avons recherché en leur plus profonde intimité, leur secret penchant pour la nature. Certainement, c'était sans préoccupation des formes par lesquelles les artistes de ces races transposaient leurs sensations ; mais enfin si nous avons réussi à donner une idée, même légère, des amours particulières qu'inspira à chacune de ces âmes distinctes la même Nature, nous serons satisfaits.

Nous n'ajouterons que peu de choses : Les arts et les littératures des races primitives ont exprimé le sentiment de la nature à très peu près comme elles l'ont ressenti.

Cela, parce que leurs artistes ont été les plus sincères et les plus ingénus : Ils n'avaient pas derrière eux tout cet abatis de croyances et de dogmes, cet enchevêtrement d'idées qui rend les lettrés modernes sceptiques et vieillots.

A l'enfance des civilisations, les artistes étaient encore des purs et des sages. Naïvement, ils ont dit et chanté ce qu'ils ressentaient en eux-mêmes. Et puis, ils n'avaient pas tout l'attirail de nos procédés littéraires, de nos trucs d'atelier ; ils ne connaissaient pas non plus notre souci constant d'éviter la redite de ce qui tant de fois a été dit, notre recherche de l'étrange et du rare... Eux, ils exprimaient tout uniment leurs pensées telles qu'ils les cueillaient en leurs cœurs ingénus, toutes fraîches comme des fleurs qu'aucun rayon desséchant n'a encore brûlées.

C'est ainsi qu'au sein des arts et des littératures

antiques, comme au début de chaque résurrection littéraire, nous retrouvons le même charme pur d'impressions neuves et candides.

Ne nous y trompons point en effet, ces paroles ne sont vraies que pour les tout premiers écrivains de chaque littérature : Les auteurs des Védas, du Cantique des Cantiques, Homère — ou de chaque renaissance : Ronsard, Rousseau... (Et encore est-ce moins exact des derniers que des premiers). A quelque civilisation que nous nous adressions, si nous délaissons les protagonistes, nous retrouvons la même fadeur, le même rêve attirant et morbide d'une expression recherchée et d'un sentiment alambiqué.

Néanmoins, en ce qui concerne les littératures païennes, il faut classer parmi les protagonistes, ceux des écrivains venus tard qui ont pour la première fois (dans chaque peuple), salué la Beauté de la nature dépouillée de son voile mythologique.

Tel Théocrite pour les Grecs. « Dans le pur cristal de ses vers, dit F. Loliée, il reflétait le ciel et les rives, sans plus appeler à son aide les nymphes ni les dryades qu'avaient mises en fuite l'incrédulité des jours nouveaux. » (1)

(1) Toute cette page sur Théocrite est à citer : « Il s'était éloigné des grandes villes, autant que nos cités modernes emplies de poussière et de tumulte, pour goûter et rendre sensible l'attrait reposant des tapis de verdure, des sources jaillissantes, des horizons lumineux où se joue la fraicheur de l'air. A l'ombre des arbres, sous les frondaisons épaisses, ou sur le bord d'une onde murmurante il notait les chants des gardeurs de chèvres, et il en composait des tableaux d'une

Tel aussi l'auteur du Cantique des Cantiques, qui oublie le premier les grondements de tonnerre du Jaweh du Sinaï pour s'apercevoir du sourire des campagnes claires de Galilée.

Tel encore, Lucrèce qui a perdu de vue les dieux de la terre pour ne songer plus qu'à l'austère beauté des champs latins. Tels enfin les premiers poètes débarrassés de la pesante terreur qu'inspiraient la scolastique médiévale et la grâce chrétienne... (1).

Il semble qu'à chaque siècle fanatique (je ne dis pas religieux), le sentiment pur et spontané de la nature se brûle au contact d'une foi trop ardente et ne renaît qu'aux jours libres où l'homme se permet d'aimer en dehors de Dieu.

Qu'on veuille bien excuser cette digression, elle montre qu'à chaque aube comme à chaque renaissance, les mêmes mouvements de l'esprit se reproduisent :

Allègement d'un joug religieux (ou sacerdotal) : Amour spontané pour l'Univers : Sentiments frais et purement exprimés...

grâce et d'un prix infinis. C'est le modèle qu'on n'a jamais dépassé. Car, pour Théocrite, a dit Amiel, un paysage est un état d'âme, en même temps qu'un spectacle enchanteur. »

(1) Pour l'expression du sentiment de la nature au Moyen âge, voyez « Fable du dieu d'amour », « Florence et Blancheflor » et surtout le « lai de l'oiselet »...

Les poètes d'alors célèbrent ingénieusement la verdure les chants des doux petits oiseaux... ils aiment une nature florianesque comme je l'ai indiqué dans mon chapitre sur le sentiment de la nature au Moyen âge.

CHAPITRE V

L'EXPRESSION LITTÉRAIRE MODERNE

Quelle curieuse histoire que celle du sentiment moderne de la nature à travers ses expressions littéraires !

Si la littérature pouvait se passer de la nature, elle aurait atteint sa perfection aux XVIe et XVIIe siècles. Mais le classicisme a tué chez nous toute connaissance et tout amour de la nature vivante. Il s'est produit à cette époque dans notre art littéraire un phénomène analogue à celui qui avait marqué l'apogée de la grande peinture... Alors les maîtres considéraient le grand art comme uniquement réservé à la représentation du corps humain. Ils négligeaient le cadre naturel dans lequel l'homme se meut pour ne prêter attention qu'à l'image humaine elle-même, la plus noble, la plus belle, la plus digne... Ainsi de notre art littéraire classique : Les écrivains ne songeaient qu'à la peinture du cœur humain, de ses passions, de ses amours et de ses haines, et jamais ils n'eurent un mot de tendresse pour la nature... Chose étrange, on dirait la fibre cassée, l'homme devenu tout d'un

coup insensible au charme des aurores et des crépuscules, aux fêtes des rayons et des couleurs. Le peintre même de la nature, le bon La Fontaine ne semble pas avoir connu cet amour indicible, cette émotion poignante qui nous étreignent au spectacle d'un couchant automnal imprégné de mystique silence. Il décrit la nature, mais peut-on dire qu'il l'ait aimée? Sans doute, ce fut là une amitié et non un amour. Il ne met pas tout son cœur dans le commerce gracieux et charmant qu'il entretient avec elle, il ne la décore point des attributs féminins de tendresse et de vraie beauté... en un mot il n'est pas ému...

— Il a fallu subir les froides tragédies des pâles imitateurs de Racine avant d'arriver à notre grand Jean-Jacques. Le premier de son siècle, il sentit en son âme inquiète et rêveuse se développer une ardente affection pour ses montagnes boisées et son lac clair. « L'or des genêts et la pourpre des bruyères » lui touchaient le cœur. Le premier, il sut décrire en une prose libre la nature aimée, les grands bois familiers où frissonnaient les ailes épeurées, les petites rivières limpides qui descendaient en chantant des collines prochaines... Après tant d'années au cours desquelles l'homme n'avait pas su aimer la terre, ce fut une révélation ; car, pour ne plus se flétrir, était enfin éclose au fond du cœur humain la fleur divine d'un amour saint, tendre et passionné... depuis lui, nous avons tous, tant que nous sommes, nourri cet amour pour la Mère exquise dont les caresses aux

printemps tièdes berçaient nos âmes puériles en nous faisant pressentir l'autre amour, celui qui fait pleurer et souffrir à cause d'une femme.

Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, voilà les grands protagonistes de notre conception de la nature, les inspirateurs de la renaissance de nos sentiments pour Elle.

Ces précurseurs du romantisme (1) ont donc pour ainsi dire retrouvé la nature, et ce ne fut pas sans un certain émoi qu'ils s'aperçurent presque soudain de la présence d'une aussi pure et souriante divinité. Ce fut un effet naturel de la frivolité du siècle. Les âmes étaient lasses de ces œuvres d'art superficielles, froides, sans vie. La peinture parfaite de l'amour et du cœur féminin chez Racine avait suffi à enthousiasmer une époque, à satisfaire un idéal de vie (la vie factice de salons et de cours); mais bientôt, les œuvres similaires fatiguèrent par leur étalage de vie conventionnelle, leur résonnance de mots creux, enflés, déclamatoires, leurs continuels sentiments fades et mièvres. Assez de rois et de reines sur la scène et dans le roman ! Le goût littéraire allait se démocratiser aussi, et surtout allait revenir à l'étude du fond vivant et profond de tous les sentiments élevés, à l'amour sincère et fort, mais humble, au sentiment de la nature.

Jean-Jacques fut donc le prophète triomphant de

(1) On nous parle de Delille ! Delille est un descriptif ; mais il n'est jamais *ému*. Il ne sait pas ce que c'est que *d'aimer* la Nature.

cette aube fraîche. La passion de la nature l'inspire et l'emporte. Il exprime tout uniment sa sensation, son ravissement au contact de l'aimée. Peu de soucis extérieurs et vains viennent gâter chez lui la peinture de son émotion toute neuve. C'est son privilège d'avoir été le premier à chérir la nature en *amant* et non en ami. Il a le charme un peu naïf, mais si naturel et vrai des primitifs. Ni le maniérisme doucereux d'un âge plus vieillot, ni le scepticisme amer d'une génération désabusée ne viennent ternir son sentiment spontané et pur...

Il faut relire les pages exquises consacrées aux Charmettes, aux paysages suisses, ses récits d'excursion ou de voyage où l'expression adéquate de l'émotion ressentie se saisit sur le vif et se mêle d'une façon vivante, vraie en même temps que pittoresque, avec les détails de la vie matérielle.

Certainement Rousseau n'a guère connu des multiples aspects de la nature que les régions basses et montagneuses moyennes, les bords des lacs, les Charmettes enfin (1). Et encore n'a-t-il peut-être pas porté son amour au degré où ses successeurs romantisques atteignirent... Il ne reçut pas de la Nature les conseils. les avertissements, qu'au cours de leurs effusions amoureuses d'autres entendirent. Mais il connut les voix chuchotantes, les sourires parfumés, les caresses indéfinissa-

(1) Il ne parle de la région montagneuse supérieure qu'une fois, dans une lettre à Julie.

bles... et surtout il fut le premier : Cela restera sa gloire impérissable.

— Ici, pensons-nous, une remarque s'impose : Est-il possible en effet de ne pas être surpris de la coexistence nécessaire du sentiment de la nature avec les plus nobles aspirations de l'âme ?

... Les grecs possèdent l'amour de l'universelle beauté, et ils fondent un art et expriment des pensées qui ne seront jamais dépassées. — Dans l'ère moderne, le sentiment de la nature disparaît presque totalement au Moyen âge, et jamais période aussi rétrograde ne s'ouvrit pour la pensée, jamais les soucis du superficiel, du factice, de l'irréel ne hantèrent tant les âmes. — A partir de la fin du XIII[e] siècle le sentiment de la nature, réapparaît et l'on voit toute une civilisation nouvelle, une éclosion d'art, une science extraordinairement audacieuse et forte venir à sa suite...

Y a-t-il concomitance ou corrélation ?

Voyons Rousseau : Avant lui le cœur semblait uniquement frivole et préoccupé de plaisirs factices, l'esprit paraissait encore en adolescence, à cette époque de jeux, de gaieté franche, sans souci profond, ni connaissance des choses redoutables, des angoisses de l'amour et de la mort... Et son grand contemporain, Voltaire lui-même, avec toute sa grâce, son esprit, son génie... son œuvre paraît superficielle comparée à celle du grand Jean-Jacques. Il n'a rien de cette chaleur de cœur, de cette ferveur enthousiaste qui ont fait du maître genevois une idole pour tout un peuple et lui ont

assuré une influence mille fois plus profonde et plus durable que celle d'Arouet.

Mais Rousseau a la compréhension de la nature, et n'est-ce pas ce retour même aux sentiments qui touchent aux plus forts et aux plus vivaces de notre cœur qui lui donne le souci sacré des plus angoissants et sérieux problèmes de notre destinée? N'est-ce pas parce qu'il est retourné lui-même au culte de la Nature — inspiratrice du beau et du bien — qu'il prêche ces idées si saines, si pratiques, cet abandon de la vie conventionnelle des salons, cette haine du maquillé et de la comédie!

Tout se tient, tout se relie... Les grandes pensées viennent du cœur, a-t-on dit...

Alors toute cette noblesse, toute cette tristesse, toutes ces envolées généreuses et saines, tout cela ne peut venir que d'une sensibilité remuée et vivement émue déjà par son contact avec la Nature...

Il semble donc qu'il y ait bien plutôt dépendance que simple coexistence entre les deux phénomènes...

. . . .

Chateaubriand et B. de Saint-Pierre, n'ont déjà plus la toute première fraîcheur d'émotion, ni le procédé si pittoresque et vrai dans l'expression de leurs sentiments et dans la peinture des choses vivantes...

Oh certes, ils sont encore loin des mièvreries et des superfétations qu'une littérature décomposée inventera plus tard. Leur amour, encore jeune et

sain, s'exprime purement et s'est retrempé du reste à des sources neuves : Les premiers, ils ont connu et peint la Nature des pays étranges, des terres vierges, inexplorées ; et c'est leur charme le plus singulier d'avoir les premiers essayé de nous faire respirer le parfum des fleurs inconnues... Ce sont les ancêtres de Loti. Chateaubriand plus spécialement peut être considéré, pour ses peintures de la nature d'Orient, comme l'ancêtre de France, de Flaubert, de Louyss... etc, etc.



Chose étrange, leurs successeurs tombèrent très vite dans l'affectation, le sentimental, le mièvre...

Il semble que cet amour encore tout jeune eut dût magnifiquement éclore en développements infinis, s'épanouir en œuvres radieuses où toutes les ardeurs, les plus ferventes promesses, les plus douces caresses, seraient chantées...

Hélas, le souffle manque, l'inspiration baisse, les sentiments des poètes tournent à la fadeur et au sucré, tandis que toujours l'Adorable est là, souriante, féconde, forte... et l'on dirait qu'ils ne voient pas son corps riche et puissant vivre si près d'eux...

C'est qu'à cet amour trop jeune encore a manqué le baptême des larmes, la rénovation par la douleur.

Nul plus que nous, certes, ne répudie le culte de la souffrance. Nous ne pensons point que ce soit

une loi profonde de notre destinée de ne pouvoir devenir plus haute et compréhensive des grandes choses que par la douleur. Mais il ne faut rien exagérer et il est probable que dans l'état actuel de notre humanité, la douleur est encore un facteur nécessaire du progrès, ce qui n'empêche nullement de penser que ce progrès peut être autrement amené et de lutter contre la douleur de toutes nos énergies viriles, de la déclarer la grande ennemie, de tout faire pour hâter l'approche du jour à venir où l'être n'aura plus besoin de son aiguillon pour avancer dans la voie des destinées agrandies...

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
« Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

répète-t-on toujours... hélas, c'est vrai, il faut le dire, mais il faut dire aussi à voix haute, sous peine d'abdication absolue, il faut dire : C'est *malheureusement* vrai ! Mais que tout ce qu'il y a de généreux en nous s'emploie à ce qu'un jour ce ne soit *plus jamais vrai*.

En regardant derrière nous, nous voyons cependant que la loi constante de tout amour est de n'être vraiment très conscient et très haut qu'après avoir été méconnu, persécuté et malheureux...

Larmes fécondes qui faites les grandes amours, vous n'avez pas manqué aussi d'être répandues par nos pères, alors qu'ils ne savaient pas encore où trouver la paix et la consolation divines !

En effet, à l'époque dont nous parlons, l'humanité venait de subir quelques atroces convulsions :

La Révolution française et les guerres de l'Empire avaient saigné la race à la tête et aux membres. Trop longtemps la terreur avait été le sentiment dominant et avait étouffé toute autre préoccupation désintéressée. Le sol s'était rougi de sang, les canons avec les fourgons avaient passé sur le corps de la Déesse et souillé ses robes vertes, blanches et bleues brodées de fleurs somptueuses... Des voiles de poussière et de fumée nous avaient dérobé son front pur couronné de diamants stellaires.

Tout était désorganisé, la société civile, comme l'enchaînement des pensées et les routes de la logique. Revenait-on à la barbarie, et la force allait-elle primer le droit? Tout était-il donc subordonné à la jouissance immédiate des plaisirs tangibles et l'idéal était-il prématurément mort? La philosophie ne parvenait point à donner une réponse satisfaisante à ces questions douloureuses. Et pourtant, elle s'était aventurée peu auparavant jusqu'aux dernières limites des sphères connaissables. « Les penseurs, dit Fr. Loliée, plongèrent d'un tel vol dans les régions abstraités pour redescendre à des profondeurs où n'était pas parvenue la raison humaine depuis dix-huit cents années, que n'ayant pu saisir l'insaisissable mystère, ils revinrent de toutes leurs recherches, étourdis de vertige et pleins de lassitude. » La religion non plus ne donnait point les fruits de souveraine paix intérieure qu'on attendait d'elle. Après les sarcasmes rieurs du XVIIIe siècle, après la religion naturelle de Rousseau, un scepticisme maladif pénétrait les couches

profondes du peuple. Le doute ne s'élevait pas encore à la sérénité athénienne d'un A. France, la religion de la Pitié n'avait pas encore trouvé son Tolstoï, celle de la Beauté son Ruskin ni celle de la Science son Zola. Alors, comme dit Taine, « dans cet abatis universel de dogmes... parmi les désirs excessifs et les dégoùts prématurés... ce grand cœur de l'homme moderne tourmenté par le besoin et l'impuissance d'adorer ne trouve la beauté parfaite et consolante que dans la nature infinie. »

Nous ne pouvons mieux peindre le mouvement qui se produisit alors qu'en continuant la citation de Taine : « Il (l'homme) a trop senti et trop jugé, trop espéré et trop détruit. Il revient à elle après tant de courses, il la trouve jeune et souriante comme aux premiers jours ; il se trouble et en même temps se ranime à son contact et sous son souffle ; il tend les bras vers elle et sa vieille âme endolorie par tant d'efforts et d'expériences reprend la santé et le courage par l'attouchement de la mère qui l'a portée. »

Il reprend courage, oui, mais conserve au fond de son cœur désabusé, je ne sais quel levain de scepticisme découragé et d'amertume blasphématoire. Il lui faut une initiation nouvelle pour revenir lentement à la paix des fleurs, à la joie des forêts... et toute une bataille se livre entre les cris de révolte, la mélancolie farouche et l'attrait d'un bonheur calme.

Tel fut le mouvement romantique.

Le romantisme est né avec ses chantres passionnés

de la nature et ses héros incompris... Voici l'âge des Lamartine, Musset, Gœthe, V. Hugo, Byron (1).

Et ne disons pas, comme on l'a fait trop souvent, que jamais la nature ne fut mieux aimée qu'à cette époque. Non, car nous sommes encore trop près des secousses et des chagrins de cœur ; l'amour pour la nature se ressent encore des douleurs qui ont menacé son existence...

Que notre constante comparaison de cet amour particulier avec l'amour au sens ordinaire du mot nous serve ici une fois de plus : Je relis une œuvre du temps, la *Confession d'un enfant du siècle*, par exemple, et je suis surpris de la ressemblance de l'amour de Musset pour G. Sand avec l'amour des poètes pour la nature à ce moment de notre littérature. Il semble que le cœur est lassé, non d'aimer, mais d'aimer d'une façon continue. L'amour procède par élans splendides où l'être se donne profondément et tout entier, mais l'instant d'après je ne sais quel poison latent vient corrompre la plus sincère et radieuse tendresse... Des minutes exquises, des envolées splendides, puis des scènes de larmes, des orages, des doutes... N'en est-il pas ainsi de toute l'expression lyrique romantique du sentiment de la nature ?

« Ce grand cœur malheureux de l'homme moderne » se plonge dans la nature, s'y vivifie une seconde, et après ces minutes pures, se reprend à douter, à gémir, à pleurer, à se révolter...

(1) Chateaubriand fut un vrai romantique... De même le romantisme français retarda sur le romantisme allemand.

Qu'on relise Faust, qu'on relise Hugo, Byron, Musset, A. de Vigny et Lamartine lui-même, qui cache les mêmes angoisses sous des dehors doucereux, et l'on verra combien le roman de l'homme avec la nature en est à sa phase d'orages sombres mêlés d'éclaircies pures (1).

Les causes sont faciles à démêler : Le romantisme ne pouvait se reposer dans le commerce d'un amour tranquille, parce qu'il luttait et souffrait encore pour la conquête des libertés modernes... C'est à peine si les âges précédents avaient reconnu la liberté de penser, il fallait maintenant revendiquer la liberté d'aimer. Et comment voudrait-on qu'une passion ainsi traversée de luttes et de persécutions put être calme et sereine ?



Un tel état de fiévreuse exaltation ne peut longtemps durer. Le romantisme, en tant que parti militant, s'évanouit après ses victoires...

L'homme va-t-il enfin pouvoir se donner entiè-

(1) De là la recherche dans les peintures romantiques du sombre, du fantastique, du pittoresque presque irréel : Les orages, les grands rochers, les vastes forêts obscures. Le romantique recherche le sublime dans la nature, ou bien encore le très doux, le joli, presque le mièvre. Il ne sait pas tenir le milieu ni s'affectionner aux paysages *vrais*, d'une beauté ordinaire. Et puis le romantique ne voit guere qu'un ensemble, il n'étudie point les détails, le sens caché et sublime des plus petites choses dont l'ensemble crée la merveilleuse beauté de l'Univers. De même, le romantique s'attache plutôt à la peinture de la femme en général et ne crée guère de caractères féminins bien définis.

rement à l'amour profond qui l'enveloppe depuis les premières aurores du monde ?

Des préoccupations nouvelles viennent encore bouleverser bien des âmes :

Les uns, inconscients de leurs propres trahisons, accusent la Nature de ne les point aimer vraiment. Se souvenant des douleurs subies, ils se croient abandonnés par la Nature aux heures difficiles. Au lieu de se réchauffer au contact du cœur universel dont la chaude pulsation ranime les plus faibles, ils ont senti je ne sais quelle froideur mortelle les pénétrer jusqu'à la moelle. D'eux mêmes ils se sont appelés les *froids*, les parnassiens : Ils prétendent ciseler en leur style les plus ardentes et magiques beautés de la vie sans cependant être émus eux-mêmes à leur contact.

C'était une gageure à laquelle ils sont bien rarement arrivés. Malgré eux le plus souvent, quelque chose transparaît de leur émotion... Nous ne pouvons croire en effet, qu'il soit possible à l'homme de représenter fidèlement ou de créer par ses propres ressources la moindre parcelle de beauté sans qu'auparavant il ait cru en cette beauté et l'ait vraiment aimée. Tout amour ne répudie-t-il pas la froideur et l'attitude indifférente ? Si vraiment ces poètes n'aimaient pas la nature, pourquoi tentèrent-ils de nous la rendre plus présente et de la glorifier dans leurs œuvres ? C'est donc probablement ici pure affectation.

Cependant, il faut dire à leur décharge que cette prétention à l'indifférence qui s'alliait avec un goût

sincère du beau, fut sans doute provoquée par un louable souci de réaction contre les niaiseries d'une autre école littéraire :

Ici, en effet, la succession romantique n'est acceptée qu'en ses parties les plus outrées et les plus bizarres.

Sous le nom de symbolistes, des poètes crurent à une nouvelle possibilité d'interprétation de la nature. Se servant pour leurs poèmes des licences les plus révolutionnaires et contraires au sens commun, ils tentèrent de traduire leurs impressions en les déformant...

... Perpétuels évocateurs de spectacles non encore décrits par eux mêmes, sans cesse occupés de transposer pour un sens les sensations perçues par un autre sens, les adeptes du galimatias et de l'hiéroglyphe tombèrent vite dans l'absurde et le ridicule.

Assurément non, la nature vraie, dont le caractère dominant est la sincérité jusque dans sa brutalité, non, la nature n'a jamais inspiré ces pages de rébus ni ces peintures faites de taches multicolores... Ici la profondeur consciente, la maturité d'esprit manquaient...

Cet art puéril eut, malgré tout. quelques bons effets : Par opposition à ses étrangetés irréelles, il a remené les esprits au souci de l'exactitude.

Et puis il a fait comprendre aussi — par sa recherche obstinée du rare — combien la Nature cache d'aspects imprévus, de nuances précieuses et multiples pour lesquelles il ne suffit pas d'un re-

gard hâtif, ni d'une description sincère, mais qui réclament une laborieuse étude et une longue initiation amoureuse.

Une cause qui contribua à éloigner les âmes du sentiment de la nature, ce fut la préoccupation positiviste et scientifique qui domina toute la fin du dix-neuvième siècle. Or, nous l'avons vu, le savant ne sait pas aimer la nature comme le poète. Les goûts et tendances scientifiques appliqués aux arts portèrent nombre d'écrivains à négliger le spectacle extérieur des choses et du monde — que les vrais savants scrutaient le plus profondément — pour donner toute leur mesure dans les investigations d'ordre psychologique. Dans leurs romans, dans leurs vers, la nature n'apparaît que comme une broderie autour de l'œuvre principale, comme une petite dentelle négligeable et non étudiée ; toute la force de l'artiste s'emploie à démontrer les plus petits ravages des complications sentimentales, à éclaircir les trames les plus serrées des pensées successives d'une âme (Roman psychologique).

Mais bientôt, si rigoureuses que fussent ces études elles ne contentèrent plus les esprits avides de notions parfaitement exactes. Des écrivains estimèrent que la représentation intégrale et scientique, la transposition des méthodes du savant dans le domaine de l'artiste ne devaient pas seulement s'appliquer au monde de l'âme mais à l'ensemble des choses, à l'univers tout entier : Le *naturalisme* ne doit pas être pris pour l'école artistique la plus éprise de la nature.

Sa conception théorique, comme son nom, provient de la préoccupation dominante chez ses fondateurs de traduire et de peindre *tout ce qui est, comme cela est.*

Certainement, les naturalistes s'attardèrent passionnément à la nature et crurent aux énergies fécondes du monde vivant. Mais la tendance positiviste de leur philosophie les empêcha *en principe* de s'enthousiasmer au spectable du beau, de rechercher ou de cultiver en leurs œuvres la peinture d'un idéal, fait si l'on veut de réalité, mais perfectionné, choisi, embelli toujours davantage par le libre exercice de l'esprit et du cœur humains. Ils considèrent toujours plus particulièrement la matière sans souci des idéalités hautes qui la recouvre comme d'un vernis intangible...

En fait, le naturalisme aboutit à la peinture de phénomènes pathologiques, d'individualités et de caractères outrés, rares... et en ce qui concerne la nature, il oublie constamment ses propres règles théoriques. Ceci est fort naturel ; car il est impossible de peindre sans enthousiasme et de copier avec sang-froid la Beauté.

La preuve de ce que nous avançons réside dans toutes les œuvres des écrivains de cette école, mais il n'y en a peut-être pas de plus éclatante qu'en ces pages magnifiques que Zola — le chef d'école — consacre à la description de ce jardin irréel et enchanté (encore une dérogation à son principe) dans « *La Faute de l'abbé Mouret* » : Il faudrait citer toute cette page où l'auteur glorifie merveilleuse-

ment les roses du jardin : « C'était une floraison folle, amoureuse, pleine de rires rouges, de rires roses, de rires blancs... Il y avait là des roses jaunes effeuillant des peaux dorées de filles barbares, des roses paille, des roses citron, des roses couleur de soleil, toutes les nuances des nuques ambrées par les cieux ardents... Les roses avaient leurs façons d'aimer. Les unes ne consentaient qu'à entre-bâiller leur bouton, très timides, le cœur rougissant, pendant que d'autres, le corset délacé, pantelantes, grandes ouvertes, semblaient chiffonnées, folles de leur corps au point d'en mourir... Les roses en bouton serraient leurs feuilles, ne livraient encore que le soupir vague de leur virginité. » Ces comparaisons qui remplissent la page, entre le port, la couleur, l'épanouissement des roses et l'allure, le teint, l'éclosion de la femme ne relèvent elles pas du domaine idéaliste plus que du pur naturalisme positiviste ?

Et où trouver autre part pareille foi en la voix conseillère de la Nature toute puissante : « C'était le jardin qui avait voulu la faute... Maintenant il était le tentateur dont toutes les voix enseignaient l'amour. Du parterre arrivaient des odeurs de fleurs pâmées, un long chuchotement qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes ; et jamais les sollicitations des héliotropes n'avaient eu une ardeur plus sensuelle ». Je ne sais si l'on peut mieux aimer la Vie fervente et belle qui fleurit et s'adore autour de nous...

Non vraiment, le naturalisme n'est point con-

damnable (exception faite de sa théorie non pratiquée) s'il a su exprimer ainsi la voix des choses.



Comment appellerons-nous donc les écrivains d'écoles littéraires différentes qui surent donner une aussi magnifique impression de leur amour ? Sans nous préoccuper davantage des classifications ordinaires puisqu'aussi bien elles ne sont point très justes appliquées au sentiment de la nature, signalons les écrivains selon leurs affinités particulières et respectives avec le sujet qui nous occupe.

Ceux qu'on pourrait appeler idéo-réalistes, parce que — quelque soit leur nuance littéraire — ils ont su peindre la nature réelle et embellie, non selon leur idéal fragmentaire, mais selon l'idéal même de la nature (1), ceux-là peuvent se subdiviser (les prétendus naturalistes et les symbolistes étant déjà étudiés) en paysagistes proprement dits et en exotiques.

(1) Une explication brève est nécessaire ici : L'idéal, avons-nous essayé de démontrer plus haut, est fait des qualités belles et prédominantes des réalités multiples, qualités réunies en une seule réalité : l'œuvre d'art. Ainsi, l'idéal vrai ne sera pas l'idéal de tel ou tel, mais celui à la création duquel aura contribué la plus grande quantité possible d'observations de qualités belles prises aux multiples réalités vues. Par là, l'idéal vrai sera progressif, et au point de vue de la nature, il sera une nature... la plus belle possible, conçue selon le plan qu'elle a déjà suivi, semble-t-il, pour posséder la beauté dont elle jouit présentement.

Les premiers sont innombrables : tous ceux qui peignirent en amoureux fidèles la nature de leur canton natal et les beautés particulières qui avaient frappé précocement leurs jeunes cœurs, tous, à un degré quelconque, sont des paysagistes.

Ne pouvant parler de tous, il faut bien en examiner un plus particulièrement en ayant soin de dire que, degré de virtuosité et aspects particuliers des contrées natales mis à part, ce qui sera vrai du maître le sera des disciples, des égaux, des supérieurs.

Il serait certainement excessif de dire qu'André Theuriet est le plus puissant romancier contemporain ; mais en ce qui concerne ses peintures de paysage, il n'a certainement pas été surpassé. Nul plus que lui n'a eu le sentiment de la peinture littéraire de la nature, disons si l'on veut, de la nature spéciale à la Haute-Marne... Les combes fraîches des forêts vivantes, les coins d'ombre parfumée, les nuées matinales cédant aux caresses du soleil, toute la gamme des tons verts, des tons bleus du pays natal, tout cela est profondément aimé et parfaitement peint... Et dans ses livres l'air salubre des vraies campagnes circule à flots...

On a dit de cette littérature et de celles des auteurs similaires (Bazin, Pouvillon, etc., etc.) qu'elle était blanche, c'est-à-dire un peu fade. Je ne dis pas des caractères, ni de l'action... mais au point de vue de la peinture du paysage, je demande ce que signifie ce mot de blanche ? Veut-on dire par là qu'ils ont peint une nature mièvre et alan-

guie ? Ce serait une erreur, car nulle description ne saurait respirer un air plus pur, un amour plus franc du travail et de la beauté vigoureuse et saine... Mais, je pense, cette dédaigneuse appellation vient plutôt de la comparaison que l'on fait de ces peintures d'une nature tranquille et pure avec celles, plus ardentes, d'une nature plus exubérante ou passionnée : Je comparerai par exemple le sentiment de la nature tel qu'il est traduit chez Theuriet ou chez Bazin avec celui qui anime telle ou telle œuvre d'un auteur étranger... G. d'Annunzio si l'on veut. Ah certes, chez ce dernier, il y a plus de flamme, plus de couleur, plus de passion, c'est indéniable. Mais quoi ? n'est-ce pas précisément ce qui différencie la nature italienne de la nature champenoise ou lorraine ? Pour la première on pourrait à très peu près redire ce que nous disions de la nature suisse-allemande ; avec de la majesté en moins (absence de hautes somnités et de glaces éternelles), c'est un peu cela : aspects riants, fraîcheur des replis verdoyants ; pays arrosé où par conséquent s'étalent toutes les nuances des verts innombrables ; un ciel vaporeux qui se colore des teintes les plus délicates et les plus subtiles... Les contours s'amollissent, les rayons s'égarent, c'est une profusion de couleurs tendres et de plans estompés...

Et pour la seconde, il nous serait également possible de redire à très peu près ce que nous disions de la nature gréco-latine : Lignes sévères de l'horizon, sérénité parfaite du ciel latin, paysage un

peu gris, parfums forts, inexorable lumière, chaleur ardente, mélodie des rires bleus de la mer... ensemble sensuel et passionné.

Et n'est-ce point chacune de ces natures qui d'abord a façonné à sa ressemblance l'âme de l'écrivain issu d'elle et qui se retrouve telle en leurs œuvres ?

Et donc, ne voit-on pas qu'accorder le prix à tel de ces écrivains serait très peu proclamer sa supériorité et beaucoup donner la première place à une contrée plutôt qu'à l'autre ? Et ceci n'est-il pas absurde ? Car enfin chaque terre, comme chaque race a ses défauts, ses avantages, ses beautés propres, lesquelles d'ailleurs ne sont parfaitement goûtées que par l'enfant du pays même.

Il ne nous reste plus qu'à parler brièvement d'une classe d'écrivains qui ont porté leur talent à la peinture de la nature exotique. Leur maître à tous est sans nul doute Loti.

Il faut évidemment être doué d'une âme spéciale, non seulement pour goûter les âmes diverses de ces natures étranges, mais surtout pour les évoquer fidèlement ! C'est un prodige. Ceux-même qui ont parcouru les contrées décrites par Loti disent qu'en relisant ses livres, ils croient se retrouver encore là-bas, respirer encore le parfum des fleurs indigènes... Ils éprouvent cette sensation indistincte, mais forte du *déjà vu*, cette émotion indéfinissable éprouvée à chaque premier contact avec une nature nouvelle...

Sans que la peinture des natures exotiques fas-

sent précisément l'objet de leurs œuvres, d'autres écrivains — en des livres d'érudition, de reconstitution archéologique, etc., etc., — ont été amenés à conduire leurs scènes romanesques en pays étrangers... A. France dans *Thaïs*, P. Louyss dans *Aphrodite*, G. Flaubert dans *Salambô*... et on pourrait ajouter — quoi qu'il s'agisse d'une traduction, Sienkiewicz dans *Quo Vadis*... (je ne cite que les œuvres hors pair. . qui toutes ont suscité des imitations innombrables).

Leurs qualités communes ont été de faire revivre en même temps des époques et des civilisations disparues, et les aspects d'une nature encore existante il est vrai, mais peut-être modifiée sensiblement depuis les âges antiques, et à laquelle en tout cas, le génie des races mortes prêtait un charme étrange...



A l'étranger, des personnalités fortes ont chanté de même la nature éternelle selon leurs aptitudes et leurs prédispositions. Il y a partout, comme chez nous, différentes écoles littéraires, et en somme, ce que nous avons énoncé tout au long pour nos écrivains est en grande partie vrai des leurs. Plus que jamais, en effet, les civilisations semblables ont mêlé les peuples, échangé les idées, les sentiments, les principes, les méthodes d'art... et, si, avec l'analogie probable de catégories que nous venons

d'exprimer, nous tenons compte des amours particulières à chaque race (voir notre seconde partie), nous pourrons nous faire une idée très approchée de leurs façons d'exprimer ce qu'ils ressentent de plus en plus comme nous (1).

Chacun de leurs artistes tente de peindre de son mieux la nature ambiante et de chanter efficacement son amour pour elle. En se reportant à nos pages sur le sentiment de la nature chez les Slaves, chez les Germains, chez les Anglais, etc., le lecteur n'aura qu'à songer aux grands artistes de ces races et à se dire que ce sont eux mieux que personne qui ont su exprimer les sentiments généraux des mentalités ambiantes. Assurément des divergences de manière les distinguent, mais encore une fois, l'étude comparée de tous ces genres dans tous les pays et pour tous les arts nous entraînerait beaucoup trop loin. Et, du reste, telle est l'hégémonie qu'exerce notre art, surtout notre littérature, que nous voyons de plus en plus se grouper naturellement avec l'une de nos différentes écoles chaque grand artiste étranger, chacun selon ses goûts, ses manières de juger et de traduire le beau.

Citons cependant quelques noms : Les Browning, Longfellow, Ruskin, Wordsworth, Schelley

(1) Il y a de moins en moins d'écoles d'art nationales. Tout se groupe, se relie pour créer de grands courants d'idées humaines. (Voyez, pour la littérature, les conclusions que présente Fr. Loliée à la fin de son « Histoire des Littératures comparées » — et pour la peinture, l'article de P. Gsell sur « la faillite du nationalisme dans les Beaux-Arts » (*Revue des Revues*, 1er mai 1904).

ont chanté en anglais la nature de leurs pays (Voyez l'école anglaise des lakistes, des préraphaélistes qui ont si bien su peindre la grâce verte, rose et blonde des pays frais, les lacs clairs de l'Écosse, la Suisse du nord de l'Europe. En Allemagne un seul nom résume tout le génie pictural de la race, c'est celui de Gœthe : Hors de la mentalité hindoue et sauf peut-être Spinoza, il n'y a pas eu d'âme humaine qui ait possédé à un pareil degré le sentiment de la nature. Véritablement, lui, il a compris toutes les voix, subi tous les charmes, adoré tous les reflets de l'Ensorceleuse. Il est païen s'il n'est panthéiste, et n'est-il pas les deux à la fois ? Voyez comme il sent passer en lui et comme il sait faire passer en ses œuvres, le souffle de vie ardente qui coule dans les veines immortelles de la Nature, et comme il regrette de n'être plus aux jours où nos ancêtres la saluaient à chaque aurore en la personne de la Victorieuse sortie pure et nue des vagues et l'écoutaient chanter par la voix des nymphes langoureuses auprès des sources intactes ! On se dirait presque en présence des Védas tant la race allemande est prédisposée au panthéisme.

De même l'âme slave, avec ses rêves et sa langueur passionnée, vibre toute sous son apparente froideur et inspire un Tourguéneff dans ses admirables descriptions des vastes plaines blanches, des bois infinis du steppe...

CHAPITRE VI

LES DIFFICULTÉS D'EXPRESSION

Oh, pouvoir la traduire véritablement cette Nature dont le frémissement de vie émeut et enchante l'artiste comme le froissement de robe de Celle qu'il aime! N'est-ce pas là le vœu secret de tous ceux qui, par la plume ou le pinceau, tentent d'en reproduire les traits immortels? Et combien peu arrivent à faire œuvre durable et belle!

Mais, chose étrange, ce sont ceux-là mêmes dont le génie a le mieux rendu la beauté naturelle qui se plaignent le plus de leur pauvreté de moyens!

Et en effet, si nous y songeons, que de difficultés! Recréer la vie! Par quels verbes, par quelles couleurs y atteindre? Ce ne sont que les esprits superficiels, incompréhensifs de la multiplicité des aspects et des effets qui croient la tâche facile. Au contraire, ceux qui savent voir les détails infinis et les beautés fragmentaires innombrables cachés sous l'ensemble, ceux qui se rendent compte de l'exactitude d'un tableau et des caractères nécessaires à la vraie beauté d'une description, ce sont ceux-là qui s'efforcent, qui luttent qui se consu-

ment en travaux jamais suffisants pour l'insatiable créateur.

C'est Flaubert se relevant la nuit pour changer une épithète, modifier un mot. C'est tel autre (1) qui écrit une lettre navrée à un ami pour lui dire qu'il y a de l'autre côté de la route, en face de son habitation de campagne, une borne de pierre encadrée de quelques plantes frêles en fleurs... et cette borne au soleil produit une ombre conique entourée d'une certaine pénombre où jouent, dansent et bourdonnent des mouches, des insectes aux brillantes élytres... l'auteur de la lettre se désole en affirmant qu'il s'est buté là : Il ne peut pas *rendre* cet ensemble, la vie de ce petit coin de monde, il ne peut pas, il ne peut pas...

Ce sont là des exemples, mais quel peintre, quel poète, quel artiste un peu soucieux de son art nous contredira ? Que de fois le pinceau ou la plume tombe de la main lassée, et la pensée découragée se prend à désespérer de la réussite, se prend à douter même de l'*à peu près* auquel il semble qu'on ne peut arriver. .

Certes, il est très commode de dire : Observez, scrutez, copiez et recopiez, choisissez d'ici, de là, faites votre œuvre patiemment, etc., etc. Ce sont là conseils qui en demandent d'autres : Comment bien observer, bien copier ? Et ne voit-on pas journellement des artistes doués « enlever » et créer en peu de jours une œuvre belle, alors que

(1) Guy de Maupassant, si je ne me trompe.

d'autres auront peiné, essayé, recommencé cent fois pendant des années pour ne pas réussir. Ainsi, nous ne donnons ici aucun conseil, ni ne voulons offrir nos bons offices. D'ailleurs disons comme Taine, « qu'après tout, en fait de préceptes, on n'en a encore trouvé que deux ; le premier qui conseille de naître avec du génie,... le second qui conseille de travailler beaucoup. »

Cependant il est une condition absolument nécessaire à toute bonne et riche représentation de beauté naturelle, c'est le goût, le sens, l'amour de cette beauté même...

Et n'ayons aucune crainte, l'émotion qui fait trembler la plume ou le pinceau entre nos mains, n'est point destructive de l'œuvre d'art achevée... Au contraire, quel artiste ne s'est plaint de ne plus sentir ce fourmillement de la main qui au début d'une œuvre voudrait à la fois indiquer trop de traits, créer trop de pensées ? L'âge a ralenti cette ardeur de vie tumultueuse, et l'ouvrier s'en désole, car après les premières ébauches, il lui était si facile de reprendre le travail, de corriger les tremblements qui avaient été causés par trop de vie et trop d'amour.

CHAPITRE VII

L'EXPRESSION FUTURE DU SENTIMENT DE LA NATURE

Certes non, il ne faut jamais se plaindre de la trop aimer, la Nature infinie, de même qu'il ne faut jamais désespérer de voir son idéal réalisé. Ce sont là les marques des grandes âmes. Et tant d'autres n'ont ni le goût, ni le sens du beau parce que des ambitions vulgaires étouffent en eux tout autre sentiment pur.

Les difficultés sont innombrables, et des jeunes gens non simplistes se sont plu à les compliquer encore. Le souci de peindre les couleurs et les formes telles qu'elles sont leur paraissait vulgaire et médiocre. Il leur fallait des mots rares, des images précieuses... Ils inventèrent la transposition des sensations... Les sons furent exprimés par des couleurs, les couleurs par des formes... Ce sont là phénomènes qui appartiennent plutôt à la pathologie psychologique qu'à la saine littérature, et à part quelques heureuses trouvailles d'images évocatoires, ces velléités étaient stupides, car la Nature

ne pardonne point à qui la travestit ; et qui donc a déjà réussi à *tout* exprimer de sa vivante beauté pour qu'on en soit réduit à la maquiller ?

Mais, peut-être ces aspirations révélaient-elles le désir confus d'un art nouveau ?

Notre monde moderne se transforme, le champ de nos investigations s'est formidablement accru et les vieilles paraboles ne correspondent plus à notre sens de la vie et de la beauté. Notre sentimentalité est aussi aiguë que celle de nos aînés et notre imagination aussi étendue, mais à vrai dire les chants et les images d'antan ne les satisfont plus ; nous les savons par cœur...

Ah ! qui chez nous viendra prêcher d'une voix autorisée le retour aux sources, la renaissance du culte de la Nature ? Elle seule peut rafraîchir notre inspiration et commander des œuvres fortes.

Nous éprouvons de vives craintes à voir les jeunes s'éloigner d'Elle... Nous l'avons vu, leur art en deviendra de plus en plus factice, conventionnel, faux... Où est donc l'apôtre qui dégagera par son verbe le sens du Rythme universel et glorifiera notre indéfectible aspiration vers le Beau ?

« Il faut avoir pour donner ».

Si ces considérations paraissent fondées, nous permettra-t-on de dire ici notre rêve ? Nous rêvons une expression littéraire du sentiment de la Nature qui soit en quelque manière picturale, c'est-à-dire qui réunisse par ses moyens les effets d'une peinture et d'une poésie, qui fournisse à nos âmes dégoûtées des images fausses la sensation d'une

chose vue... En certaines pages, le naturalisme d'un Zola, le paysagisme d'un Theuriet, l'idéo-réalisme d'un G. d'Annunzio ont presque atteint à cette hauteur. Et n'est-ce pas le but le plus excellent que puisse se proposer l'œuvre d'art appliquée à la création de la Beauté ? Ce n'est pas au lecteur à interpréter, à soulever le voile qui cache le beau naturel dans l'art. Il faudrait que, par la magie du stylet, le choix du verbe, apparut à toute âme la triomphante et vivante image de la Beauté, non seulement évoquée, mais présente.

CHAPITRE VIII

SCORIES

Parlant quelque part de la Nature, Renan dit : « On n'y trouve pas une faute de dessein. C'est nous, dit-on, qui y mettons cette eurythmie. Comment se fait-il alors que l'homme gâte si souvent la nature ? Le monde est beau jusqu'à ce que l'homme y touche. Le ridicule, les gaucheries, le mauvais goût, les fausses couleurs, les crudités, les laideurs, les saletés commencent avec l'apparition de l'homme dans ce paradis auparavant immaculé ».

Ces lignes seraient vraies, appliquées aux œuvres fades et doucereuses de certains poètes... Comment se fait-il donc que l'émotion ressentie au spectacle du Monde vibrant de vie ait jamais pu dégénérer en sentimentalité mièvre et puérile ? Cela s'est trop souvent vu cependant : Que de poètes n'ont vu que la douceur langoureuse de soirs trop quiets et la limpidité trop ingénue des lacs où se mirent les lis trop candides !

Il ne serait peut-être pas nécessaire d'insister sur ces petites émotions molles que tout esprit

viril condamne et qui sont dues au relâchement des forces raisonnables de l'esprit, si tant d'écrivains distingués par ailleurs ne s'en faisaient une arme pour combattre le sentiment de la nature en général et le vouer au ridicule...

La conception de la nature qui consisterait à en subir passivement les charmes les moins violents, à en analyser les avantages tout matériels d'une façon fausse (comme l'idée de Bernardin de Saint-Pierre sur les côtes de melon) serait en effet fort condamnable. L'esprit trop disposé au *joli* ne tient plus compte du *beau*. Le cœur s'affadit par la continuelle dispersion de ses émotions en petites impressions vagues, futiles et sottes.

Oui certes, c'est cet amour alangui de commis-coiffeurs en mal de romances qui mérite les accusations portées contre le vrai sentiment de la nature, c'est lui qui mène aux aspirations vagues, aux contemplations béates et indéfinies, aux rêveries sans fin, aux satisfactions égoïstes et non aux transports vrais d'une âme ravie en face de la Beauté parfaite, non aux joies pures ni aux énergies fécondes qui en découlent.



La pensée de Renan citée plus haut est encore fort juste si nous considérons les œuvres parallèles de l'homme et de la nature : Un jardin, un arbre taillé, une fontaine artificielle, etc., etc.

Que de fois nos œuvres viennent gâter la nature !

De même nos villes, nos égouts, nos quais, nos chemins de fer, nos routes, nos affiches-réclames...

Que de fois l'artiste a regretté de voir les rails violer les cimes pures des montagnes, les eaux fétides salir les fleuves intacts !

Il ne faut sans doute pas attribuer à ces choses plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité. Certes il est pénible de penser que le sot pourra désormais, moyennant finances, jouir du spectacle réservé jusqu'ici au robuste amateur des hautes sommités, mais le délicat esprit peut se trouver en un corps frêle... et lui refusera-t-on d'aller jouir aussi du tableau féérique, d'aller respirer l'air vierge parce qu'il n'a pas de bons jarrets ? Le sot, du reste, qui est en général fort bien portant, ne manquait point (par snobisme) les ascensions périlleuses avant l'établissement du funiculaire...

Non, il ne faut pas croire que le progrès ait pour conséquence nécessaire le triomphe de la laideur et du mauvais goût... Quelquefois, les moyens employés sont déplorables, mais en réalité nous pouvons espérer que l'avenir saura concilier la commodité avec le charme (1), le confort avec l'émotion esthétique... Cela n'est pas impossible.

(1) Il en sera sans doute pour la Nature ce qui est advenu pour la Femme : Voyez comme les admirateurs de la grâce féminine se sont scandalisés à l'ouïe des revendications de nos sœurs ? Beaucoup de ces revendications ont abouti et il ne semble pas que le charme féminin ait perdu de son prestige...



Si nous avons mis le mot de *scorie* en tête de ce chapitre, ce n'est pas seulement pour indiquer notre intention d'y traiter quelques menues questions qui débordaient de notre cadre, c'est aussi en songeant aux êtres et aux choses, qui, dans la nature feraient douter de l'affirmation de Renan : « On n'y trouve pas une faute de dessein »...

Si nous disions, on n'y trouve pas une faute d'esthétique, ce ne serait plus vrai. Il y a des laideurs dans la Nature, des laideurs qui ne viennent pas de nous, des laideurs absolues, des laideurs morales, des laideurs dangereuses.

Certes, un esprit averti pourrait trouver de la beauté partout : L'organisation anatomique du serpent, de l'araignée, du crapaud, du moustique, du scorpion, etc., etc., offre des complications admirables... Mais n'empêche que la présence de ces êtres est une tache...

Et ce n'est pas l'utilité fort contestable de ces êtres qui pourrait nous faire changer d'avis, il suffit qu'ils puissent être nuisibles une seule fois... Quant à leur laideur, ne vient-elle pas de leur nocivité ? Un être vivant peut-il être laid s'il réunit les caractères de force et de santé ordinaires, s'il est conforme au type de sa race ?

Mais n'allons pas trop loin ! Dans cette phrase : *Une belle limace*, il est entendu que « beau » s'applique à la taille ou à la vigueur de l'animal et ne signifie pas *beauté* au sens où l'esthète emploie

ce mot... Il y a des laideurs... mais ce qu'il faut en dire, c'est qu'elles ne sont pas assez répandues pour ternir la vraie beauté de l'ensemble, c'est que jamais l'humanité ne consentira à cesser son culte à la Déesse sous prétexte que quelques minuscules taches s'aperçoivent sur sa robe blanche.

Mais il y a plus : Il y a aussi dans la nature des laideurs morales. Et en effet, toute vie en elle subit la loi immorale au premier chef de la supériorité du plus fort. Il faut relire les pages saisissantes où Taine montre la forêt splendide en proie dans ses fourrés ombreux à toutes les luttes fratricides et sanglantes d'où l'amour, la pitié, la justice sont absents...

Que répondre ?

C'est vrai. Mais nous n'avons nulle part prétendu trouver en la nature une maîtresse de morale, nous n'avons foi absolue qu'en sa beauté... Or, la beauté est toujours morale, quoiqu'on en puisse dire : Si des créatures qui la possèdent pratiquent le mal et vivent dans le désordre, il n'en reste pas moins vrai qu'en tant que belles, ces créatures pratiquent le bien et sont dans l'ordre, car le laid, comme le mal, c'est ce qui *ne doit pas être*.

Cependant le laid demeure laid. On peut l'envisager de différentes façons : Victor Hugo aime le crapaud *parce qu'il* est laid, c'est-à-dire parce qu'il s'imagine que le crapaud souffre de sa laideur... Ce n'est pas vrai, ni en général ni en droit. Il y a des crapauds non persécutés qui n'ont jamais été en contact avec la méchanceté humaine.

Mais on nous dit : *sunt lacrymæ rerum* : Il y a des choses qui provoquent la tristesse... Le hibou. La fleur décolorée... C'est exact. Mais nous ne pensons point qu'il faille attribuer notre tristesse à leur laideur absolue. Il faut distinguer : La fleur décolorée, par exemple, n'est-elle pas inspiratrice de mélancolie parce que simplement elle *n'est plus* brillante ? Quant au hibou, en lui-même, il peut ne pas être laid pour tout le monde... Ne semble-t-il pas le plus souvent qu'il paraît laid en vertu de l'ambiance, de ses apparitions la nuit, près des cimetières...

Mais s'il est absolument laid, qu'importe ? Le hibou ne constitue pas plus la nature que le buisson ne constitue la forêt. Il est excellent qu'il y ait dans l'organisme du monde des parties repoussantes pour qu'en somme l'ensemble nous touche plus efficacement par sa réelle beauté, qui en définitive ne réside point en tels ou tels êtres ou aspects, mais en la Vie partout présente, animant toutes les créatures petites, laides, grandes, belles... n'importe...

Et c'est cette Vie qui est adorablement belle.

CHAPITRE IX

UNE PAGE UTILITAIRE ?

A la fin de l'étude désintéressée d'un sentiment désintéressé écrirons-nous une page utilitaire ?

Art, poésie, amour... inutilités, a-t-on dit, folies de l'homme, mais qui, selon Renan, « en dépit de l'égoïste et du positif, mènent le monde. » Le sentiment de la nature semble bien entrer dans cette catégorie puisqu'il est fait lui-même d'amour, de poésie, de hautes pensées non égoïstes ni positives...

Mais, nous le croyons, il est bon de dire souvent que ces inutilités sont bien nécessaires et qu'en particulier le sentiment de la nature est indispensable à certains égards à n'importe quel homme. Nous l'avons vu, du reste, à propos de Rousseau : l'amour de la nature ne va pas sans une certaine délicatesse d'esprit et de cœur : Aimer dispose à sortir de soi, à dépouiller les pensées égoïstes ; et goûter la noblesse, le charme, la beauté des choses, c'est déjà de la délicatesse... je ne dis pas de la finesse. En effet, on voit souvent des hommes qui possèdent une âme fine, déliée, intelligente

ne pas aimer du tout la nature ; à l'analyse, on reconnaît que ces hommes ne sont points délicats de cœur s'ils sont fins d'esprit. Ils ne savent pas aimer le beau, et s'ils prétendent le goûter, ils manquent de la puissante attraction pour lui qui n'est autre qu'une affection...

Concluons donc avec Montaigne : « Qui se représente comme dans un tableau cette grande image de notre mère nature en son entière majesté ; qui lit en son visage une si générale et constante variété ; qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur. »



Au point de vue particulier du savant, quelle est l'utilité du sentiment de la nature ? Le Vinci y répond magistralement : « ... De même, pour les choses mathématiques, je dirai que ceux qui seulement étudient les auteurs et non les œuvres de la nature, sont, par art, les petits-fils et non les fils de cette nature maîtresse des bons auteurs. O profonde sottise de ceux qui blâment les hommes qui apprennent de la nature, laissant là les auteurs, disciples de cette même nature. »

Ces pensées ont-elles besoin d'un commentaire ? Il est bien évident qu'entre l'étude de la nature au point de vue scientifique et au point de vue esthétique, il y a une différence, mais dans les deux cas

il faut l'aimer et aller directement à elle. En vérité donc le savant a besoin de la nature... et quel rare avantage, quelles étonnantes ressources il retirerait de savoir ressembler à ce Léonard de Vinci qui « de l'étude sur la nature passait sans effort à l'étude de la nature... » (1)

Tout se tient dans la nature, comme dans l'homme, et ce n'est jamais sans danger pour l'objet de son étude que l'esprit se spécialise trop et s'y confine absolument.



Enfin, au point de vue de l'artiste, écoutons encore le grand Léonard : « Un peintre ne produira que des œuvres de pauvre qualité s'il prend pour guide les peintures des autres ; mais s'il cherche ses enseignements dans les objets de la nature ; il produira de bons fruits. »

Il est, je pense, bien inutile d'insister. Si la nature est maîtresse de beauté, révélatrice d'idéal, c'est bien à elle qu'avec le plus fervent amour tout artiste doit aller pour la chanter et l'adorer toujours plus intimement.

Quel beau rêve de vie pour un écrivain ou un peintre : Une existence pleine, le travail d'art accompli durant les matinées fraîches, à l'époque où les arbres bourgeonnent, où les plantes frêles osent à peine lever leurs petites têtes vertes vers le ciel

(1) En dessinant un rameau couvert de feuilles, il découvre la phyllotaxie.

limpide ; les heures de tranquille recueillement dans les verdures sous les lumières ardentes de l'été ; l'adoration du ciel mélancolique en les soirs mystiques de la saison crépusculaire... Et par-dessus tout cela une constante communion avec l'Inspiratrice, l'âme même de l'Univers vivant, la fugace et insaisissable Vie mondiale, source de toute beauté chaste et vraie, l'amante adorable de toutes les saisons, celle pour qui parfument les premières fleurs et fleurissent les premières étoiles.

Initions nous donc à l'amour pur de la nature — non par souci égoïste et vain, mais par désir de posséder chaque jour davantage une plus riche et plus féconde intellectualité. Car, ne nous le dissimulons point, le « coup de foudre » est ici plus rare encore que partout ailleurs ; c'est par degrés et lentes métamorphoses que nous deviendrons capables d'aimer vraiment.

Il faut d'abord s'initier aux pensées pures et désintéressées, savoir sortir de soi pour se donner aux autres et aussi aux idées supérieures qui « mènent le monde ».

Il faut s'initier au culte du beau, apprendre à en discerner les caractères épars partout, le reconnaître et le glorifier, non pas seulement dans nos œuvres, mais en celles du voisin, du rival...

Il faut encore s'initier à l'individualité personnelle de notre moi et à son libre exercice, apprendre à penser par nous-mêmes, refuser toute autorité en art comme en science, nous défier des jugements reçus, retourner aux sources...

« Voici peut-être, dit G. d'Annunzio, ce que serait la vie supérieure. Une liberté sans limites ; une solitude noble et féconde qui m'envelopperait de ses plus chaudes émanations ; cheminer parmi les créatures végétales comme on ferait parmi une multitude d'intelligences ; en surprendre la pensée occulte et deviner le sentiment muet qui règne sous les écorces ; rendre successivement mon être conforme à chacun de ces êtres et substituer successivement à mon âme débile et oblique chacune de ces âmes simples et fortes ; contempler la nature avec une telle continuité d'attention que je parviendrais à reproduire dans ma seule personne la palpitation harmonieuse de toutes les créatures ; enfin par une laborieuse métamorphose idéale, m'identifier à l'arbre robuste dont les racines absorbent les invisibles ferments souterrains et dont la cime imite par son agitation la voix de la mer. Ne serait-ce pas vraiment une vie supérieure ? »

Alors nous verrions peu à peu grandir et s'élever glorieuse en nous l'image de la Déesse pure. Nous contemplerions avec des yeux nouveaux les étincelants reflets de sa beauté parfaite, nous croirions entendre pour la première fois les chants ineffables de sa voix divine....

Et si nous parvenons à contempler cette beauté toute nue, à comprendre la signification des hymnes augustes que profèrent sans se lasser *toutes* les créatures, comme alors nous serons payés de retour, comme — sans l'avoir cherché — nous nous sentirons grandis, non par la souffrance, mais par la

joie de la communion intime avec ce qu'il y a de plus grand, de plus vrai, de plus vivant. Notre émotion sera sainte en face du beau naturel, et si vraiment elle ravive au bord de nos paupières les larmes sincères et généreuses, alors nous serons plus près de l'Infini, plus près du mystère originel des choses.

Notre idéalité ainsi soumise au rythme universel naîtra vraiment à une vie nouvelle et parfera sans cesse en nous l'homme intérieur toujours plus capable d'aimer mieux et de souffrir plus pour les causes saintes.

Ici aussi la parole est vraie : *Heureux les cœurs purs* ! et nous pourrions ajouter, « car ils seront appelés enfants de lumière ».

CONCLUSION

Nous avons étudié le roman d'amour de l'homme pour la nature à travers les âmes diverses des individus et les expressions différentes des arts... Il nous faut maintenant nouer notre gerbe. Il est inutile sans doute de résumer les quelques conclusions, aperçus ou jugements qu'il nous a été permis de suggérer au cours de ces pages. Mais il y a quelques questions qui sont restées en suspens, quelques problèmes que nous avions réservés pour cette place...

En y réfléchissant un peu nous nous apercevons vite que ces questions et ces problèmes se résolvent au fond en une seule interrogation : *Y a-t-il dans la nature autre chose que ce que nous y mettons nous-mêmes ?*

Qu'on veuille bien considérer, en effet, que tout amour pour Elle serait vain, que toute étude des émotions esthétiques qu'elle provoque, des efforts artistiques tentés pour l'exprimer seraient gestes dans le vide, si la Nature n'était qu'une vaste Illusion, au nuage brillant, diversicolore, mais insaisissable, irréel...

A quoi bon l'aimer, à quoi bon la peindre, à quoi bon écouter ses voix conseillères et consolatrices si elle n'est qu'un rêve issu de nous, habitant en

nous, si elle n'est que notre beauté, nos pensées, nos voix transportées hors de nous ?

Un esprit juste et simple serait en droit de demander le pourquoi de cette question après tout ce qui précède, et il est vrai qu'en dehors des problèmes métaphysiques et au point de vue du sens commun, c'est un non sens à peu près complet de rechercher si le spectacle naturel n'est que fantasmagorie : Nos yeux le voient et sont ravis... C'est suffisant.

Aussi bien ne voulons-nous point, répétons-le, décider de la réalité ou de l'apparence du monde extérieur — ce qui n'est point dans notre cadre et ce qui offrirait bien peu d'avantages puisque, tout bien entendu, il faudrait encore agir de toutes façons comme s'il existait absolument.

Mais, la question du monde extérieur mise à part, il en reste une autre qui est légitime. Plusieurs disent : la Nature existe, soit, mais nous nions qu'elle soit belle, laide, bonne, mauvaise ; elle est, mais tout ce que vous lui attribuez de qualités bienveillantes ou de voix inspiratrices, tout cela, c'est vous qui l'y avez placé, c'est vous qui l'avez décorée de vos aspirations vagues que vous croyez retrouver en elle...

C'est à ce problème, n'est-ce pas, comme aussi à la question de savoir ce qu'est réellement la Beauté naturelle que nous avons donné une réponse dubitative au début de cette étude...

C'est qu'en effet, tout cela se tient. La Beauté étant une des qualités les plus apparentes de la

Nature, nier que celle-ci soit belle, c'est par d'autres termes nier qu'il y ait quelque chose en elle qui soit indépendant de nous. Et encore : Si nous résolvons le problème relatif à la beauté nous l'aurons résolu à très peu près entièrement : Si nous pouvons affirmer que cette Beauté qui nous émeut et nous enchante n'est pas seulement un voile splendide fait de nos plus souriants rêves et qui s'interpose entre la nature et nous, nous pourrons affirmer par cela même que cette nature n'est pas un froid et blanc décor sans qualité aucune...

Ce problème est extrêmement complexe, et nous ne prétendons pas lui donner de solution définitive, car enfin, lui aussi se complique de notions inaccessibles qui relèvent de l'Inconnaissable.

Cependant ?

Une des plus belles conquêtes de la pensée moderne est la doctrine de l'évolution. Considérons donc un instant l'évolution du monde organisé ; c'est l'évolution de la vie : A travers ses ébauches innombrables, ses êtres divers aux fonctions et aux aptitudes multiples, on reconnaît aisément que la Nature tend à la réalisation dans chaque être, dans chaque espèce, dans chaque race, du maximum de force, d'aptitudes, de puissance, en un mot, de *Vie*. N'est-ce pas là le fond même, inconscient, obscur, profondément puissant de la loi de l'être ? La suprématie est accordée aux plus forts, aux plus grands, aux plus vigoureux... Et il ne s'agit pas seulement de force matérielle ou physique, mais la force de suprématie peut être la

grâce presque faible, comme pour la femme, la parure éclatante, comme pour l'oiseau mâle ou la fleur... En réalité tout ce qui est susceptible d'assurer le triomphe de l'espèce par des individus supérieurs provoque un effort passionné, ardent, instinctif, incompressible...

D'un autre côté, plus va la science, plus s'affirment les résultats des réflexions et des observations humaines, plus aussi s'éloignent et s'affaiblissent les doctrines d'innéité, les systèmes par lesquels on prétendait que l'homme apportait en lui autre chose que ce que l'on peut retrouver épars dans l'Univers, des principes d'un autre ordre... Non, il apparaît au contraire toujours davantage (sans qu'on puisse assurément l'affirmer mathématiquement) que l'homme est tout nature. Ce qu'il apporte en naissant vient de l'expérience héréditaire de sa race, ce qu'il paraît posséder de très supérieur à tout ce qu'on observe dans la nature provient des condensations où se sont synthétisés en lui les efforts innombrables effectués depuis les premiers jours du monde... et si cette condensation paraît contenir des éléments autres que ceux dont elle fut formée, c'est qu'elle a été mal observée : C'est une cristallisation. Et le cristal comporte-t-il d'autres éléments chimiques que le roche de même nom, mais amorphe ? Pourtant il paraît distinct.

Si ces considérations sont vraies, l'homme fait partie intégrante de la Nature. Et combien cela simplifie les problèmes d'esthétique !

La définition de Zola : « Toute œuvre d'art,

drame, statue, roman ou tableau est un coin de la nature vu à travers un tempérament » et celle de Bacon : « L'art, c'est l'homme ajouté à la nature » ne sont plus vraies absolument, mais d'une façon relative à la source et à la qualité des dispositions personnelles ou héréditaires de l'artiste...

Elles sont fausses en ce qu'elles indiquent une dualité entre la nature et l'homme : En réalité ils sont un.

Ces aperçus s'accordent encore avec ce que nous disions plus haut des sens de l'artiste rendus plus aptes à rechercher, à goûter, à reproduire la Beauté par les efforts de ses aïeux. Donc, nos sens se perfectionnent et notre conception de la Beauté évolue... et pourquoi ce travail ne s'accomplirait-il pas selon le même plan et la même progression que l'évolution de la Nature elle-même ?... Et n'en serait-il pas un des éléments ?



Supposons nous donc absolument assurés de notre condition naturelle : Nous sommes une partie de cette Nature dont la loi supérieure et immuable est d'évoluer... En conséquence, le plus puissant instinct de l'homme sera celui qui le poussera à réaliser en lui et autour de lui le *maximum de vie*. Et telle est l'attraction qu'exerce la loi de progrès, que toute créature admire et s'émeut au contact de tel progrès fragmentaire obtenu par d'autres. Lorsque l'homme contemple une plante ou un ani-

mal qui offrent les caractères d'une vitalité supérieure à celle de ses pareils (force, agilité, couleur, parfum, etc.), il sera ému comme en face de la réalisation surprenante du rêve latent et irrésistible que la Nature forme en sa subconscience...

Lorsqu'il se trouvera en présence d'un homme ou d'une femme vivants ou artificiellement représentés par l'art, il recherchera en ces créatures les signes de la vitalité, la force ou la grâce. Et quelles sont les causes premières qui lui feront définir *qualités de vie* cette force ou cette grâce ? N'est-ce pas parce qu'un instinct très profond l'assure que ces créatures ainsi pourvues réalisent l'idéal le plus parfait de l'évolution vitale de l'espèce et qu'en conséquence, elles sont spécialement aptes à procréer d'autres êtres en qui cet idéal sera plus parfait encore !

A ces spectacles une émotion viendra encore remuer nos cœurs parce que nous nous sentirons, consciemment ou non, en présence du but invariable un peu plus approché qu'à l'ordinaire (1) Se sentir soi, fini et éphémère, plus près de l'infini et de l'éternel n'est-ce pas le fond déjà noté de notre émotion esthétique ?

Ainsi, ce que le genre humain appelle beauté, ne sera-ce pas en définitive ce qui paraîtra réaliser en quelque mesure la fin idéale de l'Univers, le maximum de Vie ?

(1) Ceci expliquerait bien que ce soit aux moments d'amour sexuel que l'homme aimerait le mieux la Nature.

Il nous est impossible, on le comprendra, de pousser jusqu'au bout l'étude de notre solution, mais qu'on veuille bien remarquer combien dans cette théorie tout s'accorde : Le plus excellent but de l'art est la représentation du corps humain, a-t-on dit... Certes oui, puisque le corps humain représente à l'homme la réalisation la plus parfaite des organismes les mieux assemblés pour concourir à une fin très vivante : l'homme vivant (C'est surtout aux temps où l'homme s'appelait « le roi de la création » qu'il ne voulait peindre que l'homme.)

De deux tableaux, dont l'un représente le plus parfaitement possible la beauté formelle et charnelle et l'autre, avec des défectuosités de traits, une scène émotionnante parlant à l'âme, c'est celui-ci le plus beau, nous opposera-t-on... Sans doute, car ne sommes-nous pas avertis qu'entre deux hommes, dont l'un serait simplement fort et robuste mais dont l'autre, plus frêle, serait doué d'une mentalité supérieure, la suprématie et le prix d'excellence vitale vont au second? (Nous avons seulement dit « plus frêle », en effet, si le second était difforme, la beauté vitale de sa mentalité pourrait fort bien être égalée par celle de l'homme bien fait mais peu doué.) Cet exemple en tout cas ne va pas contre notre théorie, mais il enseigne qu'il ne faut pas seulement considérer la quantité de vie (si l'on peut dire) mais sa qualité.

De même, dans une phrase de Töpffer citée plus haut, l'auteur genevois affirme que souvent on verra le paysagiste s'arrêter, non devant un bos-

quet de chênes touffus et sains, mais devant un pauvre tronc percé, vermoulu, au-dessus d'une mare... parce que, dit-il, ce dernier « envisagé comme objet de pensées et signe de choses à exprimer » vaut mieux que des chênes qui ne seraient que sains, que splendides... C'est parfaitement juste : Le tronc vermoulu, évocateur d'une pensée haute, sera mille fois plus *vivant* (par les associations d'idées qu'il suscite) que le chêne touffu et splendide qui n'évoquera qu'une pensée inférieure...

Mais, direz-vous, la plus haute pensée, selon vous, devrait précisément être celle que suscite le chêne, celle d'exubérance de vie... Non pas! Il ne s'agit pas seulement d'exubérance de vie, mais aussi d'exubérance de vie haute ! Et la pensée humaine se considère elle-même dans son émotion comme le plus haut degré de vie réalisée.

Avons-nous été victorieux de toutes les objections possibles contre la conception qui identifie la beauté et la vie ? Non sans doute, mais il ne nous est pas permis d'aller plus loin et d'insérer ici un traité d'esthétique... Nous croyons cependant que cette doctrine est appelée à triompher.

Le beau ne saurait être en effet quelque chose d'indépendant de l'homme, il ne serait pas universel ni émouvant, il se rattache donc à quelque chose d'humain et à la fois de mondial : Et puisque l'émotion esthétique paraît désintéressée et voisine de celle qu'inspire le mystère de l'Infini, il nous semble bien qu'elle est produite en nous par

notre contact avec la Loi évolutive, éternelle et infinie de toute vie...

Le beau dans la nature serait donc la vie réelle la plus haute possible s'épanouissant harmoniquement et sans entraves, dans l'art ce serait la vie idéale à laquelle aspire l'Univers à travers ses ébauches innombrables durant son éternel devenir, vie pressentie en quelque mesure par l'âme qui porte en elle la plus claire révélation de la Loi...

Gœthe — qui était une de ces âmes — a magnifiquement dit ce que nous tentons d'exprimer :

« La nature est l'artiste unique ; chacune de ses œuvres a son type à elle et toutes rentrent dans l'unité.

Tous les hommes sont en elle et elle est dans tous les hommes.

Sa vie est un éternel devenir ; même ce qui semble contre nature est encore nature. Son drame est toujours nouveau, parce qu'il a toujours de nouveaux spectateurs.

La vie est sa plus belle découverte et la mort est pour elle le moyen de multiplier la vie. Elle n'a point de langue ni de parole, mais elle crée les langues et les cœurs en qui elle parle. Sa couronne est l'amour. Elle se récompense et se châtie elle-même. Elle est sauvage et douce, aimable et effrayante, impuissante et souveraine. Tout est toujours en elle. Elle ne connaît ni passé ni avenir, le présent est son éternité Elle est la Beauté. Je la glorifie pour toutes ses œuvres. Je me confie en elle. »

Si la beauté est partout en elle, ne sera-ce pas plus particulièrement là où nos yeux rencontreront cachée par le moins de voiles l'expression la mieux localisée et agencée de la vie qui anime l'univers et qui évolue lentement vers la perfection ? C'est par là que nous nous expliquerons l'Idéal inné que chaque artiste porte en soi Cet idéal en effet ne saurait être seulement composé d'observations antérieurement faites, mais aussi d'un secret et vague pressentiment des qualités de plus en plus vivantes et belles que chaque être est en puissance de se donner. (Et pour posséder ce pressentiment ne faut-il pas, comme nous l'avons dit, aimer la vie, savoir communier avec le Principe de la Nature ?)

La Beauté est donc bien diverse et ondoyante comme la Nature, elle est une cependant comme la Vie, elle est idéale enfin et nous procure la même petite secousse nerveuse qu'à la pensée de l'Infini, car elle exprime cette vie infinie qui est en germe, toute palpitante dans l'être éphémère que voient nos yeux. (Par là nous retrouvons en les coordonnant les anciennes définitions : L'unité dans la variété ; l'expression de l'idéal ; la présence des caractères dominateurs et essentiels, etc., etc.)

Ainsi, Puissance adorable, Vie et Beauté universelles, vous êtes bien une seule et même force en nous et dans la Nature ! Vos gaucheries, vos laideurs viennent de nous peut-être, mais aussi notre idéal de Beauté satisfait dans votre contemplation vient de vous et retourne à vous en vous glorifiant. Vous êtes tout.



Je commence peut-être à comprendre...

Ce qui fait le tourment et l'angoisse de l'homme aimant, vraiment né à une vie supérieure, c'est de sentir toujours entre soi et ce qu'il aime (la Nature ou la Femme) une séparation, je ne sais quel « mur de verre », une impénétrabilité de pensée, de sensation, de vie...

Pour la Nature surtout, ce qui frappe douloureusement, c'est qu'elle est aimée et ne *le sait pas*.

Certes, il est inutile de regimber : Inconsciente de sa beauté, de sa vie même, elle va, rêvant à peine... Mais pourquoi se désespérer ainsi et pousser nos conclusions à l'extrême ? S'il est fou et puéril de chercher en elle une pensée claire, il est d'une haute conscience d'y savoir trouver les conseils, les avertissements, les grandes leçons que peut seule donner la Vie éternelle elle-même. Notre cœur est encore trop naturel — malgré ses subtilités — pour être incapable de recevoir de l'Aimé un peu de vie bonne.

Se soumettre à elle, vivre suivant ses préceptes, ce n'est point abdiquer, c'est suivre sa propre destinée, obéir à la Loi des choses. N'avons-nous pas le sentiment que notre amour pour la Nature n'est qu'un prolongement de l'amour humain en ce qu'ils ont tous deux de profondes et mystérieuses attaches avec le Monde et qu'ils sont tous deux nécessaires pour la prolongation de la vie sur la terre ?

On a dit : Le plaisir dans l'amour est le moyen, non le but.

De même la joie de nos yeux en présence de la Beauté du Monde est peut-être l'artifice par lequel la Loi réclame l'entrée de notre âme aux régions hautes et lumineuses où se fondent, s'accordent, s'exaltent les « vouloir vivre » généraux de tout...

Qand on a aimé, ne fut-ce qu'une fleur, on a participé à la Volonté inconsciente et inexorable de la grande et merveilleuse vie épandue partout ; on a élevé le meilleur de soi en une parcelle de temps jusqu'à l'absolu de l'Être qui est, a été, n'est pas encore, mais veut devenir toujours plus beau, plus aimant, plus juste, infiniment et par de là les siècles... et cela crée notre propre bonheur à nous éphémères qui le constituons.



Quelle source abondante de riches pensées et de grands devoirs ! Ah certes, nous pouvons l'aimer librement cette Puissance infinie, cette Déesse jeune et belle, nous donner à elle et lui jurer l'amour le plus entier et le plus fidèle. Nous le pouvons et nous le devons. Qu'avons-nous qu'elle ne nous ait donné ?

. . . .

Deux vies ! N'est-ce pas le titre fatidique de tout roman ? Et ne pouvons-nous maintenant redire notre joie d'avoir présenté le sentiment de la nature comme un véritable amour vécu, la romanesque

histoire de l'homme et de la vie naturelle ? C'est ici la raison pour laquelle nous avons tenu à ne suggérer notre conception sur la beauté de la nature qu'à la fin de ces pages au lieu de la donner à la suite des discussions de même objet en nos premiers chapitres : Nous avons eu ainsi le temps de voir combien le roman que nous avons essayé d'écrire est vrai, combien l'affection qui porte l'homme vers la nature est profonde et se rattache de mille manières à ses autres affections, combien enfin le sentiment du beau naturel est à la base de l'art, de la science, de la pensée haute.

Tout cela n'est-il pas une preuve — morale tout au moins — que la nature, qui est ainsi bonne conseillère et adorable amante, ne peut être une froide statue aux membres de laquelle nous draperions le tissu de nos rêves... Il faut au contraire qu'elle soit une Vie intense pour avoir une telle action sur nos cœurs et nos âmes.

***

Prêt à écrire le dernier mot de cette étude, je me recueille encore... et suis saisi de tristesse. Toute la plus souriante sérénité, toute la grâce indicible de la Nature aimée sont absentes d'ici, mal présentées, me semble-t-il... et j'aurais tant voulu en exprimer toute l'ardente, hautaine, unique Beauté !

Et pourtant non, ce n'est pas une mélancolique pensée qui doit guider ma plume en cette page, mais ne dois-je pas y écrire plutôt un hymne de

reconnaissance, de louange et de passionnée glorification ?

Petites fleurs, vaste ciel, diamants stellaires, parfums, beautés, grâces et sourires du Monde, vous êtes ma vie, mon idéal, mes amours ; vous êtes les signes tangibles par lesquels je me reconnais membre d'un Tout harmonieux et bon qui s'en va lentement et continuellement à travers les sphères infinies vers les étoiles lointaines, les feux brillants d'espoir qu'on appelle le Progrès et le Mieux...

Vous êtes la vie de ma vie !

APPENDICE

APPENDICE

LES DIFFICULTÉS DE L'EXPRESSION ARTISTIQUE DU SENTIMENT DE LA NATURE

(Note complémentaire)

Nous voudrions donner ici le plus brièvement possible deux exemples de très grandes difficultés d'expression artistique : je vais parler de deux spectacles que j'ai moi-même longuement observés... mais qu'on ne me demande point de sur monter les difficultés que je signale.

Le premier spectacle est à très peu près impossible à rendre par la peinture... C'est un coucher de soleil en montagne : La région terrestre, à ce moment-là, s'éclaire de lueurs insolites, les replis montagneux se noient de vapeurs, les eaux d'une petite rivière se métamorphosent en opales, en ors, en pierreries extraordinaires... Encore cela est-il peu. Mais ce qui défie le plus puissant coloriste, c'est le ciel une seconde après la disparition du soleil : Les teintes sont disposées par rangs successifs en demi-cercles. Elles occupent une grande portion du ciel en forme d'arc dont la corde serait l'horizon et le milieu de cette corde le point où le soleil a plongé tout à l'heure dans une mer d'or fondu. Voici sans adjectifs littéraires la liste successive de ces teintes notées à partir du zénith :

— Bleu pur de ciel — Bleu clair — Vert pâle lavé de bleu — Lilas bleu — Lilas clair — Mauve rosé — Mauve — Rose vif — Rose passé — Rose éblouissant — Or rouge clair — Or rouge — Or pourpre — Or étincelant.

Et je ne puis exprimer les nuances intermédiaires... Eh bien, je ne pense point qu'un peintre puisse recréer un pareil tableau... il y a là des impossibilités.

— Voici maintenant un coin de la nature que je me sens incapable de rendre tel que les yeux le voient. Ici le dessinateur, même inhabile, donnerait mille fois plus aisément l'impression vraie que les mots les mieux choisis.

Il s'agit d'une source placée un peu en contrebas d'un chemin tournant, et comme dans un angle d'une pente verte. Cette source est constituée par un réservoir creusé dans la pente et surmonté d'une voûte bâtie que recouvre la partie supérieure de la prairie. La source s'ouvre sur un vieux portique roman en ruines... Entre chaque pierre, des pousses de plantes fleuries prodigieusement diverses... Au matin, cette eau d'un bleu sombre qui chante en s'échappant de son caveau, paraît recouverte d'une buée impalpable plus bleue que celle qui s'élève de la prairie...

... Cet ensemble, réellement beau, exquis, donne une impression de fraîcheur, de sérénité indicible...

... Mais le lecteur voit bien que cette description est impossible verbalement.

Notes complémentaires au chapitre :

Le sentiment de la Nature et le sentiment religieux

1° Une autre preuve du génie panthéiste allemand, c'est la langue : La langue allemande, dit Fr. Loliée, « flotte autour de la pensée en plis épais et indécis. En revanche elle est plus capable d'abstraire, plus capable aussi en matière philosophique, de revêtir les idéalités pures de cette enveloppe d'expressions fluides, vaporeuses qui permettent d'en discerner les moindres délicatesses et les dernières subtilités... idiome facile à désagréger, si propre en ses affinités multiples à contracter les alliances les plus diverses... » Et Hanotaux : « L'allemand, avec sa forme ondoyante, sa faculté de créer des mots par agglutination, la lenteur de sa phrase circulaire... etc. » (1).

2° François d'Assise est le seul qui ait incarné la conciliation possible du sentiment religieux et du sentiment de la nature (hors du panthéisme et Jésus mis à part) (Voir le livre de M. P. Sabatier, voir les Fioretti) François d'Assise a *aimé* la Nature de véritable amour... Il n'est pas tombé dans le panthéisme, c'est entendu... mais n'est-ce pas que cela paraît illogique ?

(1) C. f. E. Quinet : *Le Génie des Religions*. (Germer Baillière. p. 89) : « Le panthéisme, que le Christianisme n'a vaincu qu'à demi, se réveille presque toujours avec le génie germanique. » Voir aussi les pages suivantes où Quinet démontre « la parenté naturelle entre l'Orient et l'Allemagne ».

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE



Châteauroux. — Imprimerie Langlois.

